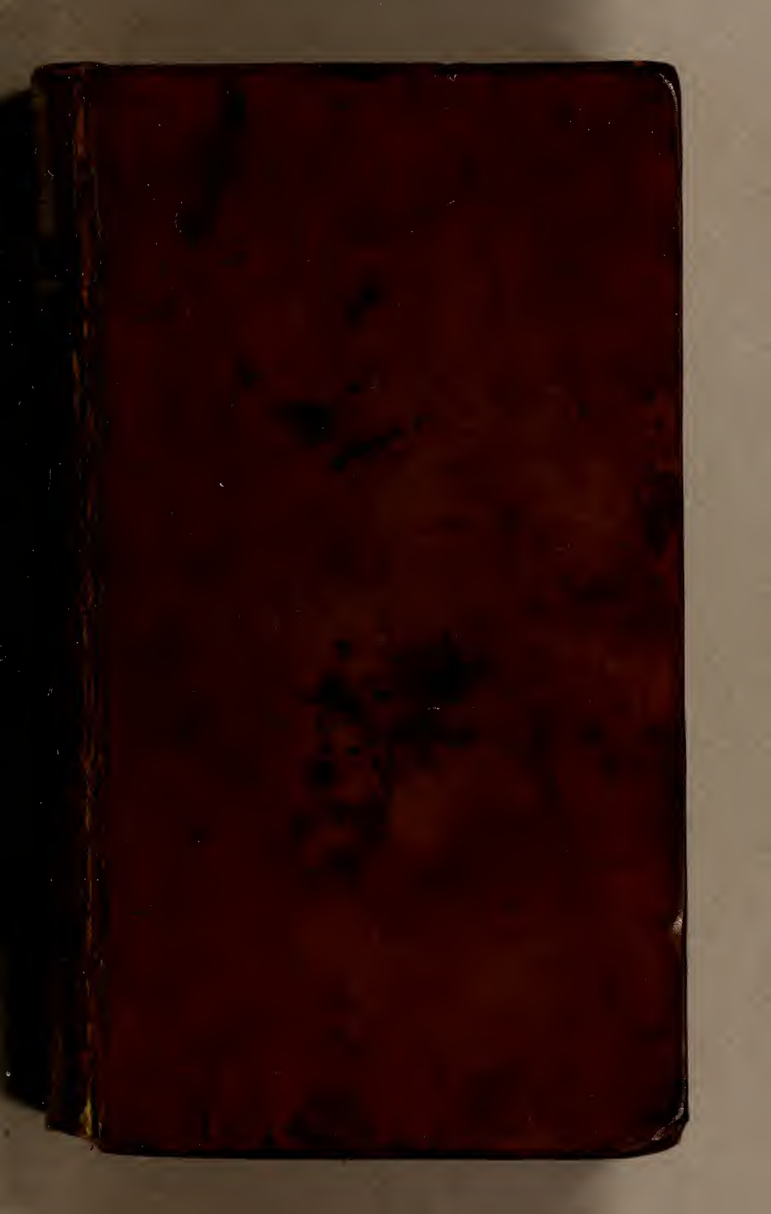
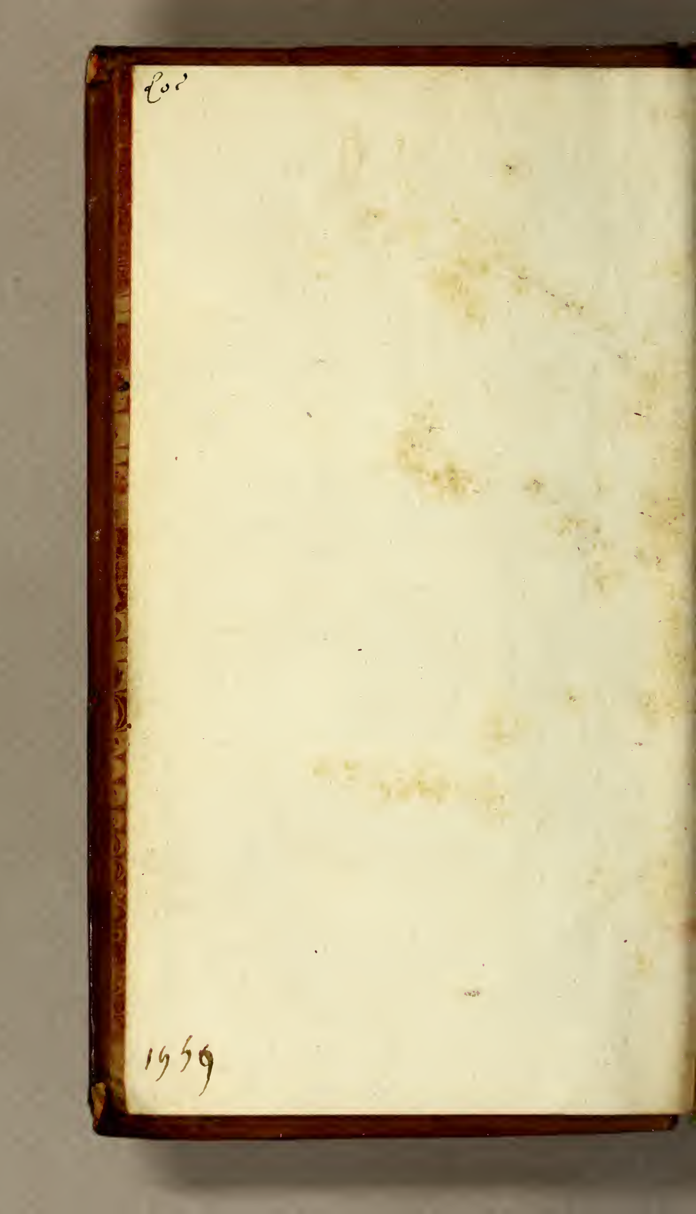



GAUDEO
John Carter Brown.







these 2 p. l. belong
in other vol. &
pp. 3-206 should follow
1-218.

RELATION DE LA RIVIERE DES AMAZONES

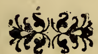
TRADVITE

Par feu Mr de Gomberville de l'Academie Françoise.

Sur l'Original Espagnol du P. Christophle d'Acuña Jesuite.

Avec une Dissertation sur la Riviere des Amazones pour servir de Preface.

TOME II.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Perron de la Ste Chapelle.

M. DC. LXXXII.
Avec Privilege du Roy.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege de sa Majesté, donné à S. Germain en Laye le sixiéme Juin 1681, signé D'ALENCE', & sellé du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à Claude Barbin Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Les Voyages de la Riviere des Amazones & Texeira*, pendant le temps de six années, avec deffense à tous autres de l'imprimer, vendre ny debirer sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil livres d'amande, de confiscation des Exemplaires con-

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege de sa Majesté, donné à S. Germain en Laye le sixiéme Juin 1681, signé D'ALENCE', & sellé du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à Claude Barbin Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Les Voyages de la Riviere des Amazones & Texeira*, pendant le temps de six années, avec deffense à tous autres de l'imprimer, vendre ny debirer sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil livres d'amande, de confiscation des Exemplaires con-

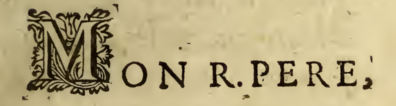
trefaits, de tous dépens dommages & interests, ainsi qu'il est contenu plus au long contenu dans ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris. Signé ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le quinze Juillet 1682.

LETTRE ESCRITE DE l'Isle de Cayenne au mois de Septembre mil six cens soixante quatorze.

A Cayenne ce 2. Septembre 1674.



ON R. PERE,

La découverte que j'ay faitte avec le Pere François

Bechamel, de plusieurs Nations Barbares dans cette Terre-Ferme de la Goyane voisine de l'Isle de Cayenne, m'a obligé de faire un petit recit de nostre voyage, & de le presenter à V. R. afin qu'elle sache quel employ nous pouvons avoir icy, & combien de Missionnaires peuvent y occuper leur Zele. Si j'avois eu des Compagnons à laisser chez les Nouragues & les Acoquas, j'aurois penetré bien plus avant dans le Pays; mais les Nouragues qui nous conduisoient n'osant entrer

plus avant dans la Terre des Acoquas ; pour conserver l'amitié des uns & des autres, il eut fallu laißer un Missionnaire dans chacune de ces Nations, afin que ces Acoquas nous eussent conduit chez leurs amis qui s'étendent, comme je puis conjecturer, jusqu'à la ligne équinoctiale. Nous pourrions encore passer à l'occident de la Riviere de Maroni, & faire alliance avec les Nations qui sont jusqu'au Fleuve de Suriname, sur lequel les Hollandois ont I. une Colonie ; mais nous

tenant toûjours dans les païs qui ſont depuis trois degrez de latitude ſeptentrionale juſqu'à la ligne équinoctiale, nous ne devons point craindre qu'aucune Nation d'Europe nous trouble dans nos Miſſions, parce qu'il n'y a point de gain à faire, & qu'on y peut eſtre maſſacré; C'eſt à V.R. à nous ſecourir autant qu'elle jugera ou qu'elle pourra, nous envoyant des Miſſionnaires qui ſoient de forte ſanté, de grande vertu, & preſts à ſouffrir beaucoup, d'autant qu'on ne peut porter dans

ces lieux aucun rafraichiſſement pour ſe ſoulager en cas de maladie ; car le moins qu'on peut eſtre chargé c'eſt le meilleur ; outre que le peu de raiſonnement de ces gens-là, tient toûjours un Miſſionnaire dans un juſte ſujct de craindre qu'ils ne prennent de mauvaiſes reſolutions contre luy à la premiere ombre de mécontentement qu'ils auront. J'attends icy bon nombre de Miſſionnaires pour les conduire dans ces vaſte Pays ; j'eſpere que V. R. nous les accordera ;

c'eſt ce qui m'oblige particulierement à me recommander à ſes ſaintes prieres, demeurant,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur en Noſtre-Seigneur.
JEAN GRILLET, de la Compagnie de JESUS.



IOVRNAL DV VOYAGE

qu'ont fait les Peres Jean Grillet & François Bechamel de la Compagnie de JESUS, *dans la Goyane, l'an* 1674.



E Reverend Pere François Mercier ayant esté envoyé de France avec la qualité

de Viſiteur dans les Miſ-
ſions de noſtre Compa-
gnie, dans les Iſles &
Terre-Ferme de l'Ame-
rique meridionale, par le
Reverend Pere Jean Pi-
net Provincial de la Pro-
vince de France, avec le
R. P. Gerard Brion Su-
perieur General des ſuſ-
dites Miſſions, & les
Peres Macé & Alarole,
il arriva dans l'Iſle de
Cayenne le vingt-unié-
me du mois de Decem-
bre mil ſix cens ſoixan-
te treize, & en partit dix
jours aprés. Durant ce

ſejour il regla beaucoup d'affaires pour le ſpirituel & pour le temporel ; & entre autres voyant que nous n'avions point encore de connoiſſance d'autres peuples que des Galibis & Aracarets nos voiſins qui ſont proche de la mer, auprés deſquels nos Peres s'employoient avec bien du zele ; il reſolut de faire découvrir les Nations éloignées de la mer: Je fus ſi heureux que d'eſtre choiſi pour un ſi ſaint employ, & mes ordres

portoient particulierement que je tâcherois de découvrir les Acoquas, Nation tres peuplée au rapport de quelques Nouragues qui frequentent les Galibis; mais qu'ils font passer pour gens guerriers, & pour des mangeurs d'hómes. Un de ces Nouragues estant interrogé deux mois avant l'arrivée du Reverend Pere Visiteur, s'il estoit vray que les Acoquas mangeassent leurs ennemis, il répondit qu'il y avoit

quatre mois qu'il en eſtoit party, & qu'en ce temps là ils achevoient de faire boüillir dans leur marmite une Nation qu'ils avoient détruite. Je demanday pour mon Compagnon le Reverend Pere François Bechamel, qui eſt tres-zelé pour les Miſſions, & qui a beaucoup de facilité pour apprendre les Langues étrangeres, outre qu'il entendoit déja le langage Galibis, que beaucoup de Nouragues parlent, parmy leſquels

nous devions prendre des conducteurs pour les Acoquas ; car nous ne connoiſſons point encore d'autre chemin pour y aller que par les Terres des Nouragues : Le Pere Bechamel prit le ſoin de chercher des Galibis pour nous conduire chez les Nouragues qui ſont au deſſus de la ſource de la Riviere d'Uvia 2 & d'acheter de la caſſave & de la pâte 3 d'Ovicou pour ce voyage, qui devoit eſtre de dix jours.

Le Pere ayant trouvé

tout ce qui nous eſtoit neceſſaire; à ſçavoir trois Galibis: de la caſſave & de la pâte d'Ovicou, eſperant de la miſericorde de Dieu que nous trouverions ou du poiſſon ou quelque gibier par l'addreſſe de nos Indiens; nous partimes du port de l'Iſle de Cayenne le vingt-cinquiéme Ianvier, aprés avoir dit adieu au Reverend Pere Brion, Superieur General, & au Pere Macé & Pere Bechet; mais particulierement à Monſieur le Che-

valier de Lezy 4 noſtre Gouverneur, qui nous fit l'honneur de nous conduire avec nos Peres juſqu'au canot où nous nous embarquames aprés midy, ayant noſtre Peſcheur pour gouverner le canot, & trois Indiens Galibis pour ramer avec nos deux ſerviteurs. C'étoit le ſentiment de tout le monde que noſtre canot eſtoit trop petit, & il eſtoit vray ſi nous nous fuſſions embarqué à marée montante; car dans cette ſaiſon là les

lames ſont fort rudes au bord ; mais nous évitames ce danger, nous embarquant un peu avant que la marée montaſt : tellement que nous étiõs hors de tout danger quand la marée commença à nous pouſſer dans la Riviere qui donne le nom à cette Iſle ; outre que ce canot étant fort leger, & n'eſtant pas facile à tourner, il eſtoit tres propre à franchir quelques petits ſauts qui ſont dans la Riviere d'Uvia, que nous

devions parcourir presque toute entiere jusqu'à l'entrée d'une moindre Riviere qui nous donnoit entrée dans la Terre des Nouragues, qui sont la premiere Nation dont nous voulions prendre connoissance pour avoir entrée par leur moyen chez les Acoquas. Nôtre chemin estoit entre l'Isle de Cayenne & la grande Terre, & nous abordames le soir chez un habitant nommé Deslauriers, où nous sejournames le lendemain vingt-

sixiéme

ſixiéme, pour quelque raiſon. Comme Dieu nous a protegé & conduit, comme nous tenant par la main dans tout ce voyage, il faut avoüer que c'eſt luy qui nous a inſpiré de commencer noſtre voyage par la Riviere d'Uvia; car nous ne reconnoiſſions que deux entrées pour la Terre des Nouragues, l'une par la Riviere d'Uvia, l'autre par la Riviere d'Aproague; celle par Aproague eſt tres-difficile, à cauſe des

ſauts qui ſont ſi rudes, que les Sapayes & les Galibis, qui ſont à l'embouchure de cette Riviere, demandent des recompenſes tres-grandes pour entreprendre ce voyage, & meſme ont bien de la peine à le faire, à cauſe qu'ils ſe défient des Nouragues qui ſont mangeurs de chair humaine : Tellement que quand quelqu'un d'entre eux y va il y demeure le moins qu'il peut. Cette entrée eſt donc preſque impoſſible, & nous n'euſ-

ſions point eu de connoiſſance des Indiens qui habitent aux côtes de la riviere d'Uvia & des Nouragues qui ſont plus hauts que la ſource de cette riviere. Sans ſçavoir rien de tout cela nous choiſimes d'entrer par Uvia dans la Terre des Nouragues, & par cette entrée nous avons viſité toute la Nation.

Le vingt-ſeptiéme Janvier n'eſtant partis de chez le ſieur Deſlauriers qu'aſſez tard, nous ne fimes qu'une petite jour-

née, & nos Galibis nous menerent dans une 6 caze de Maproüanes 7 tant pour éviter une tres-rude pluïe, que pour trouver une caze pour passer la nuit. Ces Maproüanes sont environ trente, qui se sont retirez de leur païs auprés de la Riviere des Amazones pour éviter la persecution des Portugais, & des Indiens nommez Arianes, 8 qui ont presque détruit cette Nation, nous ne trouvames que de la Cassane & de l'Onicon, & jus-

qu'au ſixiéme de Fevrier nous n'eûmes outre la Caſſave, que deux poiſſons & deux oiſeaux que nos Galibis prirent, qui nous ſervirent de quatre petits repas, & un petit morceau de poiſſon chez un autre Indien.

Le vingt-huitiéme nous arrivames à une montagne où un Galibis nommé Maure a ſon habitation ; cette montagne eſt à douze lieuës de l'emboucheure d'Uvia, & deux lieuës au deſſous de cette montagne les

bords de la Riviere qui ont presque toûjours esté pays noyé jusque là, sont des Terres hautes & fort beau pays jusqu'aux premiers Nouragues.

Le vingt-neuviéme nous couchames dans le bois, & le trente aussi, ayant passé une habitation de Galibis où il y a peu de monde, pour faire une plus grande journée.

Le trente-un nous logeames dans une habitation de Galibis où il y pouvoit avoir six ou

ſept perſonnes, & il y en avoit trois ou quatre abſens.

Le premier de Fevrier nous paſſames la nuit dans les bois, & le ſecond nous couchames chez un Galibis; c'eſtoit là la Caze la plus pauvre & la plus digne de compaſſion que j'aye veüe en ces pays icy entre les habitations des Indiens: car il n'y avoit qu'un homme avec ſa femme & ſes enfans, qui n'avoient pas ce jour-là de quoy ſouper, un de leurs enfans

estoit tout enflé & tout extenüé par une fiévre qui ne le quitoit point, nous jugeames qu'il n'en pouvoit réchaper, le Pere Bechamel le baptiza ; cette consolation adoucit tous nos travaux passez.

Le troisiéme nous mimes pied à terre chez les Nouragues, aprés avoir passé le jour precedent & cettuy-cy, trois sauts dans la Riviere d'Uvia, & un autre dans la Riviere des Nouragues ; mais c'é-

toit peu de choſe en comparaiſon des ſauts qu'il faut paſſer ſur les Rivieres d'Aproague & de Camopi.

Il eſtoit temps d'arriver, car 9 la Caſſave nous eut manqué ſi nous euſſions eu encore un peu à marcher dans ces grandes ſolitudes, & ces vaſtes foreſts qui bordent toûjours cette Riviere, ſur laquelle il n'y a point d'autres Cazes que celles dont j'ay parlé, & les Cazes de quelques Galibis & Area-

carets qui ſont vers l'embouchure où il y a en tout cent, ou ſix-vingt perſonnes, cette Riviere qui ſerpente fort, a prés de cinquante lieuës de cours.

Nos Galibis nous ont ſervi dans ce voyage avec beaucoup de reſpect, & nous donnerent accés auprés du Capitaine de ces premiers Nouragues, auquel nous donnames une hache pour faire alliance avec luy ; ils ne ſe reſſouvenoient point d'avoir vû

avant nous qu'un François dans leur pays, tellement que les femmes & les filles qui n'avoient point fait de voyage chez les Galibis nos voisins, furent bien étonnées de nous voir. S'il falloit juger de toute la Nation par ceux-cy, on pouroit dire que tous les Nouragues sont un peuple tres-doux & tres-affable. Il y en avoit qui parloient fort bien Galibis, & qui nous servoient d'Interpretes. Ils firent tout ce qu'ils pu-

rent pour trouver de quoy nous bien traiter ; mais leur chaſſe ayant eſté malheureuſe, nous n'eûmes que de la Caſſave & un peu de viande dans un de nos repas, mais avec beaucoup de demonſtration de bonne volonté. Nous achetames de la Caſſave pour les gens de noſtre canot, & le ſixiéme de Fevrier, aprés que nos Galibis eurent eſté traitez dans une petite rejoüiſſance, à la façon du pays, ils partirent envi-

ron les dix heures du matin.

Nous partîmes auſſi le ſeptiéme de Fevrier de cette premiere caze de Nouragues, pour faire vingt-quatre lieuës de chemin par terre dans des montagnes tres-rùdes, & nous allames ſeulement coucher à demy lieuë de là, ſuivis de deux jeunes Nouragues de ſeize à dix-ſept ans, qui devoient porter nôtre bagage, pour prendre encore un homme qui nous avoit promis

de nous porter nos vivres, qui consistoient en Cassave & en paste d'Ouicou. Cet homme avoit sa femme dans cette seconde caze, qui estoit malade d'un cancer au sein qui la rongeoit, & l'avoit déja renduë si maigre, que la voyant sans avoir secours de la Medecine dans un si grand mal, nous jugeâmes qu'elle n'en pouvoit réchaper, & qu'il y avoit apparence qu'elle vivroit moralement bien le reste de ses jours ; car ces peu-

ples endurent leurs maux fort patiemment, comme nous le voyons dans tous les Galibis; c'eſt pourquoy nous reſolumes de la baptiſer. Le Pere Bechamel prit ſoin de ſon inſtruction, ayant déja quelque connoiſſance de la langue des Nouragues, & ſe ſervant d'un de nos jeunes Nouragues qui ſçavoit parler Galibis. Cette femme malade receut fort bien cette inſtruction & fut baptiſée; ce qui nous fut un ſujet de grande

consolation.

Le huitiéme ayant du pain & de la paste d'Ouicou pour quatre jours, nous nous mimes en chemin avec nos trois Nouragues pour faire vingt-quatre lieuës, par des montagnes continuelles que les Nouragues font quelquefois en un jour & demy, mais ordinairement en deux & en trois jours, quand ils ont des femmes en leur compagnie.

Un de nos François

de Cayenne qui eſtoit party le vingt-ſeptiéme de Janvier, nous ſuivit de prés avec ſept Galibis, & nous atteignit à la ſeconde couchée, où il me donna une Lettre du Reverend Pere Brion noſtre Superieur, écrite du jour de ſon départ, laquelle nous cauſa bien de la joye, y ayant beaucoup de bons avis qui nous pouvoient bien ſervir dans noſtre voyage.

Ce François eſtoit fort fatigué de ſa journée,

& laiſſa partir le lendemain les Indiens, qui firent en ce jour-là dixiéme de Fevrier, ce que nous ne fiſmes qu'en un jour & demy, à cauſe de la difficulté des chemins. Il ſe joignit donc avec nous, & comparant ſes Galibis avec nos Nouragues, il y trouva bien du changement, admirant la douceur & la patience de ces trois Nouragues; mais particulierement leur reſpect: Ils portoient nos vivres, & n'oſoient pas en pren-

dre ſans en demander, quoy que nous leur euſſions dit pluſieurs fois qu'ils en pouvoient prendre quand ils voudroient. Nous paſſames dans cette journée la Riviere d'Aratay qui ſe jette dans Aproague. Aratay eſt une belle Riviere qui vient du pays qui eſt entre la ſource de la Riviere d'Uuia & le pays de Mercioux, que les Nouragues diſent eſtre une eſpace de Terre de ſept journées: Il falut paſſer cette Ri-

viere d'Aratay, qui eſt aſſez large & profonde, & auſſi aſſez rapide, dans un petit canot, avec beaucoup de danger de faire naufrage, comme il arriva à ce François qui s'eſtoit joint avec nous quand il y repaſſa, à ſon retour, où il perdit tout ſon bien qu'il avoit apporté. Nous couchâmes pour la troiſiéme fois dans les bois, & l'onziéme de Fevrier eſtant tres-fatiguez, nous arrivâmes à midi à la caze d'Imanon Nourague, fameux Piaye,

io c'eſt à dire Medecin dans tout le païs où nous trouvâmes les Galibis qui nous avoient devancez le jour precedent. Ces Galibis ſe mutinerent contre ce pauvre François, & furent cauſe probablement que les Nouragues de cet endroit-là ne luy voulurent rien vendre; tellement qu'il perdit ſon voyage; il fut meſme obligé de prier un de nos guides Nouragues de luy porter une partie de ſes ferremens qu'il

avoit pour trafiquer, ces Galibis luy refuſans ce ſecours, mais il faloit ſouffrir cela, eſtant à quatre-vingt lieuës de Cayenne chez une Nation qui n'a point de commerce avec les François.

Nous eûmes regret du départ de nos trois guides; mais nous ne pouvions l'improuver, à cauſe qu'ils y eſtoient obligez par de tres fortes raiſons. Le plus grand qui ſe nommoit Paratou, nous dit pour nous con-

ſoler, que nous trouverions dans cet endroit où nous eſtions, qu'on appelle Caraoribo, du nom d'une petite Riviere qui y paſſe, pluſieurs Paratous; il vouloit dire pluſieurs Nouragues, d'auſſi bonne volonté que luy; mais nous trouvâmes bien de la difference pour le naturel, dans ceux qui furent nos guides depuis Caraoribo juſques aux Acoquas.

Incontinent qu'ils furent partis nous fiſmes amitié avec le Capitaine

Camiati, qui eſt le pere d'Imanon, en luy preſentant une hache; c'eſt un Capitaine tres-renommé & comme le premier parmy les Nouragues; le ſecond eſt le Capitaine des Nouragues d'Uuia. Ce Camiati eſtoit venu le lendemain de noſtre arrivée dans l'habitation de ſon fils; car la ſienne eſt ſur la Riviere d'Aproague; il peut eſtre âgé de ſoixante ans, & eſt encore bien vigoureux: Son viſage quoy que maigre eſt guerrier,
mais

mais barbare, ſon humeur fort indifferente pour les Eſtrangers, aſſez douce pour les ſiens, auſquels ſelon la façon du païs il donne le bon ſoir depuis les plus vieux juſqu'aux enfans de quinze ans, & le bon jour tous les matins. Il nous fit eſperer de nous conduire, quand ſon canot ſeroit fait, juſqu'aux Acoquas où il pretendoit aller auſſi, & ne demandoit pour achever ce canot que dix jours; mais quoy que nous ſceuſſions

bien la façon de compter des Indiens, qui sont trois mois à faire ce qu'ils pourroient executer en dix jours, nous nous resolûmes toutefois de demeurer avec luy pour estre sous sa protection, & de luy persuader, si nous voyons qu'il differast trop, d'emprunter un autre canot qui estoit à cinq journées de nous, & cependant prendre le plus que nous pourrions de connoissance de la langue des Nouragues, qu'on nous

difoit eftre celle des Acoquas & des Mercioux avec un peu de difference. Nous avions un peu d'aide par le moyen de la langue des Galibis que quelques-uns entendoient, & qui eftoit familiere au Pere Bechamel. Cette langue n'eft pas belle comme celle des Galibis qui eft douce dans la prononciation; mais celle des Nouragues a quantité de mots dont il en faut prononcer avec des afpirations fort rudes, les autres ne

peuvent eſtre bien prononcez que les dents ſerrées, il faut d'autrefois parler du nez, & quelquefois on trouve ces trois difficultez dans un meſme mot.

Le Pere Bechamel commença incontinent à s'appliquer à l'étude de cette langue; & pour moy profitant de ſon travail, qui luy réüſſiſſoit fort heureuſement; par le moyen de la langue des Galibis, je fis un petit recit de la Creation du monde, pour faire

connoiſtre à cette nation ſon Createur. Imanon maiſtre de cette caze, fut le premier qui prit plaiſir à ce diſcours, enſuite le Capitaine, & cinq ou ſix autres qui repetoient en mon mauvais Nauragüe en travaillant : *Dieu a fait le Ciel, Dieu a fait la Terre, &c.* Il y avoit là pluſieurs hommes qui avoient deux femmes, & meſme il y en avoit un qui en avoit trois ; cela ne m'empeſcha pas de leur declarer en leur parlant

de la creation de l'Homme, que Dieu n'avoit fait qu'une femme pour le premier Homme, & qu'il ne vouloit pas qu'un homme euſt deux femmes. Encore que tous ces Nouragues viſſent que nous condamnions leur coûtume de prendre deux & trois femmes en meſme temps, neanmoins ils ne dirent mot contre la Loy du Chriſtianiſme, qui ne permet pas la meſme liberté.

Voyant que ces gens

là ſe rendoient ſi dociles, je voulus voir s'ils prendroient plaiſir au chant de l'Egliſe, & pour cet effet j'entonnay le *Magnificat* au premier ton, eſtant aidé par le Pere & nos deux ſerviteurs. Ils en furent ſi contens que les jours ſuivans nous chantâmes ordinairement trois fois quelques Hymnes avec une grande ſatisfaction de leur part, meſme quelques-uns apprirent à répondre aux Litanies de la ſainte Vierge que nous

chantions tous les soirs. Cependant le canot de nostre Capitaine se faisoit fort lentement, & nous crûmes qu'il valoit mieux obtenir de luy qu'il en empruntast un autre, ce qu'il nous accorda envoyant deux de ses gens pour cet effet à cinq journées de son habitation en demander un commode.

Ce fut le vingt-huit de Fevrier que ses gens partirent, & voyant le lendemain premier de Mars, qu'il laissoit partir

une autre bande de ses gens, nous crûmes qu'il estoit bon de nous servir de l'occasion pour faire porter nostre bagage par quelques-uns, que le Pere Bechamel les accompagnast avec un serviteur, & que je demeurasse avec nostre second serviteur auprés du Capitaine pour ne point le rebuter parce que nous avions besoin de sa protection.

Aprés avoir demeuré quinze jours avec ce Capitaine faisant prier

Dieu tous les enfans au matin & au ſoir, & repetant mes petites inſtructions à la plus grande partie, mais particulierement à trois jeunes hommes qui eſtoient bien mariez, les confirmant dans la reſolution de ne point prendre de ſeconde femme, à quoy ils ne montroient point avoir de difficulté. Je partis par terre le quinze de Mars pour aller trouver le Pere Bechamel & attendre le Capitaine dans ſa Caze qui

devoit partir par eau cinq jours aprés avec ſon canot, je n'avois que trois lieües à faire par terre, & par eau, il y en avoit prés de quinze. Je trouvay les gens de là encore plus dociles, & quand le Capitaine fut de retour, de vingt-quatre perſonnes, il n'y en avoit que trois qui témoignoient ne prendre point de plaiſir à mes inſtructions. Durant noſtre ſejour un ſerpent vint de nuit dans le lieu ou

nous eſtions couchez & mordit un chien de chaſſe qui en mourut trente heures aprés, cet accident nous fit du tort, parce que le Capitaine & le maiſtre du chien l'attribuerent aux prieres que nous chantions, c'eſt pourquoy je n'oſé plus chanter, mais je me contentois de faire dire la priere à toutes les perſonnes de cette Caze, à la reſerve des trois vieillards dont j'ay parlé, c'eſt à ſçavoir le Capitaine Camiari &

deux autres.

Le neuviéme d'Avril aprés avoir beaucoup preſſé le Capitaine pour noſtre départ, il nous declara qu'il ne vouloit point faire le voyage & que tout ſon monde partiroit pour aller ſur noſtre route où ils nous quitteroient, quand nous prenderions le chemin de terre pour aller aux Rivieres qui conduiſent aux Acoquas, ou quatre de cette bande nous accompagneroient, nous recon-

nûmes que ce voyage eſtoit déterminé independemment de nous, mais nous ne laiſſames pas de les payer afin de nous ſervir de cette occaſion, car il eut eſté difficile d'en trouver d'autres. Je m'oppoſay toutefois à ce que tant de monde vint avec nous, parce que les deux canots qu'ils avoient eſtoient trop petits, cette difficulté fut grande & ne fut point reſoluë que le lendemain quand nous

reprefentames au Capitaine que nous luy laiffions noftre Caffette que nous en prenions fort peu de Traite 11 pour noftre voyage, qu'à noftre retour je voulois demeurer chez luy ; que s'il ne favorifoit noftre voyage il falloit que je m'en retournaffe à Cayenne, qu'il ne verroit plus de Peres & n'auroit plus de Traite, cela le fit refoudre à diminuer le nombre de fes gens.

Le dix de Mars nous

partîmes au nombre de ſeize, dont le Capitaine en voulut eſtre pour trois journées, afin de ramener ſon canot ; le ſoir nous mîmes pied à terre dans les bois, & l'onziéme aprés avoir paſſé pluſieurs ſauts dans les deux journées, nous arrivâmes dans une Caze de Nouragues à dix lieües de l'autre, nous y fûmes bien receus, & nous en partîmes le treiſiéme avec un troiſiéme canot fort petit où il y

avoit deux hommes, une femme, & nne fille de dix à douze ans. Nous paſſames deux ſauts aſſez rudes & nous arrivâmes à un troiſiéme ou les canots ne peuvent paſſer, c'eſt ce qui a oblige les Nouragues à faire un chemin par terre pour traîner leurs canots prés de demie lieüe; ce ſaut eſt à deux degrez quarante ſix minutes de latitude Septentrionale, il n'y eut que le petit canot que les Indiens traîne-

rent par terre; le Capitaine nous quitta & retourna avec les deux autres, & nous allâmes au nombre de quinze nous mettre dans un grand canot qui estoit au dessus du saut que les deux personnes envoyées par Camiari avoient emprunté; quatre lieües plus haut nous trouvâmes l'embouchure de la Riviere de Tenaporibo & nous allames coucher dans une Caze proche, qui est encore sur Aproa-

gue, où nous trouvâ-
nes cinq voyageurs
Nouragues qui alloient
au païs des Mercioux,
outre lesquels il y avoit
une femme qui avoit
une petite fille de sept
ou huit mois qui estoit
fort malade. Imanon
dont j'ay parlé estoit le
chef de cette bande;
c'est le plus grand Me-
decin du païs, c'est à
dire le plus grand Jon-
gleur, & quoy qu'il
soit un grand hypocri-
te & fort attaché à la
pluralité des femmes

dans le mariage; il n
laiſſa pas de nous aver
tir que cette petite fill
eſtoit fort malade, c'eſ
pourquoy l'ayant exami
née nous jugeâmes qu'i
faloit la baptiſer, ce qu
le Pere Bechamel fit au
temps que ces voya-
geurs partoient. J'avois
baptizé une petite fille
dans la Caze de cet
Imanon incontinent a-
prés ſa naiſſance a cau-
ſe que ſa mere l'avoit
miſe au monde ſur de
la bouë 12 d'où ils ne
la vouloient point reti-

er que dans un temps
ui pouvoit eſtre fort
ong, eſtant averti de
e deſordre & voyant
u'ils ne vouloient rien
nettre ſous l'enfant
our l'exempter du
oid de la boüe & de
nuit, je la baptizé.

Le quatorziéme nous
artîmes de cette Caze,
incontinent nous en-
âmes dans la Riviere
e Tenaporibo qui eſt
ort profonde & rapide,
uoy qu'elle ſerpente
ort, nous eſtions les
remiers François qu'on

ait veu ſur cette Rivie
re, & nous ſçavion
que trois Anglois
avoient eſté tuez &
mangez, 13 il y
quelques années par le
Nouragues; meſme il eſ
fort difficile de navige
ſur cette Riviere à cauſ
qu'elle eſt étroite & qu
les grands arbres qu
ſont aux bords en tom
bant portent le bout d
leurs branches bien ſou
vent ſur l'autre rive, d
ſorte qu'il faut paſſe
deſſus ou deſſous ces ar
bres avec beaucoup d

difficulté. Nous couchâmes une nuit dans les bois, & le quinze nous arrivâmes à une Caze où nous ſejournâmes juſqu'au dix-huitiéme qui fut noſtre derniere journée ſur cette Riviere, & le ſoir nous vîmes la derniere aſſemblée des Nouragues ſur cette Riviere à vingt-quatre lieües de ſon embouchure. Cette aſſemblée de Nouragues conſiſte en quatre Cazes peu éloignées les une des autres, où il y a plus de

ſix-vingt perſonnes de
beau naturel & bien
dociles, il n'y a pas un
de la Caze qui n'ait prié
Dieu tous les jours,
cette Caze eſtoit com-
poſée de pluſieurs hom-
mes dont les uns n'é-
toient pas mariez, les
autres eſtoient mariez
& n'avoient chacun
qu'une femme avec la-
quelle ils vivoient bien,
il y a beaucoup d'appa-
rence qu'on feroit là de
bons chreſtiens. Cette
Caze eſt à deux degrez
quarante-deux minutes
de

de latitude Septentrionale, & pourroit avec les voiſines & deux autres qui ſont à deux lieües de là, donner de l'employ à un bon Miſſionnaire.

Nous partimes de cette Caze le ſoir du vingt-ſept d'Avril pour aller trouver nos conducteurs qui eſtoient proche avec leſquels nous nous mîmes en chemin par terre & ne fiſmes que cinq lieües dans trois montagnes tres-difficiles.

Le vingt-neufiéme nous fîmes environ dix lieües dans un chemin un peu plus doux, & nous couchâmes dans les bois comme la nuit precedente ; nos trois conducteurs nous montrerent deux petits ruisseaux qu'ils disoient estre Tenaporibo & Camopi qui estoient fort rapides, & à cinq ou six lieües de là, Tenaporibo est large de quarante pieds & profond de douze à fond de cuve, & à quinze lieües ou un

peu plus, la Riviere de Camopi eſt auſſi grande que la Seine au deſſous de Paris d'où on peut conjecturer quel circuit elle fait.

Le trente nous allâmes coucher ſur la Riviere d'Eiski , d'où deux de nos Nouragues s'en allerent aux Nouragues de la Riviere d'Inipi pour emprunter un canot & nous venir trouver à noſtre couchée , car la Riviere d'Eiski ſe jette dans l'Inipi ; ils firent cela pour noſtre ſoula-

gement, noſtre journée ayant eſté bien forte à proportion de nos forces.

Le premier jour de May ils nous vinrent trouver avec un aſſez beau canot où il y avoit trois Nouragues qui n'avoient pas vû de François n'y autres Europeans, leur viſage eſtoit fort doux & ils montroient avoir un naturel fort docile, ils retournerent chez eux & nous nous embarquâmes dans ce canot un peu aprés

midy & nous allâmes coucher dans les bois ſur la Riviere d'Inipi où nos conducteurs racommoderent le canot 14 & le lendemain deuxiéme de May ayant deſcendu ſur cette Riviere qui eſt fort rapide environ dix lieües, nous entrâmes dans la Riviere de Camopi où montant contre le cours de la Riviere nous fiſmes encore quatre lieües, Inipi perd ſon nom & fait une groſſe Rivere avec Camopi qui va ſe

joindre au fleuve d'Yapoque 15 à cinq journées de là. Camopi est tres-rapide, & a tant de sauts tres-difficiles qu'on ne peut les compter, nous montâmes sur cette Riviere le troisiéme & quatriéme de May avec bien de la peine & du danger. Le quatriéme de May nous couchâmes sur une roche plate, où il y avoit un demy Toict ruiné que nos gens rétablirent avec des feüillages, nous passames ce jour

là par un endroit dange-
reux, tant à cauſe d'un
ſaut difficile, qu'à cauſe
qu'il eſtoit commandé
d'une Caze de Noura-
gues qui eſt la derniere
de cette nation où le
maiſtre eſt Morou qui
eſt la nation d'un In-
dien qui fut pendu à Ca-
yenne, il y a plus d'un
an pour avoir tué un
François, nous pou-
vions apprehender qu'il
ne voulut à la façon In-
dienne vanger cette
mort ſur nous, mais un
de nos conducteurs qui

estoit aussi Morou avoit epousé sa fille, & nous esperions que la presence de ce jeune homme que nous croyons Nouragues empêcheroit la mauvaise humeur de cet homme, comme il arriva, & aprés nous abordâmes nostre roche plate qui est sur la Terre des Acoquas, nous receumes une grande consolation de voir nos trois conducteurs demander leur souper par le signe de la Croix, ou jamais personne ne

l'avoit

l'avoit fait ſans qu'il eut eſté neceſſaire de les avertir : mais ce qui augmenta noſtre joye, fut qu'aprés le ſouper, le plus jeune de nos conducteurs, qui peut avoir 17. ans, de ſon propre mouvement chanta dans le ton de l'Egliſe, *Sancta Maria, ora pro nobis*, ne luy ayant appris que cela ; je continuay les Litanies, & il me répondoit. Sur la fin du jour le principal de nos Conducteurs donna un ſignal avec une ſorte de flûte

qui ſe fait entendre de fort loin ; le lendemain cinquiéme de May fut pluvieux toute la matinée, & nous empeſcha de partir ; mais nonobſtant la pluye nous vîmes vers les neuf heures du matin trois jeunes Acoquas qui eſtoient envoyez pour nous reconnoiſtre ; nous partîmes avec eux vers le midy, & nous arrivâmes un peu aprés eux ſur les trois heures à la premiere Caze des Acoquas, qui eſt à deux degrez vingt-

cinq minutes de latitude Septentrionale. Ils furent fort contens de nous voir, car il y avoit probablement longtemps qu'ils avoient ouy parler de noſtre voyage. Ils s'accouſtumerent ſi facilement avec nous, qu'il n'y en eut pas un dés le troiſiéme jour qui refuſaſt de prier Dieu; & tous les jours nous leur avons fait dire la Priere matin & ſoir. Le deuxiéme jour noſtre premier Conducteur nous mena dans deux autres

Cazes aſſez proches, où on nous reçut avec autant d'amitié que des Eſtrangers en peuvent attendre d'un peuple barbare. Incontinent les gens éloignez d'une journée ou environ furent avertis de noſtre arrivée, & vinrent nous voir. Ils admiroient tous nos chapeaux, nos ſoutanes, nos ſouliers, un Fuſil que nous faiſions tirer à noſtre premier Conducteur de temps en temps dans les grandes Aſſemblées, les Images

de nos Breviaires, noſtre écriture, le chant de l'Egliſe qu'ils vouloient entendre ſouventefois durant la journée. Ils écoutoient avec attention nos inſtructions, & témoignerent de fort bons ſentimens quand nous leur dîmes qu'autrefois les François ne connoiſſoient pas Dieu ; mais que des gens de bien eſtoient venus dans nôtre pays qui nous avoient enſeigné qu'il y avoit un Dieu qui nous vouloit rendre bien-heureux dans

le Ciel, & ce qu'il falloit faire pour y aller ; que nous eſtions venus leur faire la meſme charité, afin qu'ils puſſent aller avec nous dans le Ciel. Ce qui m'a donné bonne eſperance de la converſion de cette Nation, c'eſt qu'ils ont écouté avec reſpect les Commandemens de Dieu les plus contraires à leur ancienne façon de vivre ; c'eſt ce qui me donne ſujet de parler plus diſtinctement de ce que j'ay remarqué dans

les deux Nations.

Les Nouragues & les Acoquas ſont en fait de Religion comme les Galibis : Ils reconnoiſſent qu'il y a un Dieu ſans l'adorer : Ils diſent que ſa demeure eſt dans le Ciel ſans ſçavoir ſi c'eſt un eſprit, & ſemblent plutoſt croire qu'il a un corps. Les Galibis appellent Dieu 16 Tamoucicabo; c'eſt à dire, l'ancien du Ciel : Les Nouragues & les Acoquas l'appellent Mairé, & ne s'en entretiennent jamais que dans

des diſcours fabuleux. Ils ont beaucoup de ſuperſtitions qui ne ſont que des contes & badineries d'enfans, dans leſquels je n'ay remarqué aucune idolatrie ; mais je crains fort que leurs Medecins dans leurs Jongleries ne corrompent les femmes & les filles, car ils m'ont donné grand ſujet de le croire.

Le naturel des Nouragues & des Acoquas eſt doux : mais plus les Nouragues ſont éloignez de la mer, plus

ils ſont traitables ; la frequentation qu'ils ont avec les Indiens du bord de la mer les rendant plus libres & plus difficiles à entretenir : mais il eſt certain que les Acoquas ſont tous autres qu'on ſe les figure à Cayenne parmy les François, qui les croyent traîtres, feroces, cruels, perfides à leurs hoſtes: Car s'il faut juger de la Nation par la connoiſſance de prés de deux cens que nous avons veus, ils ſont tous bons,

affables, joyeux & faciles à écouter ce qu'on leur dit. Il eſt vray que depuis peu ils ont exterminé une petite Nation, & qu'ils en ont mangé pluſieurs, mais j'attribuë cette barbarie à la mauvaiſe couſtume du pays plutoſt qu'à leur naturel, ce qui me ſemble tres-probable ; parce qu'ayant appris deux ou trois jours aprés noſtre arrivée qu'il y avoit encore à demie journée de nous de la chair d'un Magapa ; c'eſt une Nation qui

leur eſt ennemie, qu'ils avoient tué tout recemment, l'ayant tué avec un autre qui les épioient pour en prendre quelqu'un à l'écart; & de plus un de nos domeſtiques nous ayant apporté la machoire d'un jeune homme, nous leur dîmes que cela n'eſtoit pas bien, & que Dieu défendoit de tuer un ennemy quand on le tient priſonnier, & de le manger aprés l'avoir tué; ils baiſſerent les yeux ſans repliquer aucune parole.

Une autre fois un maître de Caze ayant ouy dire que les Galibis pour nous détourner d'entreprendre un tel voyage, nous avoient menacez que nous ſerions roſtis chez les Acoquas, il parut tres-indigné de cette menace, & ne s'appaiſa que quand j'eus dit que j'avois pris ces Galibis là pour des menteurs & pour des fols : outre cela leur ayant raconté comme j'avois eſté pris 17 priſonnier de guerre par les Anglois, & rendu

aux François, sans qu'on m'eût fait aucun mal, & que Dieu ne vouloit pas qu'on tuast ceux qui estoient pris en guerre. Ils semblerent assez approuver cette Loy ; c'est là un des points mieux establis & receus de tout temps chez les Acoquas, & mesme chez les Nouragues ; & il semble par ce que je viens de dire, qu'on les empescheroit bien de commettre cette barbarie, que de tuer & manger leurs ennemis.

La Polygamie eſt le ſecond obſtacle que nous trouvons pour la Religion Chreſtienne dans ces deux Nations de Nouragues & d'Acoquas ; car pour un homme qu'on trouve n'avoir qu'une femme, il y en a ſix qui en ont deux & trois : L'eſperance qu'on peut avoir de déraciner ce vice n'eſt pas pour les perſonnes qui ſont déja mal engagées, mais ſeulement pour les hommes qui n'ont encore qu'une femme, &

pour les jeunes garçons qui ne ſont point encore mariez, auſquels on pourroit perſuader de ſe contenter d'une femme. Je ne vois rien à eſperer pour les autres.

La façon de vivre des Nouragues & des Acoquas entr'eux eſt fort douce, & a quelque choſe de plus humain que celle des Galibis. Par exemple, chez les Galibis les mariez diſnent chacun en ſon particulier; ceux qui ne ſont point mariez mangent

tous enſemble ; & toutes les femmes, les filles & les petits enfans ſe retirent d'un autre coſté pour leur repas. Les Nouragues & les Acoquas font autrement ; car le mary mange avec ſa femme, ou ſes femmes & ſes enfans avec une paix & une union admirable. Ils ne 18 boivent pas beaucoup, mais ils ſont grands mangeurs, & pour avoir dequoy ils ſont toûjours à la chaſſe ou à la peſche, ſans épargner aucunement leurs

peines.

peines. Ils sont tous
menteurs comme tous
es autres Indiens que
nous connoissons ; &
quand ils voyent que
eur mensonge est dé-
couvert ils se retirent un
peu honteux, mais sans
apprehender de mentir
à la premiere occasion.
Les Nouragues ont tâ-
ché de nous intimider
par plusieurs contes qu'ils
inventoient, pour nous
faire perdre la resolution
d'aller aux Acoquas, afin
que nous dépensassions
chez eux toute nostre

Traite ; tantost nous di-
sant qu'ils avoient vû les
pas de quelque beste
farouche inconnuë, tan-
tost que les Caranes leurs
ennemis couroient dans
leurs bois , & qu'ils
avoient remarqué les pas
de trois de cette Nation
assez proche de leur Ca-
ze, & divers contes com-
me ceux cy ; mais voyant
qu'ils ne pouvoient pas
nous épouvanter, ils fai-
soient ce que nous desi-
rions. Ce mesme vice
est cause qu'ils promet-
tent beaucoup & tien-

nent peu leurs promesſes ; ce qui arrive de ce qu'ils n'ont pas l'eſprit d'eſtimer chaque choſe ſelon ſa valeur & ſon importance ; ainſi ils ne regardent pas s'ils font tort à une perſonne en luy manquant de parole, ou s'ils en feront deshonorez. Pour bien concevoir combien grand eſt ce defaut de ces deux Nations, qui eſt commun à toutes les Nations des Indiens que nous connoiſſons, il faut les comparer à de petits en-

fans, qui n'eftiment ce qu'ils voyent que par fantaifie. Ils font auffi fujets au larcin, & en certaines occafions il faut eftre bien fur fes gardes pour ne rien perdre auprés d'eux.

Les Nouragues font environ cinq à fix cens perfonnes, les Mercioux qui demeurent à leur Oüeft leur font égaux en nombre ; les Acoquas font à leur Sud, qui nous ont caché la force de leur Nation ; toutefois je la crois trois ou quatre fois

plus forte que celle des Nouragues ; car ayant demandé à une vieille femme combien il y avoit de Cazes d'un côté que nous luy montrions, elle nous dit qu'il y en avoit dix ; & luy montrant le costé où demeuroit leur grand Capitaine, elle prit une poignée 19 de ses cheveux, pour nous faire entendre le nombre des Cazes qu'il y avoit de ce costé là entre les Acoquas & les Mercioux. Ils nous ont dit qu'il y avoit la

Nation des Pirios, que les Acoquas diſent leur eſtre égaux en force : du coſté de l'Eſt & Sudeſt ſont les Pirionaux, & à l'Eſt les Pinos, les Magapas; & au milieu de tous ces Peuples ſont les Moroux, qui ſont fort barbares. Tous ces Peuples parlent une meſme Langue, & ſont entendus encore des Caranes, qui ſont ennemis des Nouragues. Ils diſent encore que les Maranes, qui ſont une fort grande Nation, entendent

cette mesme Langue ; au Sud Sud-oüest des Acoquas sont les Aramisas, qui ont beaucoup de Galibis dans leur langage, sans neanmoins connoître cette Nation. Les Acoquas disent que c'est une fort grande Nation ; s'il y a un lac de Patime, ces Aramisas n'en peuvent pas estre éloignez de quarante lieuës du costé du Nord. Nous n'avons pû rien apprendre de ce Lac, il n'y a eu qu'un Nourague à qui ayant demandé s'il n'a-

voit point connoiſſance d'un grand amas d'eau, comme la mer où le ſable eſt de Caracoli; c'eſt ainſi qu'ils appellent l'or, l'argent & le cuivre, qui me dit qu'il n'avoit rien veu de ſemblable. Ces Aramiſas ſont dans la meſme longitude du monde, que les Cartes mettent la partie Orientale du lac de Patime. 20

Aprés avoir ſejourné chez les Acoquas douze ou treize jours, l'air ſe rendit mal ſain par une chaleur tres-grande, avec

fort peu de vent qui ſoufle preſque toûjours en ces païs-là, & les rend habitables. Le Pere Bechamel eut une fiévre tierce, & le plus fort de nos valets fut auſſi fort malade. Nous preſſâmes donc nos Conducteurs de partir, voyant qu'ils n'avoient pas voulu nous conduire plus avant, ny permettre que les Acoquas allaſſent querir leur Capitaine qui eſtoit à trois journées de nous, avec lequel nous voulions faire quelque

alliance. Ces trois Conducteurs devinrent insolens, croyant que c'étoit pour les honorer que les Acoquas estoient venus en si grand nombre, quoy qu'il y ait bien de l'apparence que la curiosité de voir les François les avoit attirez. Ils se rendirent fâcheux, particulierement le Morou, qui fit paroistre tout à fait son méchant naturel, persuadant aux Acoquas que nous leur devions laisser toute nôtre Traite. Ces proposi-

tions ſi déraiſonnables ne nous eſtonnerent pas beaucoup , mais pour leur laiſſer une douce eſperance de noſtre retour , nous donnâmes un ferrement 21 de trente ſols à un homme qui n'avoit qu'une femme pour avoir un grand Hamac 22 à mon retour , promettant de luy donner pour achevement de payement une Serpette & un Coûteau. Je le choiſiſſois pour honorer les bons mariages, il le reconnut bien , &

nous promit de ne point prendre de ſeconde femme durant que la ſienne vivroit, avec laquelle il avoit déja paſſé huit ou neuf ans pour le moins, car ils avoient une fille d'environ ſept ans ; cela facilita noſtre départ.

Le vingt-cinquiéme de May nous nous embarquâmes ſur la riviere de Camopi dans deux Canots, le Pere Bechamel eſtoit dans le plus petit avec noſtre principal Nourague & un Aco-

quas qui vouloit venir à
Cayenne : J'eſtois dans
l'autre avec nos deux
Valets, le Morou & le
jeune Nourague, qui ne
prenant pas garde à ſe
bien conduire, laiſſerent
aller le Canot dans un
grand ſaut ſi prés du pré-
cipice, que ceux qui
eſtoient avec le Pere,
s'écrierent comme nous
croyans perdus. Ces
deux jeunes gens firent
par un grand effort aller
le Canot à l'abry d'un
Rocher qui rompoit le
cours des eaux, & eſtant

montez ſur ce Rocher, ils tirerent à force de bras le Canot hors de ce precipice. Il y a ſans comparaiſon plus de danger à deſcendre dans ces ſauts qu'à mon-ter, parce qu'on prend les endroits où l'eau eſt foible pour faire monter le Canot à force de bras, au lieu qu'en deſcen-dant ils prennent le plus fort des eaux avec des riſques de la vie qu'on ne peut pas expliquer.

Aprés avoir paſſé tous ces dangers le ſecond

jour de noſtre embarquement, noſtre jeune Nourague qui ne s'eſtoit jamais trouvé en ſemblables occaſions, dit en ſon langage, *Dieu eſt bon qui ne s'eſt point fâché contre nous.* Eſtant arrivez au chemin par terre qui eſtoit entre la riviere d'Inipi & celle de Tenaporibo, nos Conducteurs qui eſtoient fort chargez de Hamacs & autres choſes qu'ils avoient achetées chez les Acoquas, ne voulurent pas nous ſecourir comme ils

auroient fait ſi ce Morou ne les euſt mis en mauvaiſe humeur. Ils marchoient fort viſte, comme c'eſt la couſtume des Indiens, quand ils ſont chargez, & enfin nous laiſſerent à cinq lieuës de Tenaporibo ; d'où par la grace de Dieu nous nous retirâmes ſans nous égarer, ſuivant un ſentier dans lequel où il eſtoit moins facile à connoiſtre, les gens avoient rompuës de petites branches, pour nous montrer qu'ils

avoient paſſé par là. Quand nous fûmes à trois quarts de lieuës des premieres Cazes, nous entendîmes des Nouragues qui nous appelloient, & qui nous apportoient à manger de la Caſſave, du Poiſſon, & du Oüicou pour boire.

Le premier jour de Juin noſtre jeune Morou nous traita fort mal eſtant yvre, cela nous fit reſoudre à retourner à Cayenne dans un autre Canot & avec d'au-

tres Indiens, à cause de nos maladies qui s'augmentoient. J'avois une fiévre bien violente & une grande toux, le Pere Bechamel estoit fort malade & le plûs fort de nos serviteurs ; nous avions besoin d'une particuliere assistance de Dieu pour trouver quelque commodité pour nostre retour, ce fut pour lors que Dieu nous fit paroistre qu'il avoit un soin tres-particulier de nostre conservation, nous fournissant

ce qui nous eſtoit neceſſaire, non pas dans le temps que nous le ſouhaitions, ny de la façon que nous jugions la meilleure, mais dans le jour & de la maniere qui nous eſtoit la plus convenable juſqu'à noſtre arrivée à Cayenne.

Le ſecond jour de Juin nous fîmes marché avec le premier Nouragues qui nous avoit rendu quelque ſervice à Caraotibo à trois lieuës d'Aproague, qui eſtoit

d'un fort bon naturel, & qui eſtoit venu là avec deux autres Nouragues du meſme lieu de Caraotibo, qui nous aimoient aſſez, & qui vouloient retourner au pluſtoſt chez eux, nous le déterminâmes à partir dés le lendemain pour éviter que noſtre Morou ou nos autres Conducteurs qui eſtoient ailleurs ne s'oppoſaſſent à noſtre deſſein. Il falloit faire trois lieuës par terre ou ſept lieuës par eau pour aller où eſtoit

le Canot de cet homme, mais j'eſtois ſi malade que je ne pouvois pas faire le chemin par terre, & noſtre valet eſtoit auſſi malade que moy, il falloit donc trouver un Canot pour aller par eau, Dieu nous en fit avoir un petit, que nous loüâmes, qui eſtoit enfoncé dans l'eau, & qui eſtoit aſſez grand pour nous porter quatre ; à ſçavoir l'Indien & ſa femme, noſtre Serviteur & moy : Le Pere Bechamel eut le

courage, quoy que bien malade, de faire le voyage à pied avec nôtre autre Serviteur. Nôtre desir estoit de partir dés le lendemain du lieu où estoit le Canot de ce Nourague, mais nous n'eussions pù supporter cette fatigue là, Dieu pourveut à cette occasion permettant qu'on nous retint onze jours dans cet endroit, où il y avoit prés de soixante personnes, où le maistre de tous qui avoit son fils dans le voisinage

de Cayenne, nous donna une Caze particuliere pour nous retirer du bruit d'une grande réjoüissance qu'ils alloient faire, & commanda à sa femme de nous traiter le mieux qu'elle pourroit : C'estoit partie par bon naturel, partie aussi pour empescher que son fils ne fust maltraité par les François à Cayenne. Dieu vouloit encore que durant ce temps-là nous instruisissions une femme toute rongée de chancres, & qu'elle fust

baptizée ; c'eſt ce que le Pere Bechamel fit la veille de noſtre départ de cet endroit. Le Pere Bechamel n'eut pas la force de dire ſon Breviaire en ſe promenant, tant il eſtoit foible, & le lendemain Dieu luy donna aſſez de force pour aller à prés d'une lieuë de là pour s'embarquer. Il ne nous reſtoit qu'une difficulté, eſtant entre les mains de trois Nouragues tres-bons, c'eſtoit de ſortir de la Caze de Camiati,

& d'en

d'en retirer noſtre
aſſette où eſtoit toute
oſtre Traite , & de
ouver quelque com-
odité pour deſcendre
ſqu'à l'emboucheure
Aproague. J'avois pro-
is à Camiati de de-
eurer chez luy aprés
on retour des Aco-
ıas ; ces gens-là ont
en de la peine de voir
ı'on remporte de la
raite hors de leurs Ca-
:s , & nous avions à
aindre qu'il ne nous
tint deux mois chez
y avant que de nous

conduire chez les In
diens, qui demeurent
l'embouchure d'Aproa
gue: Dieu nous leva tou
tes ces difficultez ; ca
nos trois Nouragues nou
promirent de nous con
duire jusqu'à la mer
moyennant un certair
payement bien modi-
que. Passant devânt la
Caze de Camiati nous
trouvâmes qu'il estoit à
la Chasse, & ceux qu
estoient en sa Caze
estoient ou ses deux
femmes, ou des Estran-
gers, qui n'oserent point

nous empeſcher de prendre noſtre Caſſette, & nos trois Conducteurs qui craignoient de déplaire à Camiati leur Capitaine n'oſerent pas neanmoins nous refuſer de nous conduire à une Caze qui eſtoit à une lieuë au deſſous, où pour lors il n'y avoit perſonne, & où ils devoient aborder pour aller par terre à Caraotibo d'où ils eſtoient, & pour conduire là leurs femmes & nous venir retrouver, quoy qu'ils euſſent tâché

de nous faire mettre pied à terre chez Camiati & nous y laiſſer. Eſtant arrivez à cette Caze deſerte je me trouvay ſi mal qne je penſay mourir, & eſtant ſoulagé, voyant que le maiſtre du Canot vouloit aller parler à Camiati, & qu'un de nos valets demandoit à l'y accompagner pour retirer un chien de chaſſe qu'il avoit acheté qui s'y eſtoit échapé, je luy donnay un ferrement de trente ſols pour preſen-

ter de ma part à Camiati, pour donner ordre à ſes femmes de me faire un Hamac, & que je luy payerois le reſte à mon retour, qui ſeroit incontinent que j'aurois recouvré ma ſanté ; c'eſtoit afin qu'il ne fiſt point de tort à noſtre valet, & qu'il ne s'oppoſaſt point à noſtre retour. Le maiſtre du Canot raconta ſi bien à Camiati l'inſulte que ce jeune Morou nous avoit faite, & le mauvais eſtat de ma ſanté, qu'ayant

receu le preſent que je luy envoyois, il voulut m'accompagner juſqu'à l'embouchure d'Aproague chez le Capitaine des Sapayes, qu'il vouloit aller voir depuis long-temps, & qui eſtoit ſon bon amy. Il vint donc le lendemain avec un de ſes enfans, qui a plus de trente ans, & ſes deux femmes, & renvoya chez eux deux de nos Conducteurs, prenant leurs places. Il envoya par terre les femmes & l'un de nos

valets durant une lieuë, l'autre serviteur demeura dans le Canot pour ramer, ou, selon le terme du païs, pour pagayer avec ces trois puissans Nouragues, & nous y restâmes aussi à cause de nostre foiblesse, qui nous empeschoit de faire cette lieuë par terre. Ils avoient ainsi déchargé le Canot pour passer un saut de la Riviere si rude & si difficile, que les Indiens en passîrent dans les dangers qui estoient extrémes : Une

fois entr'autres ils firent tant d'efforts pour empescher que le Canot ne fust emporté dans un precipice, que s'étant rangez à l'abry d'un Rocher qui rompoit le cours de l'eau, ils se reposerent un demy quart-d'heure, n'ayant plus de force, & pouvant à peine respirer. Je me suis trouvé deux fois en prochain danger de perir dans deux Navires; mais l'aspect de ce sault de la Riviere estoit plus effroyable que tout ce
que

que j'ay vu ſur mer.

Le 19. de Juin nous paſſâmes deux ſaults ; au premier ils envoyerent les femmes par terre, & traverſerent la Riviere, pour ſçavoir d'un Galibis qui eſtoit là depuis peu pour faire une nouvelle habitation, quelle route il falloit tenir pour éviter le naufrage, à cauſe que la pente du lit de la Riviere donnoit une grande rapidité à l'eau, & qu'il y avoit quantité de roches cachées où l'on pouvoit

heurter & ſe perdre. Ayant veu que nos gens ſe trouvoient fort embaraſſez, nonobſtant toutes les inſtructions que cet homme leur donnoit, nous le priâmes de nous conduire dans ce mauvais pas, luy promettant un Haim,
23 ce qu'il fit volontiers & heureuſement. Au ſecond qui eſtoit le dernier ſur Aproague, nous mîmes tous pied à terre, marchant au long de l'eau ſur des roches tres-difficiles, & les Noura-

gues tenoient le Canot
attaché par derriere avec
un lien, & le faiſoient
couler doucement dans
cet endroit bien dange-
reux quand la Mer eſt
baſſe, car la marée hau-
te la couvre, quoy qu'il
soit à vingt-cinq lieuës
dans la Riviere.

Aprés avoir paſſé tant
d'écueils par la miſeri-
corde de Dieu, nous
nous trouvâmes ſans
Caſſave, ſans viande ou
boiſſon, ſans Ouicou, à
une journée & demie de
la Caze des Sapayes;

mais Dieu par sa bonté
avoit pourveu à cette
grande necessité ; car
costoyant la Riviere nous
vîmes un chien qui ab-
bayoit. Les Nouragues
appellerent celuy qui
pouvoit estre à la chasse,
& furent bien réjoüis de
voir venir leur bon amy
le Capitaine des Sapayes,
qui nous salua aussi avec
démonstration d'amitié.
Nous fîmes ce que les
Nouragues n'osoient fai-
re, qui estoit de luy de-
mander des vivres à ache-
ter ; luy exposant que

nous n'avions rien du
out non plus que les
Nouragues. Quand il eut
ppris noſtre grande ne-
ceſſité il envoya querir
on Canot, qui eſtoit
grand, & tres bien mu-
ny de Caſſave, d'Oüi-
ou, de viande & de
oiſſon 24 boucané, &
ous en fournit & aux
Nouragues, dont nous
e payâmes ſur le champ.
l nous dit que ſa retrai-
e eſtoit à une lieuë de
, où il nous viendroit
ouver le ſoir, & que
on petit demy toict ne

ſuffiſant que pour luy &
ſes gens , nous en fiſ-
ſions un autre pour nous
Il vint vers la nuit, & le
lendemain il nous fit en-
trer le Pere Bechamel &
moy dans ſon Canot
jugeant que celuy des
Nouragues eſtoit trop
chargé.

Ce fut le vingt-&-un
que nous arrivâmes dans
l'habitation de ce Capi-
taine des Sapayes , où
nous fûmes bien receus
A peine eſtions nous ar-
rivez là que nous com-
mençâmes à penſer com-

ment nous en ſortirions
pour nous rendre à Ca-
yenne, & il ne nous ve-
noit en penſée aucun
moyen plus prompt que
de perſuader au Capi-
taine des Sapayes de nous
y mener luy-meſme, ce
qui n'euſt eſté que dans
trois ſemaines & à grands
frais, mais Dieu y avoit
pourveu, car le lende-
main nous apprîmes que
le jour ſuivant un Capi-
taine Galibi viendroit
prendre un Sapaye pour
aller à Cayenne, & de là
à Maroni, d'où il vouloit

ramener ſon fils qui eſtoit
là chez les Sapayes de-
puis deux ans, & auſſi un
fils du Capitaine des Sa-
payes. Il nous receut à
peu de recompenſe dans
ſon Canot, & nous allâ-
mes coucher dans une
Iſlette qui eſt un peu
éloignée de la Mer dans
la Riviere, où nous de-
meurâmes le vingt-qua-
tre. Je remarquay là
que la Mer montoit huit
pieds, & je conclus de
là puiſqu'elle couvre le
dernier ſaut de la Rivie-
re, qu'il n'y a que huit

pieds de pente depuis vingt-cinq lieuës juſqu'à la Mer. Durant la nuit ils entendirent le cry d'un oiſeau, & dirent en Galibis, *Voila le Diable qui crie ;* Je les repris, leur diſant qu'ils ſe trompoient, que le diable n'avoit point de corps, & qu'il eſtoit comme noſtre ame, qu'ils avoüent eſtre inviſible & immortelle, ce qu'ils ne diſent pas des diables, pretendans que leurs Medecins ou Piaies les tuent avec de gros baſtons. Les Nouragues

d'une Caze firent une figure d'homme dans le chemin par où ils pensoient que le diable venoit dans leur Caze la nuit & les rendoit malades, afin que durant qu'il s'arresteroit à ce fantôme comme si c'étoit un Nourague, les Piayes qui veilleroient l'apperçeussent & le tuassent. Nous partîmes de cette Isle pour aller coucher à Co, d'où le lendemain nous vîmes plusieurs Canots de Galibis en Mer, qui alloient vers

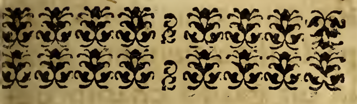
la riviere des Amazones, & que le maiſtre de nôtre Canot & le Sapaye allerent viſiter, ſe traînant ſur les vaſes à Mer baſſe, & virent dans un de ces Canots les deux jeunes garçons qu'ils alloient querir à Maroni. Ils ne ſongerent plus qu'à nous conduire à Cayenne, & ne pouvant tenir lá Mer qui eſtoit trop rude, nous les priâmes de nous mettre à Mahuti, qui eſt la premiere terre de l'Iſle de Cayenne, ce qu'ils firent avec

beaucoup de travail. Si-toſt que j'eus mis le pied ſur le ſable, je me mis à genoux pour remercier Dieu de ſa protection depuis noſtre départ du païs des Acoquas durant cent ſoixante-dix lieuës : Car tout noſtre voyage a eſté de trois cens quarante lieuës. Nous allâmes loger chez Monſieur Fontaine, qui a ſon bien dans ce quartier là ; il nous receut avec grande joye. Le Pere Bechet vint le lendemain vingt-ſept nous prendre avec

deux montures ; nous en empruntâmes une de Monſieur Fontaine, 25 & nous arrivâmes au Fort de Cayenne, où Monſieur le Gouverneur nous témoigna toute l'amitié poſſible : Tout le peuple auſſi accouroit pour nous voir, montrant qu'ils avoient beaucoup d'affection pour nous. Dans trois mois j'eſpere avec la grace de Dieu viſiter les marais des Aracarets, Palicours, Mayez, Marones, Couſſades, qui ſont peuples plus ramaſ-

ſez que ceux dont j'ay parlé dans ce recit. Voila un grand champ ouvert aux ouvriers Evangeliques, ou je ſuis preſt de conduire ceux qui voudront y travailler, & de leur découvrir encore pluſieurs autres Nations; bien reſolu, avec la grace de Dieu, d'expoſer ma vie pour un ſi beau ſujet, qui eſt la propagation de l'Evangile, & la converſion de tant de peuples.

FIN.



NOTTES

DU VOYAGE qu'ont fait les Peres Iean Grillet & Bechamel, de la Compagnie de IESUS dans la Goyane, l'an 1674.

Premiere Notte, page 5. ligne 17.

Un Fort qu'ils prirent sur les Anglois il y a qua-

torze ou quinze ans, du-quel dépend encor aujour-d'huy la colonie assez nom-breuse d'Anglois qui s'y estoient establis huit ou di ans auparavant, sous l Commandement de Milor VVillougby. Ce Fort a-voit esté basty par le François en 1644. & aban-donné par eux en 164 pour les raisons rapportée en diverses Relations qu en sont mention.

Seconde Notte, p. 14. l. 13.

Qui s'embouche dans l Mer a la partie Oriental

d

'e Cayenne.

Troisiéme Notte, p. 14. l. 15.

Dont on fait une boiſ-ɔn de conſiſtence & de cou-ɛur de lait, en la délayant ɑvec de l'eau, & ſe garde ɯn mois, & meſme ſix ſe-ɲaines dans des eſpeces de Paniers doublez de feüil-ɛs de Bananiers, qui ont ɋuatre ou cinq pieds de long & deux pieds de large & ɗavantage.

Quatriéme Notte, p. 16. l. 1.

Frere de Monſieur le Marquis de la Barre, cy-

devant Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy dans les Isles de l'Amerique, tant par mer que par terre, & aujourd huy Capitaine d'un des Vaisseaux de Sa Majesté.

Cnquiéme Notte, p. 19. l. 17.

Dont l'embouchure est à quatorze lieuës de Cayenne vers l'Orient.

Sixiéme Notte, p. 22. l. 2.

Vne des Nations refugiées dans les Terres des Galibis.

Septiéme Notte, p. 22. l. 3.

C'est leur Maison, où ;s Indiens pendent leurs Hamacs ou lits de Cotton à heure que le Soleil se couhe, & en laquelle ils se etirent pour passer la nuit. ls se levent ordinairement vec le Soleil, & alors leurs mmes ostent leurs lits ou Hamacs de cette Caze & les ont pendre dans le Carbet, ui est une espece de Halle, ont les piliers qui ne serent pas seulement à en soûenir la couverture, est de uilles de Palmiers; mais

auſſi pour y pendre les lits de tous les hommes & des garçons de la famille, & meſme ceux des Eſtrangers quand il y en a. Ce Carbet eſt dix ou douze pas au deſſus du vent de la Caze, où les femmes laiſſent toûjours leurs lits ; car en un bout de cette Caze ſe fait ordinairement la Caſſave, le Oüicou, ou boiſſon, la cuiſine, & le reſte du ſervice qui regarde la ſubſiſtance de la famille. Il eſt de ces Cazes qui ont un eſtage par haut où l'on pend les lits pour paſſer la

nuit, & le dessous sert de Cabert, où les hommes passent la journée (quand ils y demeurent) à travailler à leurs arcs, à leurs fléches, & autres choses qui les concernent : leurs occupations estant differentes de celle des femmes comme presque par tout ailleurs, entre lesquelles il y en a une qu'ils ont usurpée sur le sexe, qui meriteroit un Chapitre à part, & dont on ne dira icy que ces deux mots en passant. Ils se mettent au lit dés que leurs femmes sont acouchées, & reçoivent les

complimens de leur heureux acouchement, comme s'ils en avoient souffert la peine, & y répondent dans le même sens que les femmes font ailleurs en pareille occasion. Cette coustume n'est pas particuliere seulement parmy les Galibis, mais mesme en beaucoup d'autres Nations du Bresil, & d'autres parties de l'Amerique.

Il faut encor remarquer à l'égard de leurs Carbets, que c'est le lieu où ils tiennent leurs conseils, & où ils déliberent sur leurs principales affaires. Ce qui ne se

fait ordinairement qu'avec une grande solemnité, où s'assemblent de beaucoup d'endroits ceux qui y sont conviez, & qui ont interest de s'y trouver.

Huitiéme Notte, p. 22. l. 14.

Nation voisine de l'embouchure de la Riviere des Amazones.

Neuviéme Notte, p. 27. l. 7.

C'est le pain du païs, fait d'une espece de racine, qu'on rape & qu'on presse ensuite pour en faire sortir l'eau, qui est un poison froid

qui fait mourir les hommes & les animaux s'ils en avalent ſeulement un demy verre ; ce qui n'empeſche pas qu'on n'en mette dans les ſauces & au potage, qu'elle rend de meilleur gouſt, pourveu qu'elle ait boüilly ſeulement un boüillon ou deux, aprés quoy elle n'eſt plus mal-faiſante.

Dixiéme Notte, p. 39. l 1.

Piaye, *eſt le nom que les Galibis donnent à leurs Medecins, qui outre la Medecine ſe meſlent auſſi de devination. Ils ne pro-*

feſſent

fessent l'un & l'autre qu'aprés avoir fait diverses épreuves, entre lesquelles il y en a une si dangereuse, qu'il y en a souvent qui en crevent. Ils pilent des feüilles vertes de Tobac, & en expriment le suc, dont ils boivent la valeur d'un grand verre, & il n'y a que les temperamens extrémement robustes qui en échapent : outre plusieurs simples, gommes, & bois dont ils se servent pour la guerison des malades & des blessez, ils succent aussi les malades en quelque endroit

du corps qu'ils ressentent la douleur ; & cette maniere de traiter est presque toûjours avec succez.

Onziéme Notte, p. 50. l. 4.

La raison pour laquelle ils employent tant de temps à faire leurs Canots, est qu'aprés avoir fait à coups de hache une fente d'un demy pied de large, & d'autant de profondeur dans toute la longueur du tronc de l'arbre qu'ils ont choisi & abattu, ils creusent le reste à petit feu, & ce travail qui est tres lent, dure

à proportion de la grosseur de l'arbre & de la longueur qu'ils donnent à leur Canot. Cette maniere de travail qui est fort long, sert extrémement à la durée de leurs Canots, qui sont presque incorruptibles : aprés cela le ver ne s'y attachant point ; à quoy sert aussi la dureté du bois, n'y en ayant presque point entre les Tropiques qui n'ait cette qualité.

Onziéme Notte, p 57. l. 5.

C'est la marchandise qui a cours parmy ces Peuples ;

comme Haches , Serpes, Coûteaux , Miroirs , Hameçons , &c.

Douziéme Nott e, p. 62. l. 17.

Coustume de cette Nation.

Treiziéme Notte, p. 64. l. 5.

En 1625. *les Anglois tenterent un establissement à Cayenne , dont ceux cy estoient apparemment , qui ne leur reussit pas , les Indiens les ayant défaits pour s'estre mal gouvernez à leur égard. Leur principale habitation estoit à Cayenne,*

ur la riviere de Remire. La même chose arriva quelques années aprés aux Hollandois.

Quatorziéme Notte, p. 71. l. 5.

La poupe des grands Canots estant ordinairement postiche ou dapplique, ils la calfatent, ou calfeutrent avec de la terre grasse, qui se délayant à l'eau de temps en temps, ils sont obligez d'y en mettre de nouvelle, & c'est ce qu'ils apellent raccommoder le Canot.

Quinziéme Notte, p. 72. l. 2.

C'est une Riviere dont l'embouchure est entre celle des Amazones & celle de Cayenne, environ à vingt lieuës de celle d'Aproüague; & c'est d'où Monsieur de Lery Gouverneur de Cayenne chassa auec dix hommes six ou sept cens Hollandois pendant les dernieres guerres qu'on a euës avec eux. Ils y avoient un Fort avec du Canon: Ils fureut aussi chassez deux fois en ce même temps de la Riviere d'Aperoüague, où ils avoient

aussi un Fort avec du Canon.

Seiziéme Notte, p. 81. l. 13.

Tamouci, ou Tamouchi veut dire vieux, & Cabo signifie le Ciel en langue Galibienne.

Dix-septiéme Notte, p. 86. l. 17.

Lors que les Anglois partis des Barbades avec quatre ou cinq Fregates, vinrent faire descente à Cayenne en 1666. Le Pere Grillet y estoit Superieur des Jesuites, & fut quelque temps parmy les An-

glois, qui le laisserent à Cayenne avec le reste de la Colonie lors qu'ils en partirent.

Dix-huitiéme Notte, p. 90. l. 12.

Il est vray que pendant leurs repas ordinaires ils boivent peu, ou pour mieux dire ils ne boivent jamais, & aprés le repas ils boivent un coup pour l'ordinaire; mais dans les assemblées qu'ils font, tantost pour des entreprises de guerre, quelquefois pour commencer un Canot, d'autres fois pour le mettre à l'eau, pour

faire un Capitaine, l'admettre dans leur Conseil, aprés l'avoir exposé à diverses & rudes épreuves. Ils font des réjoüissances qui durent souvent trois ou quatre jours ; ce que les François appellent faire un vin, qui continuë jusques à ce que leur boisson soit finie. Ils en font pour cela de trois ou quatre sortes differentes, dont il y en a qui deviennent tres-fortes par la fermentation ; telle est celle qu'ils appellent Palinot, qu'ils font avec de la Cassave plus cuite qu'à l'or-

dinaire, & qu'ils mettent toute chaude en pile & l'une sur l'autre, jusques à ce qu'elle commence à se moisir; aprés quoy ils la mêlent avec des patates coupées en petites parties aussi bien que la Cassave dans de grands vaisseaux de terre cuite, que nos François appellent Canaris, & les Provençaux & Espagnols Iarres: surquoy ayant mis une quantité d'eau proportionnée, ils laissent le tout fermenter & boüillir jusques à ce que cette boisson ait acquis la force qu'ils

desirent ; ce qui arrive aprés cinq ou six jours de fermentation. Ils la passent avant que de s'en servir, & alors elle est de couleur & de consistence de la biere, de beaucoup meilleur goust, mais beaucoup plus fumeuse & enyvrante. Ils ont encor de plusieurs sortes de boissons dont la diversité vient des differens fruits dont ils la composent. Mais celle dont ils se servent ordinairement est blanche comme du lait, & de mesme consistence. Elle rafraîchit & nourrit beaucoup, &

est composée de Cassave cuite à l'ordinaire, & de Patates cuites ensemble, jusques à consistence de pâte qu'ils mettent dans des paniers doublez de feüilles de Bananiers, & qui se conserve bonne pendant un mois, aprés quoy elle s'aigrit; mais plus tard si on la tient en lieu frais. Quand on s'en veut servir on en délaye avec de l'eau une certaine quantité proportionnée au besoin present qu'on en a, & on la passe si on a le loisir; car souvent on la délaye & on

la boit sans la passer, & lors qu'on y mesle du sucre, ou des canes de sucre pilées, elle approche fort du goust, de la couleur & de la consistence de l'Orgeate, dont l'usage est venu icy d'Italie depuis quelques années. Ce dernier breuvage s'appelle Ouacou dans la Terre ferme, & dans les Isles Ouicou. On croit que la raison pour laquelle les Européens ne sçauroient jamais parvenir à le faire si bon que les Indiennes, est qu'elles mâchent les Patates & la Cassave avant

que de bouïllir enſemble, &
qu'elles entendent mieux
juſques à quel point de
coction cela doit eſtre pour
avoir ſa veritable perfe-
ction. Cela eſt encor plus
dégouſtant à voir faire qu'à
lire; le vin foulé par les
pieds ſales des Vignerons
ne l'eſt pas moins; mais
l'ébulition de l'un & de
l'autre corrige toutes ces
malpropretez.

Dix-neuviéme Note, p. 95. l. 11.

C'eſt la maniere ordi-
naire dont ils expriment
les choſes qu'ils ne peuvent

nombrer, en disant Enoüa-*a, c'est à dire autant que cela.*

Vingtiéme Notte, p. 98. l. 13.

Ou Parima *; & cette Nation est située vers la source de la Riviere de Marony, dont l'emboucheure est à quelque cinquante lieuës de Cayenne vers le Couchant, & à trente de la Riviere de Suriname, où les Hollandois ont un Fort que les François bâtirent en 1644. & qu'ils furent obligez d'abandonner en 1646. faute de rece-*

voir du ſecours de Franc

Ce Fort eſt à trois lieuës d
l'emboucheure de Surinam
ſur la droite en y entrant
Milord Villougbi s'y retir
en 1648. où 49. avec un
Colonie de mille ou douz
cens Anglois, qui comm
luy tenoient contre Crom-
vvel le party du Roy d'An-
gleterre dans les Barbades,
c'eſt à dire les Iſles Angloi-
ſes des Antilles; les An-
glois appellant toutes ce
Iſles-là Barbades, comme
nous appellons Iſles de ſaint
Chriſtophle tout ce qu'il y a
d'Iſles Antilles occupées
par

ır les François.

ngt uniéme Notte, p. 101. l. 7.

Ferrement, *c'est toutes*
·tes d'outils propres aux
ıdiens, dont il y en a de
ınte, de vingt cinq, de
ıngt, & de quinze sols:
nme des Haches ou Coi-
ées, des Serpes à manche
bois, d'autres à manche
fer en doüille d'une pie-
, que les Normands ap-
llent Hansards, & se
uvent amancher; des As-
tes, ou Aissettes, outil
Tonnelier, que les Nor-
ınds appellent Tilles. Cet

Outil sert aux Indiens pou faire leurs Canots & pou creuser le dedans de l'arbr qu'ils y ont destiné. Ils servent aussi de Planes, au tre outil de Tonnelier, tan pour le dehors de leurs Ca nots, que pour d'autres ou vrages.

Vingt-deuxiéme Notte, p. 101. l.

Hamac *est un lit de co ton à la maniere des In diens; bien qu'ils se suspen dent tous par les deux bout lors qu'on veut se couche dedans, quelquefois à deu arbres de dix ou douze pied*

le diſtance, quelquefois à leux des piliers qui ſoûtiennent leurs maiſons ou Carets; Ils ne laiſſent pas d'eſtre fort differens en maniere & en ouvrage. Tous s Hamacs (par exemple) ui ſe font depuis la Riviere es Amazones juſques à Orenoc, ſont de cotton, pleins, & reſque tous ſans frange aux eux bords. La pluſpart eints de Rocou, ou couleur ouge, avec des compartimens en guillochis faits vec aſſez de proportion & e juſteſſe. Ils ſont les plus timez (ſur tout dans les

Isles) pour l'usage , parce qu'ils durent plus , & re- sistent davantage que ceux du Bresil , qui sont genera- lement tous à jour , & de fil de coton retors , & bien plus fin que ceux de la Guia- ne , qui sont de fil de coton retors aussi, mais plus gros. Ceux du Bresil ont tous une grande frange à cha- que bord , & la pluspart fort façonnées ; & les Bre- siliennes sont si industrieuses, que de cent lits de coton qu'on apporte d'un mesme endroit , il ne s'en trouvera pas deux dont les façons

ſoient ſemblables. Les Galibis les peignent preſque tous de rouge aprés qu'ils ſont faits, & pendant qu'ils ſont encor ſur le meſtier. Les Breſiliennes n'en font preſque que de blancs, & s'ils y meſlent des couleurs ou rouges, ou bleuës, ou vertes, & ſouvent toutes les trois couleurs avec le blanc; c'eſt qu'elles employent le fil déja teint, & ainſi les hommes n'y touchent point; au lieu que les lits ne ſont peints dans la Guiane que par les hommes, auſquels les femmes les laiſ-

ſent pour cela, aprés qu'elles en ont achevé le tiſſu. Et le tiſsu ſe fait ainſi tant au Breſil qu'en la Guiane. Tout leur métier conſiſte en deux rouleaux de bois de huit à neuf pieds de long, & de trois à quatre pouces de diametre. Les deux bouts d'un de ces Rouleaux portent ſur deux traverſes à huit ou neuf pieds de terre plus ou moins, ſelon la longueur que l'ouvriere veut donner à ſon lit, ou qui luy a eſté ordonnée. L'autre Rouleau eſt juſtement au deſſous, & c'eſt ſur ces

deux Rouleaux que la chaî-ne du lit est posée. Aprés quoy elles ont une espece de Navette qu'elles font passer entre les fils pour ourdir la trame en maniere de toile ou de drap. Et comme elles passent leur Navette fil aprés fil, l'un dessus & l'autre dessous, ce travail est d'une extréme longueur, & n'a pas besoin d'une moindre patience que la leur.

Ceux du Bresil ayant beaucoup plus de façon, il y faut plus de temps & plus d'industrie, & les uns

& les autres ſont d'un tres-grand debit dans les Iſles, où tous les Européens preſque s'en ſervent ; l'uſage en eſt même tres bon en Europe, ſur tout où les lits ſont ordinairement mal propres & tres mauvais, particulierement en Eſpagne & en Italie, où, comme ils ſont tres-legers, on les peut porter à peu de frais, les plus grands de ces lits ne peſant pas plus de cinq ou ſix livres, & ceux du Breſil la moitié moins, parce qu'ils ſont à jour & plus fins. Avec

deux

leux tirre-fonds ou deux cloux on les peut pendre par tout, & les Indiens dispoſent les piliers qui ſoûtiennent le comble de leurs maiſons dans des diſtances propres à cet uſage : Ils ne vont point en Campagne ſans cela, quoy qu'il y en ait toûjours de reſte dans leur habitation pour les ſurvenans & les Eſtrangers.

Ils ſe ſervent auſſi de ces lits preſque dans toute l'Amerique meridionalle, à porter les bleſſez, ou les perſonnes qui ne peuvent marcher. Les lits qui ſont

destinez à cet usage ont à chaque bout un gros anneau, qu'ils passent dans une perche assez longue pour le lit, & assez forte pour porter un homme ; & deux Indiens, l'un devant, & l'autre derriere, mettent sur leurs épaules chacun un bout de la Perche passée dans les deux anneaux du lit dans lequel est celuy qu'ils portent.

Les Aroüagues, les Araotes, & la pluspart des autres Nations qui sont vers la riviere d'Orenoque font leurs lits de fil

le Pite en maniere de Rezeaux, & qui se suspendent comme ceux de Coton. La Pite est un espece de chanvre ou de lin, mais beaucoup plus long & plus blanc, dont ils font leurs cordes, tant pour les maneures de leurs Canots, & pour leurs Voiles, que pour d'autres besoins, la Pite resistant beaucoup plus parce qu'elle est plus forte que le chanvre, qui est bien plus pourrissant à l'eau. Ils en font du fil tres fin pour accommoder leurs fléches, & pour d'autres menus usages.

Vingt-troisiéme Notte, p. 124 l. 11.

C'eſt un Hameçon en langage Normand.

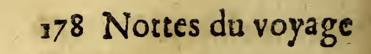
Vingtquatriéme Notte, p. 127 l. 10

C'eſt à dire ſoré ſans ſel, ou deſseché ſur une eſpece de gril fait de baſtons élevez de trois pieds ou environ, au deſſus du feu; on boucane auſſi la viande comme le poiſſon, & le mot de boucaniers vient de la, & de ce qu'ils ne vivent que de viande ou de poiſſon apreſté

e la sorte. C'est le nom
u'on a donné aux François
ui sont dans l'Isle de saint
Dominique , parce qu'a-
ant qu'ils y eussent des
abitations comme ils en ont
ujourd'huy vers la partie
e l'Isle qui regarde le Cou-
hant , ils ne vivoient que
e chairs ainsi cuites , des
œufs & des vaches qu'ils
uoient pour en avoir la
eau , & qu'ils vendoient
nsuite aux Capitaines des
Navires , pour des Fusils,
le la Poudre , des Chemi-
es, & des Calleçons, ce qui
faisoit tout leur équipage.

Ils estoient lors vagabonds dans l'Isle & sans maisons; mais aujourd'huy ils y ont des habitations, & y font force Tabac, malgré les Espagnols. Ils sont commandez par le Gouverneur de la Tortuë, qui est une petite Isle qui est proche & au couchant de celle de S. Domingue; & l'on tient que le nombre de ces Boucaniers passe celuy des autres François qui sont dans toutes nos Isles de l'Amerique, appellées Antilles. Ces Boucaniers ont fait des actions de valeur si surpre-

antes contre les Espagnols, int à Porto-Velo, à Panama dans la nouvelle Espagne & ailleurs, qu'à peine pourroit on croire ce que nous en ont appris les Relations de ce païs-là; ans le soin qu'a pris depuis peu un Espagnol immortaliser leur memoire. Il nous a donné n sa Langue l'histoire de iverses expeditions de ces Avantariers en un Volume in quarto, *Imprimé Cologne en 1681. avec Figures.*



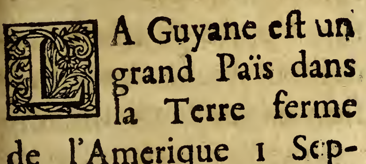
Vingt-cinquiéme Notte, p. 135. l. 3.

Commis ou Associé de Monsieur Touret, qui y a une fort belle Sucrerie.





RELATION DE LA GUIANE, ET DU COMMERCE qu'on y peut faire.



A Guyane eſt un grand Païs dans la Terre ferme de l'Amerique 1 Septentrionale, qui s'étend

en latitude depuis la li,
gne Equinoctiale, juſ-
ques au dixiéme degré
du coſté du Pole Arcti-
que, & en longitude,
depuis la riviere des Ama-
zones juſques à celle
d'Orenoque ; ce qui
comprend prés de qua-
tre cens lieuës de Coſtes,
avec une profondeur im-
menſe dans les terres qui
ſont limitrophes du Bre-
ſil du coſté du Midy, &
de la nouvelle Andalou-
ſie vers le Couchant.

Nos Navigateurs Fran-
çois ont accouſtumé de

donner le nom de Cap de Nort à la Guiane, à cauſe qu'il eſt le plus remarquable de cette Côte, & que ceux qui y ont affaire y vont prendre ordinairement la connoiſſance de la terre.

Ce Cap eſt entre le deux & le troiſiéme degré de latitude Septentrionale, & entre le trois cens quarante-cinquiéme & le trois cens quarante-ſixiéme degré de longitude. Cet endroit du Continent eſt arrouſé de quantité de Rivieres,

dont il y en a qui peuvent porter de grands Vaiſſeaux bien avant dans leurs embouchures, & le long deſquelles on peut faire un nombre infini d'établiſſements, d'où l'on tirera des avantages conſiderables, tant par le moyen du trafic avec les naturels du Païs, & par des peſches qu'on peut faire dans ces Rivieres & le long de la coſte que par le travail & l'induſtrie de ceux qui s'y établiront.

Les divers établiſſe-

ments que les François y ont faits en differens tems font assez connoître la possibilité qu'il y à de vivre en bonne intelligence avec ces peuples pourveu qu'on les traitte avec plus de douceur, & qu'on en use avec plus de bonne foy que * n'ont fait jusques à cette heure tous ceux entre les mains de qui est la conduite de ces sortes d'entreprises est tombée. Les mauvais traitements qu'ils en ont receus diverses reprises ne les ont

* M. De la Barre n'y avoit point fait encor d'établissement.

pas rendus incapables de
reconciliation , comme
l'experience l'a fait con-
noiſtre , & comme nous
l'avons éprouvé en dif-
ferentes rencontres.

Ils ſont doüez d'un
aſſez bon ſens, qu'ils ont
tout loiſir de cultiver &
de polir par une longue
ſuite d'experiences que
leur procure une tres-
longue vie : Car c'eſt
mourir jeunes parmy
eux, que de ne vivre que
cent ans.

Ils ne jugent pas mal,
& ont des opinions aſſez

raiſonnables des choſes qui ſont de l'eſtenduë de leur reſſort, & de la portée des ſeules lumieres naturelles, dont ils ſont pourveus.

Ils obſervent exactement leurs paroles, & pratiquent inviolablement la maxime de ne faire à autruy, que ce qu'ils voudroient qu'on leur fiſt à eux meſmes.

Ils ſont plus pacifiques qu'enclins à la guerre, qu'ils entreprennent neantmoins quand ils en ont quelque ſujet legiti-

me, ou que la vengeance ou l'honneur les y engage.

Ils ſont aſſez laborieux; bien qu'ils ayent de la patience & de l'adreſſe pour la peſche & pour la chaſſe, ils ont neantmoins aſſez de prévoyance pour ne vouloir point laiſſer dépendre leur ſubſiſtance du hazard; & pour cela ils cultivent volontiers des terres à proportion de leur beſoin, & de la grandeur de leurs familles.

Avant que l'Europe

leur

leur euſt fourny pour cet effet des outils de fer & d'acier, ils en faiſoient de pierre dure : mais outre que la peine de les faire leur eſtoit inſuportable, celle qu'ils avoient encore à s'en ſervir eſtoit ſi grande, qu'ils en abandonnerent l'uſage auſſi toſt qu'ils eurent éprouvé qu'ils faiſoient plus de travail en un jour avec nos Haches, nos Serpes, & nos Coûteaux qu'ils n'en faiſoient en ſix mois avec leurs outils de pierre qui ne ſervent plus

de rien aujourd'huy qu'à faire admirer leur patience dans les Cabinets des curieux.

Ils parlent une Langue qui eſt non ſeulement entenduë de toutes les Nations que les Eſpagnols d'un coſté & les Portugais de l'autre ont obligées de ſe retirer dans la Guiane ; mais elle eſt intelligible meſme aux Carraïbes, qui ſont les naturels des Antilles, & qui s'en ſervent. Ce que j'ay reconnu avec les Indiens

les Isles de S. Vincent, le la Dominique & des autres où j'ay eu occasion de les entretenir. Enfin cette Langue s'étend & se parle en plus le 400 lieuës de Costes, & en beaucoup d'endroits à plus de six vingt lieuës avant dans les terres.

Ils nourrissent de toutes sortes de Volailles domestiques, qu'ils nous apportent pour les babioles qu'on leur donne, aussi bien que le gibier, qui y est en tres-

grande abondance. Il n'y a pas moins de poisſon non plus, tant de mer que d'eau douce.

Ils nous baſtiſſent des maiſons à leur maniere, qui ſont aſſez commodes pour le païs. Ils défrichent nos terres, ils portent nos Lettres, ils ſervent à embarquer & à débarquer les marchandiſes des Vaiſſeaux ; & enfin il n'eſt preſque point de ſervice qu'on n'en puiſſe tirer par la douceur & par les choſes de peu de valeur

qu'on leur donne, & qui
leur sont propres ; ils entreprennent mesme de
charger des Navires entiers d'une espece de poisson qu'ils peschent à
l'Harpon dans les Rivieres, & que les François
appellent Lamentin ; &
cela à des conditions si
modiques, que ceux qui
font le negoce par leur
moyen, y trouvent toûjours un tres-grand profit, parce que le debit en
est toûjours prompt &
asseuré dans les Isles, où
il s'en fait une grande

conſommation. En ſorte qu'on peut dire que cette eſpece de poiſſon & la Tortuë de mer ſont la moruë de la Terre-ferme & des Antilles.

Et ce n'eſt pas une moindre manne pour les Colonies d'entre les Tropiques, que la Moruë l'eſt en Europe & ailleurs. Cette peſche ſe fait pendant toute l'année dans la pluſpart des Rivieres de cette Coſte, à la difference de la peſche de la Tortuë, qui ne ſe fait que pendant trois

u quatre mois de l'an-
ée, pendant lesquels les
melles viennent faire
ur ponte dans le sable
ı delà des bornes, qui
nt marquées par les
us hautes Marées, &
la en si grande abon-
ınce (sur tout aux pla-
s les moins frequen-
es) qu'il est difficile de
le pouvoir imaginer:
ar dix hommes en re-
urnent plus en une
ıit, que cent n'en
uvent habiller en une
maine.

Pendant la nuit, qui

eſt le temps ſeul qu'elle
prennent pour venir ſ
décharger de leurs œuf
on attend qu'elles ayen
paſſé la ligne que le
plus hautes Marées dé
crivent, aprés quoy o
les retourne ſur le do
parce qu'eſtant une foi
en cet eſtat, elles ne peu
vent plus ſe remettre ſu
leurs pieds pour retou
ner à la Mer.

Entre les Plantes qu
les Indiens cultivent dan
leurs Jardins, le Cotto
eſt une de celles qui le
occuppe le plus, princi
palemen

alement les femmes
qui en font leur ne-
goce particulier, & qui
par ce moyen en tirent
de quoy se parer, le
sachant filer aussi fin
qu'on le souhaitte. Et
si les desordres arrivez
dans les Colonies de la
Terre ferme n'avoient
empesché d'en faire un
negoce reglé, comme il
auroit esté facile de
faire; sans cela on au-
roit pû en fournir toute
l'Europe en toute les
manieres dont il peut
estre employé, sans que
R

les François s'en donnaſſent d'autre peine que celle de le recevoir acauſe de l'inclination naturelle & generale que les Indiens ont pour le travail & pour la braverie, eſtimant un grain de criſtail pour mettre à leur cou ou à leurs oreilles, autant que nous ferions icy un diament de pareille groſſeur.

Auſſi comme chacun ſçait que le Cotton eſt une des Marchandiſes qui ſe conſomme le

lus en Europe & dont
: prix varie le moins,
:s habitans des Isles
'en auroient point a-
andoné la Culture s'il
avoit eu suffisament
e femmes pour le fi-
:r ; sans quoy le trans-
ort ne s'en peut faire
u'avec beaucoup d'em-
arras & peu de pro-
t.

Les Hamacs ou lits
e Cotton que les
ndiens nous vendent
our une serpe ou pour
ne hache se debitent
pres dans les Isles avec

un profit considerabl
chacun y ayant le sien
& n'en venant que d
la Guiane, & raremen
du Bresil acause du pe
de commerce que le
François y ont.

Le Rocou est un
teinture rouge & d
prix lors qu'elle est na
turelle, comme les In
diens nous la vendent
& qu'elle n'a poin
encor esté falsifiée pa
les Estrangers qui l'ap
portent en Europe.

On tire d'eux encor
diverses sortes de Gom-

ıes de bois & de ra-
nes propres à la Me-
ecine & de grand debit
ı France, auſſi bien
ue des bois propres à
ı teinture & la fabri-
ue des Cabinets & des
uvrages de marquet-
:rie ; entre leſquels eſt
: bois de Lettre que les
Hollandois apellent Let-
re-hout, qu'on nom-
ne en France bois de
a Chine, & qui ne
roiſt en aucun autre
ieu du monde qu'en
et endroit du Conti-
ıent. Les naturels du

païs le coupent & l
portent à fortfait, ju
ques aux Vaiſſeaux à
bon marché, que l
millier peſant ne revien
au plus qu'à un écu, &
s'eſt long temps vend
cent écus le milier &
jamais moins de cen
cinquante livres.

Outre les Animaux de
plaiſir comme ſont les
Singes de diverſes eſpe-
ces, les Sapajoux, les
Tamarins, les Sagouins,
les Perroquets, les Ar-
ras, les Tocans, Job-
mets, encor quantité

d'autres choſes que le païs produit, pour dire que l'eſtenduë de cette grande Terre a encore l'avantage ſur les Iſles de l'Amerique qu'on ne doit point aprehender de la laſſer comme on voit par experience qu'il arrive à l'Iſle de Saint Chriſtophe & aux autres de peu d'eſpace, ou la terre eſt devenuë preſque ſterile à force de porter ; ſans qu'il ſoit poſſible de la laiſſer repoſer acauſe de la petite eſtenduë que cha-

que habitant en peut avoir ; ce qui n'empeſche pourtant pas qu'il ne s'en enleve encor chaque année une quantité prodigieuſe de Sucre, ſans le Gingembre, l'Indigo, la Caſſe & les autres Marchandiſes qui s'y cultivent & qui s'y fabriquent.

Le païs eſt diverſifié de colines, de plaines & de preries : Et il n'y a preſque point de montagnes qu'on ne puiſſe cultiver avec beaucoup de profit. La terre y eſt

ſi fertile par tout, qu'un homme avec ſes bras y peut faire des vivres aiſement pour vingt perſonnes, tant elle eſt aiſée à cultiver. Les fruits y ſont excellens & en abondance, tous nos legumes y croiſſent toute l'année en tres-peu de temps & ſans diſtinction de ſaiſon, & comme il ny a jamais d'Hyver, les arbres y ſont ſucceſſivement chargez de fleurs, de fruits & toûjours de feüilles.

L'air y eſt tres-bon &

le climat fort doux bien
que ce païs ſoit entre
les Tropiques: & la cha
leur y eſt continuelle
ment temperée par un
vent frais d'Orient qui
y regne toute l'année à
la reſerve de la nuit que
le vent qu'on apelle Briſe
vient de terre & ne ſe fait
ſentir qu'à une ou deux
lieuës vers la Mer.

Les eaux y ſont excel-
lentes, & ſe conſervent
en leur bonté pendant
les plus grands voyages,
comme on l'éprouve
ſouvent en Europe où on

ne les trouve jamais cor-
rompuës au retour des
Navires qui en ont fait
leurs provisions en ce
païs-là. Il ne faut pas
omettre qu'il y a dans
cette coste plusieurs Isles
si propres à la nourriture
des bestiaux que pour-
vû qu'on y observe quel-
ques precautions, il ne
faut pas douter qu'il n'y
en ait dans peu de temps
un aussi grand nombre
à proportion (supposé
qu'on y en porte) que
dans les autres Isles où
les Navires vont tous

les jours charger de cuirs, comme à saint Domingue & ailleurs.

Cecy n'ayant esté fait que pour servir de memoire succint pour la Guiane en general & pour Cayene en particulier, on n'a pas jugé à propos de s'étendre davantage ny donner plus de detail d'un pays ou nous avons à present une Colonie de laquelle on attend quelque Relation qui nous en informera plus amplement.

FIN.



RELATION DE LA GRANDE RIVIERE DES AMAZONES dans le nouveau monde.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLIV.

Les principales embouchures de la Riviere des Amazones dans la Mer, & les principales Rivie-



res du Perou, qui entrent dans la Rivicre des Amazones.

Jusques icy j'ay traité en general de ce qui regarde cette noble & fameuſe Riviere des Amazones, il eſt raiſonnable que j'entre dans un plus grand détail, & que je parle en particulier de ſes ſources & de ſes entrées ; je feray connoiſtre les ports ; je marqueray diſtinctemẽt toutes les rivieres qui l'entretiennent dans ſa prodigieuſe grandeur ; je penetreray meſme juſques dans les ter-

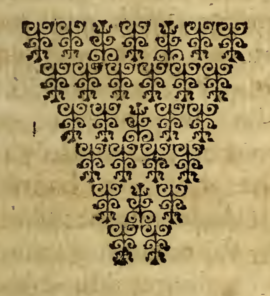
res qu'elle arrouſe ; j'obſer-
veray ſes hauteurs , & les
inclinations particulieres de
tant de Nations qu'elle nour-
rit ; je ne laiſſeray rien di-
gne d'eſtre ſçeu, parce que
'en ſuis témoin oculaire, &
qu'ayant eſté envoyé par un
les grands Roys de la Chré-
ienté , exprés pour faire
les remarques tres-exactes
le toutes les choſes qui ſont
ur cette Riviere , je puis
endre compte peut-eſtre
nieux que pas un autre, de
e que je me ſuis chargé
e faire ; je ne diray rien de
principale embouchu-
e de noſtre Riviere en
Ocean vers le côté de
ara , car elle eſt connuë

il y a long-temps de tous ceux qui navigent en ce nouveau monde; on sçait qu'elle est sous la ligne aux derniers confins du Brezil; je ne parleray point aussi de l'embouchure de nostre Riviere, par laquelle le tiran Lopez d'Aguyere sortant de la Mer, ne vint aborder à l'Isle de la Trinité, parce que je ne l'ay pas veuë, & que ceux qui y ont esté m'ont dit que l'on n'entre pas droit dans la Riviere des Amazones par cette embouchure, qui est l'embouchure d'une autre riviere qui a communication avec la Riviere des Amazones, par plusieurs bras qui de distance en dis-

tance s'étendent loin d'elle, & viennent se rendre à la Mer avec cette autre riviere. Ma seule intention est de montrer & de faire entendre aux Habitans des païs conquis du Perou les entrées qu'ils ont chez eux pour passer à la Riviere des Amazones, ou pour mieux dire les rivieres de chaque Province qui viennent se rendre dans nostre grande Riviere: J'ay déja dit qu'en descendant sur ses eaux nous avons vû au Sud & au Nord ses rivages ouverts par un nombre d'autres rivieres ou fleuves: c'est donc une necessité à ceux qui s'embarqueroient sur ces rivieres de

ſe rendre dans la nôtre ; mais parce que l'on ne ſçait pas certainement de quelles Provinces elles tirent leur origine, de quelles Villes leurs ſources ſont voiſines, on ſçait encore moins dans ces lieux où elles naiſſent ſi elles donnent entrée dans noſtre Riviere, c'eſt pourquoy je veux lever ces doutes, & traiter de quelques huit que j'ay reconnus, & dont il n'y a perſonne qui aye hanté ces Provinces qui ne confirme mon rapport ; il y en a trois qui viennent du côté de noſtre Riviere, & qui deſcendent devers le nouveau Royaume de Grenade ; du côté du Sud nous

en vîmes quatre autres, & il y en a une autre qui coulant ſous la ligne Equinoxiale vient ſe rendre dans noſtre Riviere.



CHAPITRE XLV.

Des Rivieres de Caqueta, Putumayo, & Agarie, qui viennent du nouveau Royaume de Grenade entrer dans la Riviere des Amazones du côté du Nord.

LA premiere entrée qui se trouve découverte pour venir tomber dans cette Mer d'eau douce du côté qui regarde le nouveau Royaume de Grenade, eſt par la Province de Micoa dans

le Gouvernement de Popayan, en ſuivant le courant de la grande Riviere Caqueta dans laquelle toutes les autres qui deſcendẽt du côté de ſainte Foy, de Bogota, de Jimanas, & du Cagnan, viennent ſe rendre comme pour reconnoiſtre leur Maîtreſſe & leur Dame. Cette riviere eſt fort fameuſe dans le païs pour le grand nombre d'Indiens qui habitent ſur ſes bords: elle a quantité de bras qui s'étendent dans des Provinces les plus éloignées de ce fleuve, & qui revenant ſe joindre au corps d'où ils ſont partis, font une grande multitude d'Iſles qui ſont toutes ha-

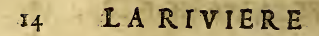
bitées d'une infinité de Bar
bares. Cette riviere pren
toûjours ſon cours par l
rumb de celle des Amazo
nes, l'accompagnant toû
jours quoy que de fort loin
& luy envoyant de diſtance
en diſtances des bras d'eau
qui ſont aſſez forts pour être
pris chacun pour des riviere
entieres; enfin ſe recueillan
tout en ſoy-meſme à la hau
teur de quatre degrez, il ſ
rend dans noſtre grande Ri
viere: c'eſt par celuy de ſe
bras qui eſt le plus proche
de la Province de los Agua
à teſte plate que l'on doi
prendre ſa route pour deſ
cendre dans noſtre grande
Riviere, parce qu'il y a de

bras qui tendent plus vers le Nord, & ceux qui ſe-ront aſſez imprudents pour s'embarquer ſur ces bras-là, tomberont aſſurément dans la fortune qui arriva au Capitaine Fernand Perez de Queſada : Il eſtoit party avec trois cens hommes s'étant embarqué ſur la Caquetta, & s'eſtant laiſſé emporter du côté de ſainte Foy, il arriva dans la Province de Algodonal, d'où il fut forcé de ſe retirer avec bien plus de haſte, que n'avoit eſté celle qui l'avoit emporté en y entrant, quoy qu'il fuſt ſi bien accompagné & ſi fort de gens.

La ſeconde entrée la plus

remarquable que nous pou
vons trouver du côté d
Nord eſt par la ville d
Paſto, qui eſt encore d
Gouvernement de Popayan
De cette Ville il faut tra
verſer les montagnes voiſi
nes, qui ſe nomment les Cor
delieres, laquelle traverſ
eſt aſſez incommode à fair
à cauſe des mauvais & diffi
ciles chemins qu'il y a, don
il en faut faire une partie
pied, & le reſte ſe peut fai
re à cheval; & on arrive
en ſuitte à la riviere Putu-
mayo, ſur laquelle s'em-
barquant pour venir à val,
l'on eſt mené dans la fameuſe
Riviere des Amazones à la
hauteur de deux degrez &

emy, & à trois cens tren-
e lieuës au dessous du port
e Napa. Ce mesme che-
nin qui conduit à la riviere
'utumayo, conduit pareille-
nent à la riviere Agarie,
arce qu'en sortant des
nontagnes, il n'y a qu'à
ourner du côté de la ville
le Succombios, & l'on ren-
ontre prés de cette Ville
a riviere d'Agarie, qui est
nommée autrement la rivie-
e d'or : il n'y a qu'à suivre
es eaux pour entrer dans
noftre Riviere, & l'entrée
est presque sous la ligne au
commencement de la Pro-
vince des Indiens aux longs
cheveux, à quatre-vingt
dix lieuës au dessous du port


de Napo, & c'eſt la troiſié-
me entrée qui eſt découver-
te pour venir du côté du
Nord dans noſtre Riviere
des Amazones.



CHAPITRE XLVI.

De la riviere de la Coca, & de celle de Pagamino, qui entrent dans la Riviere des Amazones du côté du Sud.

DEssous la ligne il y a une autre riviere par laquelle on peut descendre dans nostre grande Riviere des Amazones; elle passe au travers de la Province de Los Quixos, & c'est la plus proche de la ville de Quito commençant à la ville de les

Cofanes, ou elle prend le nom de Coca, & depuis lequel lieu elle ramaſſe tant d'eau qu'on peut dire qu'elle fait le principal canal de celles qui compoſent cette grande Mer d'eau douce. La navigation de cette riviere eſt tres-mauvaiſe & tres-fâcheuſe pour les grands courants d'eau qui regnent tout du long, juſqu'au lieu où elle ſe rencontre avec la riviere de Napo, mais celle cy & les autres qui donnent l'entrée de noſtre grande Riviere de l'autre côté de la ligne tirant au Sud, ſont bien plus aiſées à naviger. La premiere de celles là encore que ce ne ſoit pas la

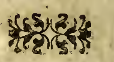
plus

plus commode, & la plus douce eſt la riviere de Pagamino, qui eſt à trois journées du chemin par terre de la ville d'Avila qui eſt encore du Gouvernement de Los Quixos. Ce fut dans cette riviere où l'armée Portugaiſe entra & prit port dans l'étenduë de la Juſtice de Quito. Cette riviere entre dans noſtre grande Riviere au deſſous de la riviere de Coca & celle de Napo, à l'endroit qui eſt nommé la jonction des rivieres, à vingt-cinq lieuës au deſſous du port de Napo. Nous trouvâmes au retour des Portugais un meilleur chemin pour joindre leur armée, que celuy

qu'ils avoient rencontré en venant en ce païs où ils passerent, c'est que nous fûmes de Quito droit à la ville d'Archidoüa qui est encore du Gouvernement des Quixos & de la Justice de Quito, d'où en une seule journée de chemin que nous fimes à pied pour estre dans l'Hyver, c'est à dire dans le temps des pluyes, & qui se peut faire à cheval dans toute autre saison; nous arrivames au port de la riviere de Napo. Cette riviere est grande & riche, & tous les Habitans des ports voisins du Gouvernement de Quito la tiennent comme la depositaire de leurs tresors, re-

cueillant toutes les années ſur ces rives tout l'or dont ils ont beſoin pour faire les dépenſes de leurs ménages. Cette riviere eſt abondante encore en poiſſon, & ſes campagnes voiſines ſont couvertes de gibier; le terroir en eſt fort bon & à peu de frais; il rend aux Laboureurs des quantitez prodigieuſes de toutes ſortes de grains: c'eſt le grand & le meilleur chemin qu'il y a à prendre pour venir de la Province de Quito à la Riviere des Amazones; il y a bien plus de commodité & bien moins de peine que par tous les autres chemins, neanmoins j'ay ouy dire par de-là qu'il y a-

voit auprés du bourg d'Ambatte, qui eſt à dix lieuës de Quito ſur le chemin de la riviere Bamba, une autre riviere qui vient ſe rendre dans la Riviere des Amazones, & qu'il n'y a qu'un ſaut qui eſt cauſé par les courants d'eau qui en rompent la navigation; cette voye eſt bien commode pour venir tomber dans noſtre grand fleuve à ſoixante & dix-ſept lieuës plus bas que le port de Napo, par le moyen dequoy l'on traverſe toute la Province des Quixos.



CHAPITRE XLVII.

Des fleuves de Curaray, & de Maragnon.

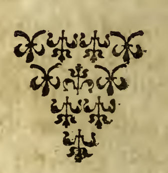
LA ſeptiéme voye pour ſe rendre à la Riviere des Amazones ſe prend du côté de la Province des Macas, qui eſt encore du Gouvernement & de la Juſtice de Quito; des montagnes de cette Province on voit deſcendre un grand fleuve appellé Curaray, en ſuivant ſon cours l'on vient tomber dans une grande riviere à la hauteur de deux degrez, & à

cent cinquante lieuës au des-
sous du port de Napo, toute
cette étenduë de païs est bien
peuplée de Nations toutes
differentes.

La huitiéme & la derniere
entrée dans nostre grande
Riviere est du côté de saint
Jacques, des montagnes
dans la Province de los Ma-
guas la plus puissante de tou-
tes celles qui rendent tribut
à celle des Amazones, elle ar-
rouse tout ce grand païs si
éloigné d'elle sous le nom
de Maragnon, mais dans
son embouchure & quelques
lieuës plus haut elle porte
celuy de Jumburagna. Cet-
te riviere entre dans celle
des Amazones à quatre de-

rez de hauteur, & à plus de
rois cens lieuës au dessus de
on embouchure, elle a tant
e profondeur & a des cou-
ants d'eau si impetueux que
a navigation en est fâcheuse
t donne de la crainte; mais
es connoissances assurées
ue nous avons du grand
ombre d'Indiens idolatres
t barbares qui habitent ces
rands païs qu'elle arrouse
ont des difficultez que sur-
nontent aisément ceux qui
ont animez du zele de la gloi-
e de Dieu, & du salut des
mes. C'est pour l'essay d'une
haute entreprise qu'au
ommencement de l'année
nil six cens trente-huit, deux
e nos Religieux entrerent

par la Province des Magua
en queſte de ces grands païs
& j'ay receu d'eux quantit
de Lettres dans leſquelles i
ne finiſſent jamais ſur la gran
deur de ce fleuve, & ſur le
innõbrables Provinces dor
tous les jours on leur donn
des connoiſſances certaines
Cette riviere de Maragno
ſe joint avec celle des Ama
zones, à deux cens trent
lieuës au deſſous du port d
Napo.



CHA

CHAPITRE XLVIII.

De la riviere de Napo.

CETTE riviere de Napo que j'ay tant de fois nommée, prend ſa ſource au pied d'un grand deſert que l'on appelle Autizana, qui eſt à dix huit lieuës de Quito ; & c'eſt une choſe admirable que quoy que ce lieu ſoit ſi prés de la ligne équinoxiale, il eſt neanmoins comme beaucoup d'autres plaines qui ſont ſur ces hautes montagnes Cordelieres toûjours couvert de neige, qui ſervent à temperer l'ex-

cessive chaleur qui est sous
la Zone Torride, & qu
devroit rendre toutes ce
terres inhabitables, comme
l'a dit saint Augustin, ce-
pendant elles sont par le
moyen de ce rafraichisse-
ment perpetuel les plus
temperées & les plus calmes
de tout ce qui a esté décou-
vert depuis le siecle de ce
grand Saint. Cette riviere
de Napo depuis sa source
fait son cours entre de
grand rochers qui l'empes-
chent d'estre navigable jus-
qu'à ce qu'elle aye touché
cet endroit qui est appellé
le port de Napo, où les Ve-
zinos ou habitans d'Archi-
doüa ont leurs ménageries

& leurs jardins ; il devient là plus doux & moins rapide, & souffre sur ses eaux les petits Canoos des Indiens qui servent à en faire le trafic ; neanmoins elle se sent encore cinq ou six lieuës plus bas que ce port, de la fougueuse impetuosité, mais tout à coup elle devient calme & douce, & demeure telle jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans la riviere de la Coca, ce qui fait une distance de plus de vingt-cinq lieuës, durant lesquelles elle a bon fond & grand repos, & offre aux plus grands vaisseaux un passage tres-seur. La jonction qu'elle fait avec la riviere de la Coca

ſe nomme la Jonta de los Rios, la jonction des rivieres; & l'on tient qu'en cet endroit François d'Oreilane eſtant arrivé avec les ſiens, fit faire le Brigantin avec lequel il vogua & reconnut toute la Riviere des Amazones.

CHAPITRE XLIX.

Du bourg d'Anoſe qui eſt une habitation du Capitaine Iean de Palacios, avec qui eſtoient les deux Freres-Lais qui deſcendirent à Para en ſe ſauvant.

A Quarante-ſept lieuës plus bas que la jonction de ces Rivieres, on trouve du côté du Sud le bourg d'Anoſe, qui eſt une peuplade ou une habitation qui fut faite par le Capitaine Jean

de Palacios, qui fut (comme j'ay déja dit) tué par les Habitans du païs : à dîx-huit lieuës plus bas que le bourg du côté du Nord on rencontre la riviere Agarico qui entre dans l'Amazone ; cette riviere est assez en reputation non seulement pour son air qui n'est pas sain, mais encore pour la quantité d'or que l'on tire de ses sables, d'où elle a tiré encore le nom du fleuve d'or depuis cent ans : A son embouchure d'un côté & d'autre de la Riviere des Amazones, commence la grande Province des Chevelus, qui s'étend du côté du Nord plus de cent quatre-vingts lieuës, & qui re-

çoit toûjours des eaux de la grande Riviere des Amazones, qui leur fait de grands & profonds lacs. Les premieres connoissances que l'on eut de ce païs donnerent d'ardents desirs aux Habitans de Quito d'en faire la conqueste à cause du grand nombre d'Indiens dont cette Province est peuplée ; & de fait on a commencé à diverses fois à faire travailler à cette entreprise, mais toûjours en vain, témoin la derniere qui a si mal reüssi, où le Capitaine Jean de Palacios fut tué, comme nous avons déja dit.

CHAPITRE L.

De l'endroit où le General Texeira laissa son armée de Portugais.

CE fut dans cette Province des Chevelus à l'embouchure de la riviere qui porte leur nom, & qui entre dans l'Amazone vingt lieuës au dessous de la riviere Agarie, que par l'ordre du General Texeira quarante Portugais de son armée avec plus de trois cens Indiens amis de ceux qu'il avoit amenez avec luy, de-

meurerent de pied ferme l'espace de onze mois : Du commencement ils ne trouverent dans les Habitans du païs que toutes sortes de bon accueil, & en payant ils tiroient d'eux toutes les choses qui leur estoient necessaires, mais cela ne dura pas long temps ; c'estoit avoir trop de confiance pour des hommes qui se sentoient coupables de la mort du Capitaine Espagnol, & comme cela venoit de leur part ils voyoient bien que son sang répandu crioit vengeance contre eux ; c'est pourquoi apprehendãt qu'on ne voulût châtier leur audace à la moindre occasion ils

ſe mutinerent, & aprés avoir tué trois de nos Indiens ils prirent les armes pour deffendre leurs vies & leurs terres. Les Portugais ne s'oublierent pas en cette occaſion, ils coururent à la vengeance, & comme ils ſont d'humeur à ne ſouffrir jamais les injures, ny laiſſer prendre de ſemblables libertez aux Indiens, ils prirent les armes, & avec ce grand courage dont ils ſont renommez, ils furent à leurs ennemis, & les pouſſerent de telle ſorte, que n'ayant perdu que fort peu des leurs ils tuerent pluſieurs Indiens, & en prirent priſonniers plus de ſoixante & dix; les uns

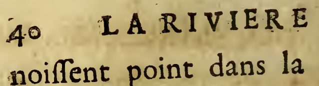
moururent dans leurs prisons les autres s'en sauverent, de sorte qu'en fort peu de temps il n'en demeura pas un. Ces Portugais ne trouverent pas leur compte en leur victoire, car ils furent reduits à une telle extremité qu'ils se voyoient obligez de perir ou d'aller l'épée à la main arracher des vivres des mains de leurs ennemis. Pour cela ils resolurent de faire des courses sur leurs terres, & de gré ou de force se tirer de leur misere; les uns alloient à la guerre & les autres gardoient le camp: mais les uns comme les autres ne laisserent pas avec toute leur bravoure de recevoir de fre-

quentes & fortes insultes de
leurs ennemis, qui ne per-
doient pas une occasion de
leur donner toutes les alar-
mes, & leur faire tout le
mal qu'ils pouvoient princi-
palement sur la riviere où
ils surprirent beaucoup de
leurs vaisseaux, dont ils pil-
lerent les uns & mirent
les autres en pieces; ce ne
fut pas neanmoins le plus
grand dommage qu'ils firent
à nos gens, ils dresserent
des embuscades à nos In-
diens, & couperent la gorge
à tous ceux qui tomberent
entre leurs mains; Il est vray
que pour un qu'ils tuerent,
les Portugais en firent pe-
rir plus de six: mais ce châ-

timent n'eſtoit rien à comparaiſon de ceux que les Portugais ont accoûtumé de faire ſouffrir aux Indiens pour de ſemblables revoltes. Ces Peuples ont eſté ainſi nommez Chevelus par les Eſpagnols qui les virent les premiers, parce que par toute cette Province-là les hommes comme les femmes portent les cheveux longs juſqu'aux genoux; leurs armes ſont des dards, leurs habitations ſont des caſes faites de branches de Palmiers fort proprement & fort curieuſement. Les vivres ſont les meſmes que ceux de tous les autres Indiens de l'Amazone; ils ont continuelle-

ment la guerre avec leurs
voiſins. A la teſte de cette
Province des Chevelus du
côté du Sud, de l'autre cô-
té de la Riviere des Amazo-
nes ils ont pour voiſins les
Avixiras, Yuruſnies, Zapa-
ras, & Yquitos qui ſon
d'un côté enfermez de la
riviere de Curaray, & de
l'autre de noſtre grande Ri-
viere, en laquelle l'autre ſe
rend à quatre lieuës au deſ-
ſous de la Province des Che-
velus à deux degrez preſque
de hauteur: Quatre vingt
lievës au deſſous de Curaray
du meſme côté du Sud on
voit entrer dans noſtre gran-
de Riviere la fameuſe Rum-
buragua, que j'ay déja di

descendre de la Province des Maynas sous le nom de Maragnon ; elle est tellement impetueuse & violente qu'elle se conserve ses eaux toutes jointes, elle pousse son cours ordinaire plusieurs lieuës avant dans la Riviere des Amazones sans se mesler avec elle, ce qui fait qu'elle s'étend plus d'une lieuë de largeur dans son embouchure ; & enfin elle reconnoist sa superiorité, & luy payant non seulement le tribut ordinaire que les autres luy rendent, mais encore un autre bien plus considerable de plusieurs sortes de poissons, qui ne se con-



noiſſent point dans la Ri-
viere des Amazones, que
depuis l'embouchure de cet-
te riviere.



CHAPITRE LI.

De la Province de Cosaquas, de leurs mœurs, & de leur coûtume.

SOIXANTE lieuës au dessous de la riviere de Jumburagua commence la Province de los Aguas, qui est la plus fertile & la plus spacieuse Province de toutes celles que nous reconnûmes le long de cette grande Riviere des Amazones. Les Espagnols l'appellent vulgairement Omaguas par une corruption de son nom

propre, & pour le faire répondre à la ſituation de leurs demeures, parce que ce mot Aguas veut dire en leur langue dehors. Cette Province a plus de deux cent lieuës de long, & eſt ſi peuplée que les villages ſe ſuivent de prés à prés, & à peine eſt-on ſorty d'un qu'on en découvre un autre: La largeur de ce païs eſt apparemment de peu d'étenduë, parce qu'elle n'eſt pas plus grande que celle de noſtre Riviere, & que les habitations de ces Peuples ſont dans toutes les Iſles qui ſont ſur cette longueur, & en tres grand nombre, & parmy leſquelles il y en a de tres ſpacieuſes, & en faiſant

reflexion qu'elles ſont toutes ou peuplées ou cultivées au moins pour la nourriture des Habitans, on pourra juger de la quantité des Indiens qui ſont dans une étenduë de païs de deux cens lieuës de longueur. Cette Nation eſt la plus raiſonnable & la mieux policée de toutes celles qu'il y a en toute la Riviere ; ce bien leur eſt venu de ceux qui ſont deſcendus depuis peu parmy eux du païs des Quixos, où aprés avoir longtemps eü paix avec les Eſpagnols, & enſuite laſſez de ſouffrir les mauvais traittemens qu'ils en recevoient, ils monterent dans leurs Ca-

noos, ſe laiſſerent aller au cours de la Riviere juſqu'à ce qu'ils en rencontrerent d'autres de leur Nation, ſur la force & la puiſſance deſquels s'appuyant ils s'arréterent avec eux. Les derniers venus introduiſirent parmy les autres quelque choſe de ce qu'ils avoient vû pratiquer aux Eſpagnols, & leur apprirent à vivre d'une maniere plus civile & plus policée : Ils eſtoient tous vétus tant les hommes que les femmes dans toute la bienſceance poſſible, leurs habits ſont faits de cotton, dont ils en recueillent une prodigieuſe quantité ; & ils font non ſeulement des étoffes pour

ce qu'il leur en faut, mais encore bien d'autres dont ils trafiquent avec leurs voisins, qui ſont amoureux avec raiſon de la beauté des ouvrages dont ils enjolivent leurs étoffes ; ils en font des toilles fort claires, qui non ſeulement ſont tiſſuës de fils de differentes couleurs, mais qui demeurent peintes par la tiſſure avec tant d'adreſſe, qu'on ne peut diſtinguer les fils differents les uns des autres. Ils ſont ſi ſoûmis & ſi obeïſſants à leurs principaux Caciques, que ces hommes qu'ils regardent comme leurs Princes n'ont beſoin que d'une parole pour faire executer tout ce qu'ils leur

commandent.

Toute cette Nation eſt depuis ſi long-temps accoûtumée à s'applatir la teſte, qu'auſſi-toſt que leurs enfans ſont nés ils la leur mettent entre deux preſſes, forçant la nature d'une telle ſorte avec une petite planche qui leur tient ſur le front, & une autre beaucoup plus grande qu'ils mettent derriere la teſte, & qui leur ſert comme de berceau, & tout le reſte du corps de l'enfant nouveau né eſt comme enfermé dans ce bois; ils le couchent ſur le dos, & cette planche eſtant bien attachée à celle qui eſt ſur le front, ils rendent la teſte

ſſi platte que la main ; de
:te que la teſte ne ſe pou-
t étendre que d'une oreille
'autre ſe défigure extréme-
ent par ce violent artifice.
Les Aguas ont perpetuel-
nent la guerre avec les
ations étrangeres de l'un
de l'autre bord de noſtre
viere : Du côté du Sud
ont entre autres ennemis
Curinas qui ſont en ſi
and nombre, que non ſeu-
nent du côté de la Rivie-
ils ſe deffendent fort bien
la multitude innombra-
e des Aguas, mais encore
meſme temps ils ſoûtien-
nt la guerre & les efforts
s autres Nations qui vien-
nt de bien avant dans la

terre leur faire une gue
mortelle ; du côté du N
les Aguas ont pour enne
les Zœunas , qui ſelon
rapports que j'en ay ne ſ
pas moindres en nombre,
moins fiers que les Cunn
& la preuve eſt qu'ils ſ
tiennent la guerre con
un grand nombre d'en
mis qui leur viennent b
avant dedans les terres.



CHA

CHAPITRE LII.

De l'amour que ces Peuples ont pour les eſclaves qu'ils font en guerre; & de la calomnie qu'on leur a fait de dire qu'ils les mangeoient.

CES Aguas font eſclaves tous les priſonniers qu'ils font en guerre, & s'en ſervent à tout; neanmoins ils les traittent avec tant d'amour & d'amitié, qu'ils les font manger avec eux, & c'eſt la choſe du

monde qui les fâche davan-
tage que de leur proposer
d'en vendre, comme nous
en eûmes l'experience en
plusieurs rencontres: Nous
arrivâmes à un bourg de ces
Indiens, ils nous receurent
non seulement avec toutes
les marques de paix & d'a-
mitié, mais encore avec tou-
tes celles par lesquelles on
peut témoigner une grande
feste & une grande réjoüis-
sance, ils nous offrirent tout
ce qu'ils avoient en leur
puissance pour nostre nour-
riture, sans nous en deman-
der aucun payement; nous
en usâmes ainsi de nostre
part comme nous devions,
nous achetâmes de leurs toi-

es de cotton peintes, & ils
nous les donnerent de bon-
ne volonté, on leur de-
manda des Canoos à ven-
dre, & on peut dire que ce
sont leurs chevaux les plus
vistes pour aller, & à l'in-
stant ils en estoient tous
d'accord ; mais quand on
leur parla d'esclaves, &
qu'on les pressa de nous en
vendre, ce fut pour eux un
discours d'incivilité & d'in-
humanité ; l'un nous faisoit
entendre qu'il ne vouloit plus
estre nostre confrere, l'au-
tre en témoigna de l'affli-
ction ; d'un côté on se mit
en devoir de nous les ca-
cher, de l'autre de les sau-
ver de nos mains ; enfin ils

nous donnerent toutes les marques qu'ils estimoient mieux leurs seuls esclave que tout le reste de leu bien, & qu'ils ne feroien pas tant de cas de se deffai re de tout ce qu'ils posse doient, comme ils en fe roient de se deffaire de leur esclaves : Cela estant c'es une malice des Portugai d'avoir publié que la raiso pour laquelle les Aguas n veulent pas vendre leurs es claves, & qu'ils les engrais sent & les conservent pou les manger dans leurs festins mais ils ont inventé cett calomnie pour colorer le cruautez qu'ils exercent su ces pauvres innocens : J

diray qu'au moins pour le regard de la Nation des Aguas, j'ay verifié le contraire par le témoignage de deux Indiens natifs de Para, qui estant montez avec les Portugais jusqu'à Quito, s'enfuïrent dés qu'ils y furent arrivez, & qui étant tombez entre les mains de ces Peuples, furent faits esclaves & demeurerent huit mois avec eux; ils m'assurerent qu'ils avoient esté à la guerre avec eux, & qu'en tout ce temps ils ne leur avoient point vû manger les ennemis qu'ils avoient pris & fait esclaves; qu'il estoit bien vray que quand ils avoient pris quelques-uns de

leurs ennemis qui euſſent la
reputation d'eſtre vaillans &
conſiderables, ils les tuoient
en leurs Feſtes & en leurs
Aſſemblées, par la ſeule
crainte qu'ils avoient que s'ils
les laiſſoient vivre ils leur
pourroient porter de grands
dommages, qu'ils ne les
mangeoient pas auſſi aprés
les avoir tuez, mais qu'a-
prés leur avoir coupé la teſte
qu'ils pendoient en leurs ca-
ſes comme en trophée, ils
rouloient le corps dans la ri-
viere.

Je ne deſavouë pas qu'il
n'y aye quelques Caribes en
ces quartiers-là qui n'ont
point d'horreur de manger
leurs ennemis, mais cela leur

eſt tout particulier, & ne ſe pratique point parmy les autres Indiens : Ce que je ſouhaite fort de bien perſuader, c'eſt que jamais dans toutes les boucheries publiques de cette Nation on n'a vendu de chair humaine, comme le publient les Portugais, qui ſous le pretexte de vanger de telles cruautez en commettent de plus grandes ſans comparaiſon, puiſque par leurs inhumanitez brutalles ils oſent faire eſclaves ceux qui ſont nés libres & independents.



CHAPITRE LIII.

Du grand froid qui ſe fait en Iuin, Iuillet, & en Aouſt en ces quartiers qui ſont ſous la ligne, & la raiſon.

APRES avoir deſcendu environ cent lieuës, plus ou moins dans le païs des Aguas, & eſtre arrivez bien à la moitié de cette grande & vaſte Province, nous abordâmes à un bourg de cette Nation, où nous fûmes obligez de ſéjourner trois jours ; nous y ſouffrî-

mes un si grand froid que nous qui estions nés & nourris dans la plus froide Province d'Espagne, fûmes contraints de nous vétir davantage. Ce changement si prompt de temperature me surprit, & me donna la curiosité d'en sçavoir la cause des gens du païs, ils me dirent que ce n'estoit point une chose extraordinaire dans leurs quartiers, que toutes les années durant trois lunes, c'est ainsi qu'ils content, & vouloient dire trois mois, ils sentoient ce mesme froid; ces trois mois sont ceux de Juin, Juillet & Aoust: mais je ne demeuray pas satisfait de leur réponse,

& voulus avoir une parfaite connoiſſance & plus ſolide de la cauſe d'un froid ſi penetrant, je trouvay que c'étoit un grand deſert de montagnes qui eſtoit ſitué bien avant dans les terres du côté du Sud, par lequel paſſent durant tous ces trois mois les vents qui ſoufflent; de ſorte que portant avec eux la froideur de l'air que la neige cauſe dans ces grands deſerts de montagnes qui en ſont couverts, ils cauſent dans les terres voiſines des effets ſi ſurprenants ſous la Zone Torride: Cela eſtant je ne doute point que cette ſituation ne ſoit capable de faire rapporter à la terre du bon

froment, & de tous les autres grains & fruits que nous avons vû venir dans le terroir de Quito, qui eſt tout de meſme ſitué ſous la ligne ou à peu prés, & qui eſt rendu tres-propre & tres-fertil pour toute ſorte de grains & de fruits; par cela ſeulement l'on y reſpire un air rafraîchy par les vents qui paſſent ſur les montagnes couvertes de neiges.



CHAPITRE LIV.

De la riviere de Putumayo qui vient du nouveau Royaume de Grenade; & de la riviere d'Yotau qui vient des environs de la ville de Cusco.

SEIZE lieuës plus bas que ces habitations où nous souffrîmes tant de froid, nous rencontrâmes du côté du Nord la grande riviere de Putumayo, qui est si fameuse dans le Gouvernement de Popayan du nouveau Royaume de Grenade.

Cette riviere eſt extremement grande & large, parce qu'avant que d'entrer dans la Riviere des Amazones elle en reçoit trente autres fort conſiderables; les Habitans des quartiers de ſon embouchure l'appellent Iza, elle deſcend des montagnes de Paſto dans le Royaume de Grenade; l'on trouve force or dans ſon ſable & gravier, & il nous fut aſſuré que ſes bords ſont extremement peuplez; de ſorte qu'une trouppe de Soldats Eſpagnols eſtant deſcendus ſur cette riviere trouverent tant d'ennemis qu'ils furent contraints de ſe retirer avec perte.

Les noms de ceux qui habitent ſur ſes bords ſont les Yurimas, Guaraicas, Parianas Zyas, Ahyves, Cuvos, & les plus proches de la ſource habitent l'un & l'autre bord de la riviere, comme ceux qui en ſont les Seigneurs & les Maiſtres, & ſont appellez Omaguas, que les Aguas des Iſles appellent les vrays Omaguas.

Cinquante lieuës au deſſous de cette embouchure de Putumayo, nous reconnûmes à l'autre bord celle d'une autre grande & belle riviere qui tire ſon origine des environs de Cuſco, & vient entrer dans celle des Amazones à trois degrez & de-

ny de hauteur ; les gens du
païs l'appellent Yoſau, &
eſt eſtimée par deſſus toutes
les autres à cauſe de ſes ri-
cheſſes, & à cauſe du grand
nombre de Peuples qu'elle
nourrit : En voicy les noms,
les Tepanas, Gavains, Ozua-
nas, Morvas, Naunas, Co-
nomamas, Mariavas, & les
Omaguas, qui ſont les der-
niers Peuples qui habitent
cette riviere en venant au
Perou, & qui par conſe-
quent ſont les plus proches
voiſins des Eſpagnols de ce
côté-là. L'on tient que cet-
te Nation eſt tres-riche en
or, parce qu'ils portent de
grandes plaques d'or pen-
duës à leurs oreilles & à leurs

narines, & ſi je ne me trom-
pe, je croy que ces Indiens
ſont ceux que j'ay lû dans
l'Hiſtoire du Tiran Lopez
d'Aguirre, où fut envoyé
Pedro Dorſua par le Vice-
Roy du Perou pour décou-
vrir le païs à cauſe de la
grande reputation qu'ils a-
voient d'eſtre les plus opu-
lents Peuples de l'Amerique;
mais Pedro d'Orſua manqua
ſa route, & au lieu de pren-
dre la riviere d'Yatau il ſe
mit ſur un bras d'une autre
riviere qui entre dans l'Ama-
zone quelques lieuës plus
bas que l'autre; de ſorte qu'é-
tant deſcẽdu juſqu'à la Rivie-
re des Amazones, il ſe trou-
va ſi au deſſous de ces Peu-
ples

ples qu'il alloit découvrir, qu'il trouva de l'impoſſibilité à remonter juſqu'à eux, non ſeulement à cauſe de l'impetuoſité des courants où il apprehendoit de ſe hazarder, mais encore à cauſe du mécontẽtement que tous ſes Soldats témoignoient pour une entrepriſe ſi penible. Cette riviere d'Yotau eſt abondante en poiſſon, & ſes rivages en toutes ſortes de gibier & d'oyſeaux de chaſſe; & d'ailleurs elle eſt fort aiſée à naviger pour avoir bon fonds & un courant fort doux, à ce que j'en ay pû apprendre par ceux qui habitent ſur ſes bords.

CHAPITRE LV.

De la derniere habitation des Peuples nommez les Aguas, qui occupent cinquante quatre lieuës de long de cette riviere; & de la riviere d'Yurva qui vient du côté de Cusco.

SUIVANT le cours de noſtre Riviere nous deſcendîmes quelques quatorze lieuës, & nous arrivâmes à la derniere habitation de la longue Province des Aguas,

qui eſt un bourg tres peuplé, & où ils tiennent une forte garniſon, comme eſtant la principale forterefſe qu'ils ayent de ce côté-là pour reſiſter aux irruptions de leurs ennemis, en l'eſpace de plus de cinquante-quatre lieuës le long de cette riviere. Ils ſont tous ſeuls les Maiſtres de ſes rivages, & ainſi leurs ennemis n'y poſſedent pas un pouce de terre; mais auſſi ils ſont ſi peu étendus ſur la largeur, que des bords de la riviere on voit leurs hameaux les plus avancez en terre ferme. Ils ont mil petites rivieres qui entrent dans l'Amazone, & qui leur ſervent à aller chercher dans

le païs ce dont ils ont be-
ſoin ; du côté du Nord ils
ont pour ennemis les Curis
& les Quirabas, du côté du
Sud ils ont les Cachiguaras
& les Jucuris. Nous ne pû-
mes pas voir ces Nations
parce que nos ordres ne nous
permettoient pas d'entrer ſi
avant dans le païs, mais nous
découvrîmes l'embouchure
d'une riviere que nous pou-
vons appeller avec raiſon la
riviere de Cuſco, parce que
ſelon une relation que j'ay
vûë du voyage de François
Oreillane, cette riviere eſt
Nord & Sud de la ville de
Cuſco ; elle entre dans nô-
tre Riviere des Amazones à
cinq degrez de hauteur Me-

ridionnalle, & à vingt-quatre lieuës de ce dernier grand village des Aguas. Les gens du païs l'appellent Yurna ; le païs eſt fort peuplé, & du côté de main droite en entrant dans cette riviere contre le cours de l'eau, ſont les meſmes Peuples que j'ay déja dit qui habitoient les rives du fleuve Yotau, leſquels s'étendant des rives de l'un à celle de l'autre, demeurent entre ces deux rivieres comme dans une Iſle ; & ſi je ne me trompe, ce fut par cette derniere riviere que Pedro d'Orſua deſcendit du Perou dans la Riviere des Amazones.

CHAPITRE LVI.

De la Nation des Curuzicaris qui tient quatre-vingt lieuës de long de cette riviere; de leur propreté dans leur ménage, & de leur habileté à faire toutes sortes d'ustanciles & potterie de terre.

VINGT huit lieuës plus bas que la riviere Yvona du mesme côté du Sud, commance la grande & puissante Nation des Curazicaris dans un païs tout couvert

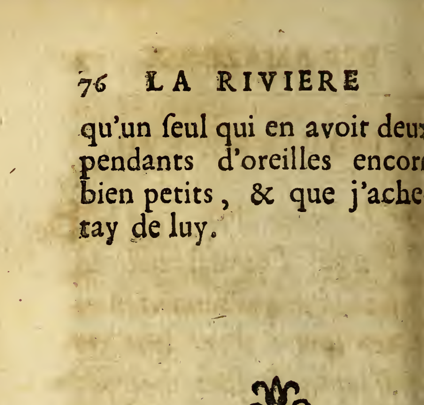
le montagnes & de precipi-
:es. Cette Nation habite
a ſeule rive de noſtre gran-
le Amazone du côté du Sud,
x en occupe plus de quatre
vingt lieuës de long : c'eſt
un ſi grand Peuple que
eurs habitations ſont faites
prés les unes des autres, &
peine pouvions nous faire
quatre heures de chemin
que nous n'en rencontraſ-
ions de nouvelles, & par
ois nous avons trouvé tels
hameaux que nous ne pou-
ions pas paſſer en une demy
ournée ; nous trouvâmes
quantité de ces villages
ans y voir une ſeule ame,
out le monde s'en eſtoit
uy ſous les fauſſes nouvel-

les qui leur furent données
que nous mettions tout à
feu & sang, & que le moin-
dre mal pour eux estoit
d'estre tous faits esclaves,
la plûpart s'estoient retirez
dans les montagnes; mais en
verité encore que ces Peu-
ples soient les plus timides
de tous ceux de nostre Ri-
viere, & les plus grands
fuyards, neanmoins nous vî-
mes dans toutes leurs mai-
sons des marques d'un grand
ménage & d'une extreme
propreté, parce que nous
trouvâmes quantité de vi-
vres dont ils avoient leurs
provisions faites, mais enco-
re plus une quantité de meu-
bles, desquels ceux qui
estoient

eſtoient pour ſervir au boire & au manger, eſtoient les plus propres & les mieux faits de tous ceux que nous euſſions encore vû dans tout le cours de la Riviere des Amazones. Ils ont dans les fondrieres où ils habitent une terre fort bonne à faire toute ſorte de vaiſſeaux, dont ils ſçavent faire de grandes cuvettes ou jarres, pour y faire leurs breuvages & y pêtrir leur pain, des tinettes, des marmittes, des fours pour y cuire le pain qu'ils font de leurs farines : Ils en font encore des pots à boire, des terrines, & juſques à des poiſles fort bien faites. Ils

font de grands amas de tous ces uſtancilles pour le trafic qu'ils en font avec toutes les Nations voiſines, qui ayant beſoin de toutes ces ſortes de pieces de ménages viennent de tous côtez les chercher dans le païs, & en emmenent de grandes charges, apportant en échange à ces Peuples toutes les choſes qui ne ſont point dans leur païs. La premiere habitation de ces Peuples que les Portugais de noſtre embarquement rencontrerent en montant la Riviere des Amazones, fut appellée d'eux le village d'or, parce qu'ils y en trouverent quelques

ieces qu'ils eurent par é-
hange des Indiens qui les
ortoient penduës à leurs o-
eilles & à leurs narines. Cet
r fut porté à Quito, & à
'épreuve il fut trouvé la
lûpart de vingt trois car-
ats; mais deux du païs
oyants cette cupidité des
oſtres, qui ſe donnoient
ant d'empreſſement pour
amaſſer davantage de ces
etites tables d'or, s'aviſe-
ent de les cacher toutes,
le ſorte que l'on n'en viſt
lus pas une, & ils y prirent
ncore ſi bien garde au re-
our, que bien que nous
rouvaſſions beaucoup de ces
ndiens, nous n'en vîmes



qu'un ſeul qui en avoit deux
pendants d'oreilles encore
bien petits, & que j'ache-
tay de luy.



CHAPITRE LVII.

De la mine d'or, & du fleuve Yquyari qui en sort, & qui donne toutes ces lames d'or dont ces Peuples se font des pendants d'oreille.

L'ARMÉE Portugaise en venant de Para pour reconnoistre nostre grande Riviere des Amazones, ne put pas tirer aucune connoissance certaine de tant de choses qui s'y rencontrent, parce qu'estant par-

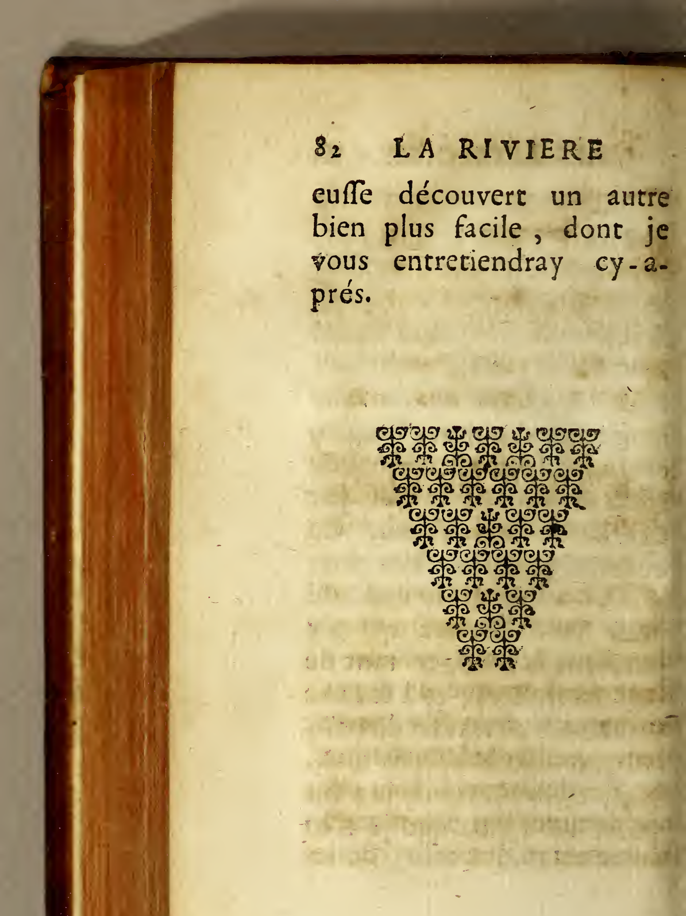
tis ſans truchemens, ils n'en
purent recouvrer aucuns qu
puſſent s'informer des cho-
ſes, & en faire le rapport fi-
dele ; & ſi les Portugais ſe
perſuadent de pouvoir diſ-
courir ſçavamment de quel-
que choſe, c'eſt ſeulemen
de ce qu'ils ont pû ap-
prendre par ſignes, leſquel
d'ordinaire ſont tres peu cer-
tains & peu fideles, parce
que chacun les applique à ce
qu'il a dans la penſée ; mai
ces difficultez ceſſerent au
retour, & Dieu voulut nous
favoriſer de ſi bons truche-
mens, que tout ce qui eſt
contenu en cette relation n'a
eſté écrit qu'aprés une en-
tiere connoiſſance & une

ample découverte de toutes
choſes par le moyen de nos
Interpretes. Je ſçay d'eux
ce que je vais vous rapporter
de la mine d'où ſe tiroit cet
or dont nous leur voyons
des pendants d'oreilles & de
narines. vis à vis de ce grand
village un peu au deſſus du
côté du Nord, entre dans
l'Amazone une riviere appel-
lée Yurupaci, en montant
cette riviere on arrive à un
endroit où l'on met pied à
terre pour faire une traverſe
de trois journées de marche,
au bout duquel chemin on
rencontre une autre riviere
qui s'appelle Yupara, par
laquelle en navigeant on
vient à rencontrer le fleuve

Yquiari, qui eſt celuy que les Portugais ont nommé la riviere d'or; elle ſort du pied d'une montagne qui eſt toute proche, & les Habitans y ramaſſent l'or en prodigieuſe quantité; il ſe trouve tout en paillotes ou en grains de bon aloy; à force de battre ces petits grains d'or ils en font les petites tablettes qu'ils pendent à leurs oreilles & à leurs narines, comme nous avons déja dit. Ceux du païs qui tirent cet or en font trafic avec de leurs voiſins qui ſont appellez Mavagus: pour eux ils s'appellent Yuma Guaris, ce qui ne veut dire autre choſe que tireurs de

métal, parce que Yuma veut dire métal, & Guaris ceux qui le tirent, & ſous ce nom general de Yuma ils entendent toutes ſortes de métaux; c'eſt pourquoy tous les outils de fer que nous avions, comme haches, coignées, ſerpes & coûteaux, eſtoient tous nommez par eux de ce mot Yuma. Ce chemin qu'il faut faire pour arriver me paroiſt mal-aiſé, pour les difficultez qui s'y trouvent à changer tant de fois de rivieres, & à ſe faire un chemin au travers du païs; je n'en demeuray pas ſatisfait, c'eſt pourquoy je n'eus point de repos que je n'en

eusse découvert un autre bien plus facile, dont je vous entretiendray cy-aprés.



CHAPITRE LVIII.

De la galanterie que ces Peuples ont d'avoir de grands trous aux oreilles & aux narines pour y pendre des lames d'or.

CEs Barbares vont tous nuds tant hommes que femmes, & leurs richeſſes ne leur ſervent que d'un petit ornement dont ils parent leurs oreilles & leurs narines, & ne donnent à tout l'or qu'ils tirent des mines aucun autre uſage que celuy de les

parer, le mettant aux oreilles qu'ils ont percées presque tous, & ils affectent tellement d'avoir de grands trous aux oreilles, qu'il y en a beaucoup à qui l'on peut mettre le poing tout entier dans le trou qu'ils ont au bout de l'oreille, qui est l'endroit où ils pendent leurs bijoux, & d'ordinaire ils y portent une poignée de feüilles appropriées ensemble pour conserver l'oreille en cet estat, ce qui passe entre eux pour la derniere galanterie. De l'autre côté de la Riviere des Amazones, vis à vis de ce païs élevé qui est occupée par les Curazicaris, l'on voit une terre fort

plate qui eſt toute entrecoupée de rivieres (& particulierement de quelques bras de la riviere Caqueta) qui courent au long d'elle ; de ſorte que ce païs eſt tout d'Iſles enfermées de grands lacs, qui s'étendent pluſieurs lieuës de long, juſqu'à ce que toutes ces eaux ſe ramaſſant, & viennent ſe jetter dans le Rionegro pour ſe rendre aprés dans noſtre grande Riviere. Toutes ces Iſles ſont peuplées de pluſieurs Nations differentes ; mais celle qui occupe davantage de païs eſt celle des Zuavas.

CHAPITRE LIX.

De la Riviere Iupara, & du court chemin qu'elle donne pour aller à la montagne d'or.

A Quatorze lieuës au dessous de ce village appellé d'Or par les Portugais du côté du Nord, nous vîmes l'embouchure de la riviere Yupara, qui est celle par laquelle on peut entrer dans la riviere d'Or, & c'est là le chemin le plus droit, le plus seur & le plus court pour arriver à la veuë de cette

montagne qui enferme tant de richeſſes. Cette embouchure eſt à deux degrez & demy de hauteur, comme eſt pareillement la hauteur d'une habitation qui eſt ſituée quatre lieuës plus bas du côté du Sud ſur le bord d'un grand precipice, au pied duquel eſt l'embouchure d'une autre grande & belle riviere que ceux du païs appellent Tapi; ſes rivages ſont habitez d'une grande multitude d'Indiens qui ſe nomment Paguavos. J'ay déja dit que la Nation des Curazirairs occupoit plus de quatre vingt lieuës de longueur de païs, & j'ajoûte que toutes leurs terres ſont fort élevées, où

il y a de belles campagnes & de beaux herbages pour les troupeaux : l'on y voit aussi des plants d'arbres qui sont fort étendus, & plusieurs lacs fort abondants en poisson, & qui donneront de grandes commoditez à ceux qui voudront peupler en ce quartier-là.



CHAP.

CHAPITRE LX.

De plusieurs autres Peuples & Rivieres qui descendent dans la Riviere des Amazones, & du lac d'Or qui est en reputation dans le Perou.

VINGT-SIX lieuës plus bas que le Tapi, tombe dans la Riviere des Amazones celle de Catua, qui forme à son embouchure un grand lac d'eau qui paroist verte; elle à sa source bien avant dans les terres du côté du Sud, & ses bords sont peu-

plez d'Indiens comme tous les autres ; neanmoins l'on tient qu'une autre riviere qui vient du côté du Nord, entre ſix lieuës plus bas que le Tapi dans noſtre grande Riviere ſous le nom de Agaranatuba, a bien de l'avantage ſur toutes les autres rivieres pour la multitude des Nations differentes qui habitent ſur ſes bords. L'on peut encore avoir communication avec le fleuve Yupara dont nous avons parlé cy-deſſus par la voye de cette riviere. Les noms des Peuples qu'elle nourrit ſont Yacarets, &c. Ces Nations parlent toutes deux langues differentes, & c'eſt

en leur païs (s'il eſt vray ce que l'on en dît dans le nouveau Royaume de Grenade) qu'eſt ce tant deſiré lac * d'or, & qui depuis ſi long-temps fait la principale inquietude de tous ceux qui ſont au Perou. Je n'aſſure pas cela comme certain, mais peut eſtre qu'un jour Dieu permettra que nous ſortions de ce doute. Il y a un autre riviere qui entre dans l'Amazone ſeize lieuës plus bas que l'Araganatuba, & porte le meſme nom; mais l'on doit ſçavoir que toutes deux ſont la meſme riviere qui ſe diviſe en deux bras differents, & portent le meſme nom juſques dans noſtre grande Ri-

* Il veut dire le lac de Parima, où Parime que les Geographes ſcituẽt tous ſous la ligne Equinoxiale dans la Guiane, & ſur le bord duquel eſt cette pretenduë ville de Manoa del Dorado où ſe refugierent, & que bâtirent les Peruviẽs, qui voulurent ſe ſouſtraire

de la cruauté & de la domination des Espagnols, selon l'opinion de quantité de leurs Auteurs. Ce qui a souvent engagé cette Nation à des entreprises, de grande dépense pour trouver ce riche païs dont tous les succez ont esté disgraciez. Celle que fit le Chevalier VValter Raleg pour la mesme découverte, dont il s'estoit entesté, ne fut pas plus heureuse, car elle luy coûta la vie de son fils, qui fut tué par les Espagnols en cette expedition, & à luy-mesme la teste que le Roy Jacques luy fit couper à Londres peu aprés son retour de l'Amerique en Anglererre; & l'on peut dire que cette Manoa del Dorado est la pierre Philosophale, ou plûtost la chimere des Espagnols, à la recherche de laquelle ils ont employé en divers temps & sous divers Chefs des sommes immenses inutilement, & fait perir un tres-grand nombre d'hommes, en plus de soixante expeditions ou tentatives differentes.

viere où ils se dégorgent. A vingt-deux lieuës au dessous de ce dernier bras de Caraganatuba finit cette grande & riche Nation des Curazira-nis, qui habitent un des meilleurs cantons de terre que nous ayons rencontré en toute la longueur de cette grande riviere.

CHAPITRE LXI.

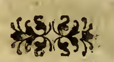
Des Yorimaus Peuples belliqueux.

DEux lieuës au dessous commence la plus renommée & la plus belliqueuse Nation de toutes celles qui sont le long de la Riviere des Amazones, & qui fit trembler toute l'armée Portugaise, lors qu'en venant de Para elle vint à donner sur les terres de ces Peuples: on l'appelle les Yorimaus, ils sont au Sud de la riviere, & non seulement occupent

toute la terre ferme qui eſt le long de ſes bords plus de ſoixante lieuës de ſuite, mais encore la plus grande partie de toutes les Iſles que noſtre Riviere fait dans cet eſpace de longueur : quoy que l'étenduë des terres qu'occupe ce Peuple ſoit reſſerrée en ſa longueur dans l'eſpace de quelque peu plus de ſoixante lieues, neanmoins occupant toutes les Iſles qui ſont dans cetts étenduë, & toute la terre ferme bien avant dans le païs, il eſt en ſi grand nombre que nous n'en avons point vû davantage en quelque lieu que nous ayons mis pied à terre le long de la riviere. La plus grande part des

Yorimaus ſont mieux faits, & de plus belle taille que le reſte des Indiens ; ils vont nuds comme les autres, mais l'on reconnoiſt bien à leur mine qu'ils ont bien une autre confiãce en leur courage qu'eux ; ils venoient parmy nous & s'en retournoient avec la plus grande fermeté du monde, & il n'y avoit point de jour qu'il ne vint à bord de nôtre Amiral plus de deux cens Canoos pleins de femmes & d'enfans qui nous apportoient toutes ſortes de fruits, de poiſſons, de farines & d'autres choſes, que nous achettions d'eux en échange contre des boutons de verre, des aiguilles, & des coûteaux.

C'eſtoit la premiere habita-
tion des Yorimaus qui eſt
bâtie à l'embouchure d'une
belle riviere qui nous parut
eſtre fort impetueuſe par la
violence dont nous vîmes
qu'elle repouſſoit les eaux de
noſtre grande Riviere. Je ne
doute point qu'il ne ſoit peu-
plé ſur ſes rivages, comme
le ſont tous les autres d'un
nombre infiny de Peuples,
mais nous n'en pûmes ap-
prendre les noms parce que
noſtre flotte ne fit que paſſer
par ſon embouchure.



CHAP.

CHAPITRE LXII.

De la longueur du païs qu'ils occupent, & des grandes Isles qu'ils habitent dans la Riviere des Amazones.

VINGT-DEUX lieuës au dessous de cette premiere habitation des Yorimaus, nous rencontrâmes le plus grand village que nous eussions encore vû le long de nostre Riviere; les maisons se tenoient les unes aux autres, & continuoient ainsi plus d'une lieuë de long;

& dans ces maiſons il ne de-
meure pas pour une ſeule fa-
mille, comme il ſe pratique
dans la plûpart de toutes nos
villes de l'Europe, mais il y a-
voit bien dans la moins occu-
pée quatre & cinq ménages,
& dans la plûpart bien davã-
tage. L'on peut conjecturer
de cela l'effroyable multitu-
de de Peuple qui vit dans
ce bourg ſeul. Nous arrivâ-
mes chez eux, & y trouvâ-
mes tout fort en paix ; ils
nous attendoient ſans allar-
me aucune, & nous fourni-
rent tous les vivres dont nous
avions beſoin, & dont nô-
tre armée commençoit déja
à manquer : nous demeurâ-
mes cinq jours en ce lieu, &

y fiſmes proviſion de plus de cinq cens meſures de * farine de Magnioc, dont nous eûmes aſſez abondãment pour achever noſtre voyage ; nous le continuâmes de là remontant toûjours fort prés à prés des habitations de cette même Nation : enfin nous arrivâmes en un endroit qui eſt à trente lieuës au deſſous de ce grand bourg, & qui eſt apparemment toute la force de cette Nation ; c'eſt une grande Iſle que fait un bras de nôtre grande Riviere, pour en aller joindre une autre qui vient ſe rendre à elle, & toutes deux enſemble coulent ſur les rivages de cette nouvelle riviere, où il y a un ſi grand

nombre de Peuples, que c
n'eſt pas ſans raiſon s'ils ſon
craints & reſpectez de tou
leurs voiſins par la conſidera
tion ſeule de leur multitude

* Cette farine de Magnioc dont l'Autheur parl
eſt cuitte & ſe mange en cet eſtat au lieu de pai
ou de Caſſave, tant au païs dont il parle que pre
que en toute la coſte du Brezil, où les Capitain
de navires au deffaut de biſcuit en font leurs pro
viſions. Cette eſpece de farine ſe conſerve ſouve
non ſeulement juſques en Portugal, mais elle re
ſert encore en d'autres voyages lors qu'ils en or
de reſte au retour. Elle a encore cette propriet
qu'elle eſt plus propre aux voyages de long cours
que la Caſſave pour eſtre plus de garde: A la v
rité elle devient fort inſipide à la fin, mais
n'en arriveroit pas moins au pain de Goneſſe s'
eſtoit gardé auſſi long-temps. Il eſt encore à re
marquer que cette farine ainſi cuitte ne ſe peu
plus reduire en pain, & que les Indiens la fon
cuire d'abord dans de grandes baſſines de terr
ſur le feu, à la maniere preſque dont les Confitu
riers font les dragées, en ſuitte de quoy ils l
font encore ſecher au Soleil quand elle eſt deſti
née aux voyages de long cours. Paſſé la Rivier
des Amazones les Indiens de deçà la ligne n'e
connoiſſent ny l'uſage ny la fabrique, & ne fon
que de la Caſſave, qui eſt le pain fait de cett
meſme farine de Magnioc; avant qu'elle ſoit cui
te elle a auſſi ſon appreſt particulier pour la rendr
de garde, & propre aux voyages de long cours
mais non pas au poinct de la farine ainſi cuitte.

CHAPITRE LXIII.

Jusqu'où s'étend la Province des Yorimaus, & de la riviere de Cuchiguara, & de certains Peuples si adroits qu'ils travaillent en bois aussi artistement que les meilleurs Maistres d'Europe.

DIx lieuës plus bas que cette Isle, finit la Province des Yorimaus, & deux lieuës plus avant nous trouvâmes du côté du Sud l'embouchure d'une fameuse ri-

viere que les Indiens nom
ment Cuchiguara ; elle eſ
navigable quoy qu'il s'y trou
ve des rochers en quelque
endroits, & eſt fort poiſſon
neuſe ; il s'y trouve grand
quantité de tortuës, ſes riva
ges ſont chargez de Mays &
de Magnioc, en un mot ell
a tout ce qui eſt neceſſair
pour en faire trouver la navi
gation facile & agreable
Tous les bords de cette rivie
re ſont peuplez de diverſe
Nations que je vous homme
ray ſucceſſivement l'une a
prés l'autre, en commençan
par les premieres qui habiten
ſon embouchure, & conti
nuant par celles qui ſont e
montant la riviere, leſquel

ſont les Cuchiguaras qui portent le meſme nom de la riviere Cumayaris, &c. & enfin tous les derniers ſont les Curiguires, qui ſelon le rapport de perſonnes que j'ay vûës y avoir eſté, & qui nous offrirent de nous y conduire, ſont des Geants de ſeize palmes de haut & fort vaillants; ils vont tous nuds cõme les autres, & portẽt aux oreilles & aux narines de grãdes plaques d'or: nous trouvions qu'il nous falloit deux mois de chemin pour arriver en la Province de ces Geants depuis l'embouchure de la riviere: aprés avoir paſſé au de-là nous trouvâmes du côté du Sud des Peuples ap-

pellez les Caupunas & Zurinas, qui sont les hommes les plus adroits & les plus curieux que nous ayons vû en tout ce païs pour les ouvrages de la main, sans avoir d'autres outils que ceux dont j'ay parlé cy-dessus ; ils font des sieges faits en forme d'animaux avec tant de delicatesse, & si commodes pour tenir le corps en repos, que l'invention humaine n'en sçauroit trouver de meilleurs ; ils font des Estolicats qui sont leurs armes ordinaires d'un bâton fort délié, avec tant d'adresse que c'est avec beaucoup de raison que les autres Nations du païs ont

passion d'en avoir ; & ce qui est admirable d'un morceau de bois le plus grossier ils en tirent une figure de relief si au naturel & avec tant de perfection, que beaucoup de nos Sculpteurs pourroient bien apprendre d'eux. Ce n'est pas seulement pour la satisfaction de leur esprit & pour leur propre commodité qu'ils travaillent ces ouvrages, c'est encore pour le profit qu'ils en retirent, car ils en font commerce avec de leurs voisins, & en tirent par ce moyen toutes les choses dont ils ont besoin en échange.

CHAPITRE LXIV.

Du fleuve Basurara, & des grandes Isles qu'il fait dans les terres; des Peuples qui habitent en ces lieux; de leurs armes, & du commerce qu'ils ont avec les Hollandois qui habitoient la Cayenne.

TRENTE-deux lieuës au dessous de l'embouchure de Cuchiguara, nous rencontrâmes du côté du

Nord celle d'une autre riviere, qui eſt nommée par ceux du païs Baturam ; ce fleuve ſe répand bien avant dans les terres, & fait pluſieurs grands lacs ; de ſorte que la terre eſt ainſi partagée en pluſieurs grandes Iſles qui ſont toutes peuplées d'un nombre infiny de monde. Ces terres ſont fort élevées, & ne ſont jamais inondées des eaux quelques grandes qu'elles ſoient : Le païs eſt fort abondant en toutes ſortes de vivres, comme Mays, Magnioc, toutes ſortes de fruits, de gibier, & de poiſſons dans la riviere,

donnant aux Habitans de quoy ſe nourrir abondamment; ce qui rend ce païs autant fertile en hommes qu'en toutes choſes. Tous les Peuples qui vivent dans cette grande étenduë de païs ſont appellez d'un nom general Carabuyavas, & en particulier ſont diviſez en Provinces qui ſe nomment ainſi, Ceraguanas, &c. Tous ces Indiens ſe ſervent d'arcs & de fleches, & parmy quelques-uns d'eux je vis des armes de fer, comme haches, halebardes, ſerpes & coûteaux; je leur fis demander par les Truchemens d'où leur venoient ces in-

ſtrumens de fer, ils répondirent qu'ils les achetoient des gens de leur païs qui ſont les plus proches de la Mer de ce côté-là, & qui les avoient en échange de leurs danrées, de certains hommes blancs comme nous, & qui ſe ſervoient de nos mêmes armes, comme épées & arquebuſes, & qui avoient des habitations ſur la coſte de la Mer; que la ſeule difference qu'il y avoit entre eux & nous, eſtoit qu'ils avoient tous les cheveux blonds : ces marques étoient ſuffiſantes pour nous faire entendre avec certitude que c'eſtoient des Hol-

landois qui s'eſtoient mis en poſſeſſion de l'embouchure de la Riviere douce ou de la riviere Philippe, il y avoit déja quelque temps. Ce fut en mil ſix cens trente-huit qu'ils vinrent deſcendre dans la Guyane, qui eſt une dépendance du Gouvernement du nouveau Royaume de Grenade, & non ſeulement ſe rendirent les Maiſtres de toute l'Iſle, * mais y entrerent ſi inopinement, que les noſtres n'eurent pas le temps d'emporter avec eux le ſaint Sacrement de l'Autel, qui demeura captif entre les mains de ces ennemis; ils ſe promettoient une grande

rançon de nous autres pour retirer ce ſaint gage de leurs mains, ſçachant le reſpect & l'amour que tous les Catholiques ont pour le precieux Corps de leur Sauveur, mais nos gens prirent un autre party, ce fut de prendre les armes, de faire de bonnes compagnies de Soldats reſolus d'aller avec un courage de Chrétiens expoſer leurs vies pour délivrer leur Sauveur des mains de ſes ennemis : ils eſtoient tous pleins de ces deſirs ſi ſaints & ſi juſtes qui ne pouvoient venir que de la faveur du Ciel, lorſque nous partîmes de là pour revenir en Eſpa-

gne rendre compte de nô-
tre voyage.

* Bien que la Guiane soit une partie tres considerable du continent, & non une des Isles de l'Ocean, comme nostre Autheur semble en cet endroit le vouloir faire croire, il pourroit pourtant bien estre qu'il diroit plus vray qu'il ne pense, & que la riviere d'Orenoque ou de Paria se détachant de la Riviere des Amazones pour venir en suitte s'emboucher à la Mer vis à vis de l'Isle de la Trinité, entre le neufiéme & dixiéme degré de latitude Septentrionnale, il pourroit bien estre, dis-je, que la Guiane seroit une Isle par ce moyen, comprenant toute cette étenduë de terre qui est entre l'embouchure d'Orenoque & celle des Amazones, jusques au lieu où ces deux grands fleuves se divisent pour faire chacun leur route à part, & s'emboucher dans la Mer à plus de trois cens lieuës de distance l'un de l'autre. Tout cet intervalle est ce que les Geographes nomment communément dans leurs Cartes coste de Guiane. Dans cette étéduë se trouve l'Isle de Cayenne si celebre ou pour les diverses avantures qu'ont euës en differents temps les Colonies que nos François y ont établies, ou par divers combats qu'ils ont soûtenus tant contre les Indiens que contre les Europeens pour s'y maintenir : en quoy ils ont si bien reussi, que c'est aujourd'huy une des plus considerables & des plus utiles Colonies que nous ayons en toute l'Amerique.

CHAP

CHAPITRE LXV.

De la grande riviere appellée Rionegro à cause de ses eaux, qui sont si claires qu'elles en paroissent noires ; & d'un lieu à fortifier sur cette Riviere, qui donneroit moyen de se rendre Maîtres de la Riviere des Amazones, en venant du Cap de Nord par la riviere nommée Riogrande.

DU mesme costé du Nord nous rencontrâmes à un peu moins de trente

lieuës entieres au deſſus de
Baſurura, l'embouchure de
la plus grande & de la plus
belle riviere de toutes celles
qui viennent ſe rendre
dans celle des Amazones,
en l'eſpace de mil trois
cens lieuës de longueur
qu'elle fait ſa courſe; elle a
une lieuë & demie dans ſon
embouchure, qui eſt à qua-
tre degrez de hauteur, &
l'on peut dire pour ſe réjoüir
que cette puiſſante riviere eſt
comme offencée, tant elle
eſt fiere, de rencontrer une
riviere plus grande qu'elle:
auſſi l'incomparable Amazo-
ne ſemble luy tendre les bras,
mais l'autre dedaigneuſe &
ſuperbe, au lieu de ſe perdre

dans ſes eaux, s'en tient ſeparée, & occupant elle ſeule la moitié du lit de l'Amazone plus de douze lieuës de long, elle fait remarquer à tous ceux qui navigent la difference qu'il y a entre les eaux de l'une & celles de l'autre. Les Portugais ont eü quelque raiſon d'appeller cette grande riviere la riviere Noire, parce qu'à ſon embouchure & pluſieurs lieuës au deſſus, ſa profondeur jointe à la clarté de tant d'eaux qui ſe jettent de pluſieurs grands lacs dans ſon lit, font paroiſtre ſes ondes auſſi noires que ſi elles étoient teintes, encore qu'elles ſoient claires dans un

verre comme dn criſtal ; elle fait ſon cours d'Occident en Orient dans ſes commencemens, mais elle prend des détours ſi grands, qu'en tres peu de diſtance elle change differemment de Rhumbs ; mais celuy qu'elle court pluſieurs lieuës avant que d'entrer en la Riviere des Amazones eſt du Ponant au Levant. Les Indiens qui vivent ſur ſes bords l'appellent Curiguarura, mais les Toupinambours, dont nous parlerons bien-toſt, luy donnent le nom d'Urama, qui ſignifie en leur langue l'eau noire. Ils donnent encore un autre nom à noſtre grande Riviere, qu'elle garde en ces lieux.

là, ils la nomment Pajanaquris, qui veut dire grande riviere, pour la diſtinguer d'une autre riviere bien moindre, mais neanmoins fort grande, qu'ils appellent Pajanamira; c'eſt une riviere qui entre du côté du Sud dans noſtre grande Riviere, une lieuë plus bas que la riviere Noire: on nous aſſura que cette riviere étoit habitée d'un tres grand nombre de Peuples de differentes Nations, dont les derniers portent des chapeaux & des habits comme nous; ce qui nous donna aſſez à connoiſtre que ces Peuples n'eſtoient pas loin de nos Villes du Perou. Ceux qui

habitent les bords de la ri-
viere Noire occupent bien
des terres, & s'appellent les
Canicuaris, Curupatabas, &
les derniers ſont les Quarava-
quazanas, qui habitent un
bras de la riviere Noire ; &
c'eſt par ce bras que nous
avons eſté ſuffiſamment in-
ſtruits que l'on peut ſe ren-
dre dans la riviere que nous
appellons Riogrande, qui a
ſon embouchure dans la Mer
du Cap de Nord, & auprés
de laquelle les Hollandois ſe
ſont établis.

Toutes ces Nations ſe ser-
vent d'arcs & de fleches,
dont ils empoiſonnent la plû-
part de jus d'herbes ; toutes
les terres de cette riviere

Noire ſont fort élevées, le terrain tres-bon, qui promet de donner à la culture abondamment de toutes ſortes de fruits, & même de ceux de nôtre Europe en des lieux bien expoſez pour cela : il y a encore quantité de belles & bonnes Campagnes, toutes couvertes de pâturages excellents, capables de nourrir des troupeaux innombrables de toutes ſortes de beſtiaux : L'on y voit auſſi quantité de grands arbres, dont le bois eſt fort bon pour faire toute ſorte de charpenterie, ſoit de vaiſſeaux, ſoit de maiſons, & outre ce bois dont on a abondance, le païs fournit encore

de fort bonnes pierres & en quantité, dont l'on peut faire les plus beaux edifices; ses rives sont peuplées de toutes sortes de gibier, pour le poisson il est vray qu'il y en a peu en comparaison de ce qui est dans la Riviere des Amazones, & la cause est de ce que ses eaux sont si claires, mais en recompense les lacs qui sont dans les terres, & qui luy rendent leurs eaux, en donnent aux Habitans plus qu'il ne leur en faut. Cette riviere a dans son embouchure des situations les meilleures du monde pour faire des Forts, & quantité de pierres pour les bâtir, dans le

dessein

deſſein qu'on pourroit avoir d'empeſcher nos ennemis qui voudroient venir par cette riviere pour entrer dans le grand canal de l'Amazone ; ce n'eſt pas que j'eſtime que ce ſoit icy le meilleur endroit à fortifier pour empeſcher nos ennemis, mais pluſieurs lieuës plus haut que cette embouchure, c'eſt dans le bras qui ſe va rendre dans la riviere appellée Riogrande, dont j'ay déja dit que l'embouchure eſtoit en la Mer du Nord : c'eſt là où plus aſſurément on doit mettre toutes ſes forces, pour fermer entierement à nos ennemis le paſſage de ce nouveau Mon-

de, qu'ils ſouhaitent infiniment de découvrir, & qu'ils tenteront un jour ſi on ne les previent en leur fermant ce paſſage. Je n'aſſureray pas que cette riviere appellée Riogrande, dans laquelle entre le bras de la riviere Noire, ſoit la riviere le Doux ou la riviere Philippe, qui entrent toutes deux en la Mer vers le Cap du Nord; mais ſuivant les remarques que j'en ay, j'inclinerois fort à croire que c'eſt la riviere Philippe, parce que c'eſt la premiere riviere conſiderable qui entre en la Mer au delà du Cap; ce que je puis certainement dire, eſt que cette riviere de Riogrande

n'eſt point du tout la riviere d'Orignoc, parce que ſa principale embouchure dans la Mer eſt vis à vis de l'Iſle de la Trinité, qui eſt à plus de cent lieuës plus bas que l'endroit où entre dans la Mer la riviere Philippe, ce fut par cette riviere que le tiran Lopez d'Aguirre ſe rendit en la Mer du Nord: & puis qu'il a bien fait ce voyage, tout autre pourra bien le faire encore, & ſuivre une route qui a eſté déja une fois ouverte.



CHAPITRE LXVI.

D'une sedition arrivée parmy l'armée Portugaise, pour se voir si prés de leur patrie sans avoir rien gagné, & la resolution prise d'aller piller les Peuples de la riviere Noire pour gagner des esclaves, qui fut arrestée par le Pere d'Acugna.

NOSTRE flotte estoit encore ancrée à l'embouchure de la riviere Noire le douziéme jour d'Octo-

ore de l'année mil six cens
rente neuf, lorsque les Sol-
dats Portugais considerans
qu'ils estoient comme aux
portes de leurs maisons, &
n'ayant rien gagné depuis
deux ans qu'ils en estoient
partis, regardoient la fin de
leur voyage comme le plus
grand mal-heur qui leur
pourroit arriver, ils se di-
soient les uns aux autres,
que n'ayant recueilly autre
fruit de leurs travaux & de
leurs combats, que la perte
de deux ans & l'augmenta-
tion de leurs miseres, ils de-
voient penser à eux pendant
que l'occasion s'en presen-
toit, qu'ils estoient ridicu-
les s'ils attendoient de Sa

Majesté Catholique la recompense des services qu'ils luy avoient rendus en la découverte de tant de Païs, que bien d'autres devant eux avoient répandu leur sang, & prodigué leurs vies pour l'accroissement de la grandeur d'Espagne, qui étoient morts sur le fumier sans sçavoir à qui s'adresser pour le soulagement de leurs miseres : Ces paroles seditieuses ayant esté ouiës de la plûpart des Portugais avec applaudissement, ils se resolurent sur le champ d'en parler à leur General, & de le porter d'une ou d'autre maniere à entrer dans leurs sentimens.

Cette resolution prise ils furent le trouver, & luy dirent qu'ils n'avoient pas besoin de luy representer le miserable estat où ils estoient, qu'il en estoit assez persuadé par ses propres yeux; qu'il y avoit deux ans qu'ils erroient sur des rivieres, où ils perissoient tous les jours ou par la faim, ou par le travail, ou par les fleches des Sauvages; qu'ils le supplioient d'avoir égard à leur pauvreté, & de ne pas trouver mauvais qu'ils cherchassent quelque remede à leurs maux; qu'ils estoient seurs que le long de la seule riviere Noire ils pourroient tirer un si grand nombre

d'eſclaves, de ceux que les Indiens avoient pris à la guerre, qu'ils en tireroient un notable ſoulagement; & quand ils ne rapporteroient rien de leur voyage que ces eſclaves, ils eſperoient de n'eſtre pas mal receus de leurs compagnons de Para, mais que s'ils retournoient les mains vuides, & n'emmenoient avec eux quelques eſclaves aprés avoir traverſé tant de Provinces bien peuplées, dont les Habitans meſmes oſoient venir juſqu'à leurs portes pour y faire des eſclaves, ils ſeroient tenus pour les plus lâches & les plus infames de tous les hommes.

Le Capitaine General ſe voyant non ſeulement ſeul contre pluſieurs, & jugeant bien que la revolte eſtoit toute formée dans le cœur de ſes Soldats, crut qu'il ne devoit pas les irriter davantage ; il leur permit donc de tenter cette entrepriſe, puiſque le vent leur eſtoit favorable pour entrer dans la riviere Noire, & ſembloit les convier à cet embarquement. Les Portugais furent tranſportez de joye d'avoir obtenu ce congé, il n'y en eut pas un qui ne ſe promit au moins trois cens eſclaves pour ſa part. Cette reſolution ne me donna pas une mediocre inquietude, car je

ne sçavois pas bien quels estoient les veritables sentimens de nostre General, mais je connus bien tost qu'il avoit du cœur & beaucoup de desinterressement, & qu'il estoit ennemy mortel des violences pareilles à celles que ses Soldats vouloient faire; pour moy qui par la grace de Dieu me trouvois assez fort pour ne rien craindre, je fis un ferme propos de mourir mil fois s'il estoit possible, avant que de consentir à quoy que ce soit contre la plus grande gloire de Dieu, ou contre le service de Sa Majesté Catholique. En même temps j'allay celebrer la

ſainte Meſſe, & aprés l'avoir dite, nous nous retirâmes à part mon compagnon & moy pour cõſulter enſemble ſur les moyens d'empêcher une ſi barbare & ſi diabolique reſolution, & prîmes le party de faire des proteſtations publiques contre leur temerité & leur deſobeïſſance.



CHAPITRE LXVII.

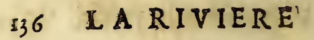
De l'ordre donné à l'armée de faire voille, ce qui fut fait ſans bruit ; & de la Riviere du Bois entre Ycayary, & les divers Peuples qui habitent ſes rivages, qui ſont un court chemin pour la montagne de Potoſſi.

JE la communiqué au General, il fut bien joyeux de me voir de ſon

ſentiment ; & m'avoüant qu'il n'y avoit rien de plus fort que ma proteſtation : il fit voir en cette occaſion la grandeur de ſon courage ; car il fit publier mon écrit, & commanda en meſme temps aux Mathelots qu'ils euſſent à plier les voiles, & à diſpoſer toutes choſes pour ſortir dés le lendemain de la riviere Noire, & rentrer dans l'Amazone pour achever le voyage. Cet ordre fut executé, nous partîmes le lendemain, & continuant noſtre route nous trouvâmes quarante lieuës au deſſous du côté du Sud la grande riviere du Bois, qui eſt un nom que luy donnerent les

Portugais en venant de Para, à cauſe de la quantité de groſſes pieces de bois que cette riviere charioit avec elle, mais ſon nom propre eſt Layari parmy les Indiens qui habitent ſur ſes bords : elle vient du côté du Sud, comme j'ay dit, & nous apprîmes qu'elle ſe forme de deux grandes Rivieres qui s'aſſemblent quelques lieuës au deſſus de ſon embouchure ; cependant ſuivant toutes les apparences fondées ſur ce que ce fut par cette riviere que les Toupinambous deſcendirent pour ſe rendre dans ce païs. On peut dire aſſurément qu'il n'y a point de chemin plus

court & plus certain pour arriver à la Province de Potoſſi que par la voye de cette Riviere ; il y a pluſieurs Nations qui habitent le long de cette riviere de Layari, mais ces premieres du côté de ſon embouchure ſont les Zurinas & les Cayanas, & au deſſus ſont les Urarchaus, Anamaris, Guarinumas, Curanaris, Pepunacas, & Abacaris : depuis l'embouchure de la riviere Cayari en deſcendant le long de celle des Amazones on rencontre les Zapucayas & les Wbaringas, qui ſont tres excellents ouvriers en bois ; au deſſous d'eux l'on rencontre les Guaranaquaços, Maraguas,



Guimajis, Burais, Punovis, Orequaras, Aperas, & d'autres, dont je ne puis rapporter les noms avec certitude.



CHAPITRE LXVIII.

De l'Iſle des Toupinambous, qui ſortirent du Brezil lors de la conqueſte faite par les Portugais, & ſe rendirent Maiſtres de cette Iſle.

VINGT-huit lieuës au deſſous de la riviere de Cayari, continuant noſtre route du côté du Sud ſur la Riviere des Amazones, nous vinmes aborder à une grande Iſle qui a ſoixante lieuës de large, & par conſequent

plus de deux cent lieuës de circuit. Cette Isle est toute peuplée de ces vaillants Toupinambous ; qui lors de la conqueste du Brezil se bannirent volontairement de leur païs, & aimerent mieux quitter toute la Province de Fernambuco, que de perdre leur liberté, & se soûmettre à la rude domination des Portugais ; ils abandonnerent plus de quatrevingt-quatre gros villages où ils estoient établis, & partirent en même temps en si grand nombre, qu'il ne demeura pas une creature vivante en toutes leurs habitations : ils prirent leur chemin à la main gauche de ces grandes mon-

tagnes appellées Cordelieres, qui commencent au détroit de Magellan, & traverſent toute l'Amerique meridionale du Nord au Sud; ils paſſerent tous les ruiſſeaux & toutes les rivieres qui deſcendent de ces montagnes pour ſe rendre en l'Ocean; les uns furent juſques au Perou, & s'arréterent avec les Eſpagnols qui habitoient vers la ſource de la riviere de Cayari ou du Bois; ils demeurerent quelque temps avec eux; mais à cauſe qu'un Eſpagnol fit foüeter un Toupinambout qui luy avoit tué une vache, ne pouvant ſouffrir cette injure, ils reſolurent tous de s'en aller,

& se servant de la commodi-
té de la riviere, ils se jetterent tous dans leurs Canoos, & descendirent jusques à cette grande Isle qu'ils occupent aujourd'huy. Les Indiens perlent la langue generale du Brezil, qui s'étend par tout le païs que les Portugais ont conquis jusqu'à Maragnon & Para; ils nous dirent que lorsque leurs peres sortirent du Brezil, ne pouvant trouver dequoy vivre tous emsemble dans les deserts où il leur faloit passer, ils furent contraints durant une marche de plus de neuf cens lieuës, de se separer à cause de la multitude qu'ils estoient sortis ensem-

ble ; de ſorte que les uns s'en allerent d'un côté, & les autres d'un autre, & de cette maniere toutes les montagnes du Perou, qui ſont appellées Cordelieres, ſont demeurées habitées & peuplées des Toupinambous. Cette Nation eſt fort brave & fort vaillante ; elle l'a bien montré à ceux qu'elle trouva dans l'Iſle où elle eſt preſentement établie : car il eſt vray-ſemblable que ces Toupinambous eſtoient beaucoup moins ſans comparaiſon que les Habitans de l'Iſle, quand ils arriverent en ces quartiers ; cependant il eſt certain qu'ils les ont tant de fois battus,

& ſi bien aſſujettis tous ceux avec qui ils eurent la guerre, qu'aprés avoir dé-truit des Nations toutes en-tieres, ils ont forcé les au-tres de quitter dépouvante leur païs naturel, & d'aller faire leurs habitations dans des terres éloignées : Ces Toupinambous ſe ſervent d'arcs & de fleches, à quoy ils ſont fort adroits ; ils ont le cœur ſi noble, & une grandeur d'ame telle qu'ils pourroient en diſputer avec les Peuples de l'Europe les plus accomplis. Quoy que preſque tous ceux d'apre-ſent ne ſoient que les enfans ou les petits enfans des pre-miers qui ſont venus du Bre-

zil dans cette Isle, neanmoins l'on remarque qu'ils commencent à degenerer de leurs peres, par les alliances qu'ils contractent avec ceux de ce païs, & qu'ils s'accoûtument aux manieres de vivre des Originaires. Ils nous receurent tous avec des demonstrations de joye extraordinaire, & nous firent entendre que dans peu ils devoient se resoudre à faire alliance avec nous, & se mettre au nombre des Indiens alliez & amis de Para. Cette declaration me plût fort, & je m'en promis de grands avantages pour nostre Nation ; car il est infaillible que si ces vail-

lants hommes ſont une fois de noſtre party, il nous ſera aiſé de mettre à la raiſon toutes les autres Nations de la Riviere des Amazones, puis qu'au ſeul nom des Toupinambous il n'y en a pas une qui ne tremble.



CHAP.

CHAPITRE LXIX.

De l'esprit des Toupinambous, de la langue qu'ils parlent, des nouvelles qui furent données des salines qu'il y a au Perou.

CEs Toupinambous sont fort spirituels & fort intelligens, n'ayant pas besoin de Truchemens pour traiter avec eux, par la raison que j'ay déja dit qu'ils parlent la langue generale du Brezil, que beaucoup de Portugais parlent aussi bien qu'eux, pour estre nés &

avoir esté élevez dans le Brezil. Nous avons appris d'eux diverses choses fort particulieres, que je vais rapporter, & que l'on peut croire assurément sur leur rapport, parce que ce sont des hommes qui ont couru & ont soûmis à leur puissance tout ce qui est voisin d'eux : Ils nous dirent que proche de leur Isle du côté du Sud, il y a en terre ferme deux Nations entre les autres fort remarquables, l'une de Nains aussi petits que de petits enfans, qui s'appellent Guayazis, l'autre est d'une race qui vient au monde avec les pieds tournez le devant derriere ; &

qui ne ſçauroit pas ce prodige, & voudroit les ſuivre à leurs piſtes, s'éloigneroit d'eux au lieu de les atteindre; on les appelle Matayus, & ils ſont tributaires des Toupinambous, auſquels ils ſont obligez de les fournir de haches de pierre, pour abbattre les gros arbres quand ils veulent défricher les terres, parce qu'ils font ces haches fort proprement, & ſont continuellement occupez à en faire: Ils nous dirent encore que de l'autre côté de la riviere qui eſt celuy du Nord, il y a ſept Provinces qui ſe tiennent l'une à l'autre, & qui ſont fort peuplées; mais parce

que ce ſont des gens de peu de force & de courage, & qui ne ſe nourriſſent que de fruits & de petits animaux ſauvages, ſans jamais avoir pris les armes entre eux par leurs propres coleres, ou contre les autres pour s'en deffendre, on n'en fait nul cas; ils nous dirent encore qu'ils ont eſté long-temps en paix avec une autre Nation qui confine à la precedente, avec laquelle ils ont eü long-temps un commerce reglé de toutes les choſes dont chacune avoit abondance dans ſon païs; & que la principale que les Toupinambous tiroient de ces Peuples, eſtoit du ſel

qu'ils leur apportoient pour échange, & qui provenoit de certaines terres proches & voisines d'eux. Si la chose est comme ils nous l'ont dit, la découverte de ces salines seroit d'une grande utilité pour les Espagnols, & leur serviroit beaucoup non seulement pour la conqueste, mais encore pour établir des Colonies sur les bords de nostre grande Riviere; mais quand cela ne seroit pas vray de ce côté-là, on ne peut pas douter qu'on ne trouve du sel en abondance le long de ces rivieres qui descendent du côté du Perou, parce que en l'année mil six cens trente

un j'eſtois en la ville de Lima, & deux hommes en deux temps differens en ſortirent pour aller en querir, & en apporterent leurs charges ; ils nous dirent qu'ils étoient arrivez en un certain endroit, où s'eſtant mis ſur une des rivieres, qui ſelon toutes les apparences ſont celles qui forment ce grand fleuve qui vient tomber dans la Riviere des Amazones, ils eſtoient abordez à une certaine montagne toute de ſel, dont les Habitans faiſoient un grand trafic, & eſtoient devenus fort riches & fort à leur aiſe de ce que ces Indiens qui les venoient acheter de fort loin, leur donnoient

en échange : ce n'eſt pas que ce ſoit une choſe nouvelle dans le Perou, & dans toutes les montagnes de voir des rochers de pierres de ſel qui eſt excellent, puiſque l'on ne ſe ſert point d'autre en tout ce païs; & l'on le tire de la roche avec des inſtrumens d'acier, par grandes pieces qui peſent chacune cinq à ſix * arobas. Cette Province des Toupinambous eſt de ſoixante ſix lieuës de long, & finit par une grande habitation ſituée à trois degrez de hauteur meridionale, comme eſt la premiere habitation des Indiens Aguas dont nous avons parlé cy-devant.

* Aroba eſt un poids de 25 livres, côme un quintal eſt un poids de 100 livres.

CHAPITRE LXX.

Des Amazones dont ils apprirent les usages & les coûtumes.

CES mesmes Toupinambous nous confirmerent aussi le bruit qui couroit par toute nostre grande Riviere de ces renommées Amazones, dont elle emprunte son veritable nom, & sous lequel nom elle a esté connuë depuis les premiers jours qu'elle a esté découverte, jusqu'aujourd'huy; non seulement par ceux qui

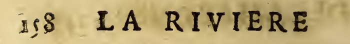
y ont voyagé, mais encore par tous les Coſmographes qui en ont traité certainement. Ce ſeroit une choſe bien étrange que cette grande Riviere euſt pris le nom d'Amazone ſans aucun fondement raiſonnable, & que pouvant ſe donner un nom ſous lequel elle pouvoit ſe rendre fameuſe, elle n'euſt eſté connuë que ſous un nom fabuleux ; cela ne peut tomber ſous le ſens, & il n'eſt pas croyable qu'une riviere comme la noſtre, qui poſſede tant d'avantages par deſſus toutes les autres, aye tiré ſa gloire d'un titre qui ne luy appartenoit pas, comme nous voyons dans les gens

qui n'ayant pas aſſez de vertu pour emporter par leur propre force la gloire qu'ils deſirent, ont la lâcheté de ſe parer des avantages d'autruy ; mais les preuves que nous avons pour aſſurer qu'il y a une Province d'Amazones ſur les bords de cette riviere, ſont ſi grandes & ſi fortes, que ce ſeroit manquer tout à fait à la foy humaine de faire difficulté de le croire. Je ne fais point fonds ſur les enqueſtes ſerieuſes qui ont eſté faites de l'authorité de la Cour Souveraine de Quito, dans leſquelles on a entendu pluſieurs témoins natifs des lieux meſmes, & qui y a-

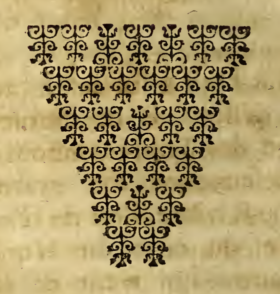
voient demeuré long temps ; & de toutes les choses qui sont enfermées dans leurs terres frontieres, une des principales qui est precisément affirmée est, qu'une de ces Provinces proche de nostre Riviere est peuplée de femmes belliqueuses, qui vivẽt & se gouvernẽt seules sans hommes, qu'en de certains temps de l'année elles se donnent à des hommes pour en devenir grosses, & que tout le reste du temps elles vivent dans leurs bourgs ne songeant qu'à cultiver la terre, & à se procurer par le travail des bras tout ce qui leur est necessaire pour le soulagement de leur vie. Je ne m'ar-

réteray non plus à d'autres informations qui ont esté faites dans le nouveau Royaume de Grenade au Siege Royal de la ville de Pasto, où furent ouys quelques Indiens, & particulierement une Indienne qui asseura avoir esté mesme dans le païs où ces femmes vaillantes sont établies, & ne dit rien qui ne fût conforme à tout ce qu'on en sçavoit déja par les precedentes relations, mais je ne puis taire ce que j'ay ouy de mes oreilles, & que j'ay voulu verifier aussitost que je m'embarquay sur cette Riviere des Amazones; on m'a donc dit par toutes les habitations où j'ay passé,

qu'il y a des femmes dans leur païs telles que je les leur dépeignois, & chacun en particulier m'en donnoit des marques ſi conſtantes & ſi conformes, que ſi la choſe n'eſt point, il faut que le plus grand des menſonges paſſe par tout le nouveau Monde pour la plus conſtante de toutes les veritez hiſtoriques; neanmoins nous eûmes de plus grandes lumieres de la Province que ces femmes habitent, de leurs coûtumes ſingulieres, des Indiens qui communiquent avec elles, des chemins par leſquels on va en leurs contrées, & de ceux du païs qui leur ſervent à



peupler dans le dernier village qui fait la frontiere d'entre les Toupinambous & elles.



CHAPITRE LXXI.

Nouvelles plus certaines des Amazones de l'Amerique.

TRENTE-ſix lieuës au deſſous de ce dernier village des Toupinambous, en deſcendant ſur noſtre grande Riviere, l'on en rencontre du côté du Nord une autre qui vient de la Province meſme des Amazones, & qui eſt connuë par les gens du païs ſous le nom de Cunuris. Cette riviere prend le nom des Indiens

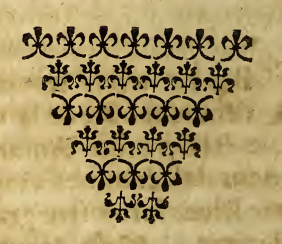
qui ſont les plus proches de ſon embouchure, au deſſus de ces premiers Peuples en rencontrant la riviere Cunuris on trouve d'autres Indiens appellez Apotos, qui parlent la langue generale du Brezil ; plus haut ſont les Tagaris, & les derniers ſont les Guacaras, qui ſont ces Peuples heureux qui ont la communication & la faveur de ces femmes vaillantes ; elles ont leurs habitations ſur de grãdes & de prodigieuſement hautes montagnes, parmy leſquelles il y en a une qui s'éleve extraordinairement au deſſus de toutes les autres, & qui eſt tellement battuë des vents, qu'elle

qu'elle en eſt ſterile & paroiſt toute raſe ; elle s'appelle Yacamiaba : ces femmes comme j'ay déja dit ſont fort vaillantes, & ſe ſont toûjours conſervées elles ſeules ſans le ſecours & l'aſſiſtance des hommes ; & quand même leurs voiſins viennent ſur leurs terres au temps concerté avec elles, elles les reçoivent les armes à la main, qui ſont des arcs & des fleches, & en font l'exercice de meſme que ſi c'eſtoit des ennemis ; mais reconnoiſſant que les autres ne veulent point la guerre, & que ce ſont leurs amis, elles laiſſent leurs armes & accourent toutes aux Canoos ou autres

petits vaiſſeaux de leurs hô-
tes ; chacune prend l'Ama-
ca qu'elle trouve plus à la
main, ce ſont des lits de cot-
ton qui ſe ſuſpendent & dans
leſquels ils dorment ; ces
femmes les portent à leurs
maiſons, & les ſuſpendent en
lieu où le Maiſtre le peut & le
vient reconnoître ; elle le re-
çoit aprés comme ſon hoſte,
& le traitte ce peu de jours
qu'ils doivent demeurer en-
ſemble : Ce temps paſſé ils
retournent chez eux, & ne
manquent point toutes les
années de faire ce voyage
dans le meſme temps. Les
filles qui naiſſent de cet a-
mour ſont nourries par leurs
meres, & inſtruites aux ar-

mes & au travail, comme pour porter plus avant la valeur & les coûtumes de leurs devancieres : Pour les mâles il n'eſt pas certain ce qu'elles en font, j'ay vû un Indien qui me dit qu'eſtant petit il avoit eſté avec ſon pere à cette entreveuë, & m'aſſura qu'elles donnent aux peres l'année d'aprés les enfans mâles qu'elles ont euës d'eux, mais la plûpart tiennent qu'elles tuënt tous les mâles incontinent qu'ils ſont nés, & c'eſt ce qui paſſe pour plus conſtant parmy tous ; le temps decouvrira la verité. Aſſurément elles gardent des treſors dans leurs contrées capables d'enrichir

tout le monde ; l'embouchure de ce fleuve ſur les rives duquel habitent ces Amazones, eſt à deux degrez & demy de hauteur meridionale.



CHAPITRE LXXII.

De la riviere Vexamina, & du détroit de la grande Riviere des Amazones d'un quart de lieuë.

APRES avoir traversé l'embouchure de la veritable Riviere des Amazones nous descendîmes vingt-quatre lieues sur nostre grande Riviere, & en trouvâmes du mesme côté du Nord une autre petite qui est nommée Vexamina; elle vient à entrer dans nostre grande Riviere en cet endroit où

cette grande & ſpacieuſe Mer d'eau douce, noſtre incomparable Riviere, s'étreſſit, ou plûtoſt eſt tellement ſerrée par les terres, qu'elle ſe renferme, comme j'ay déja dit, dans un eſpace de quelque peu plus d'un quart de lieuë : La ſituation eſt extremement favorable pour bâtir deux Forts ſur les deux rivages de noſtre Riviere, qui empeſcheroient non ſeulement le paſſage aux ennemis qui voudroient entrer dans la riviere en montant de la Mer, mais qui ſerviroient encore de Bureaux de la Doüanne, pour y enregiſtrer tout ce qui deſcendroit du Perou par cette

voye, ſi jamais noſtre Riviere vient à eſtre habitée & peuplée de nos gens. Quoy qu'il y aye encore trois cens ſoixante lieuës de diſtance de ce détroit juſqu'à la Mer, on ne laiſſe pas de s'appercevoir en cet endroit des changemens des marées ; car l'on y voit tous les jours croiſtre & diminuer la Riviere, quoy que ce ſoit moins ſenſiblement qu'à quelques lieuës au deſſous.



CHAPITRE LXXIII.

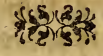
De la riviere des Tapajotos, de leur courage, de leurs fleches empoisonnées, & du traittement qu'ils firent à l'armée Portugaise.

A Quarante lieuës plus bas que ce détroit, on trouve du côté du Sud l'embouchure de la grande & belle riviere des Tapajotos qui emprunte son nom de celuy des Habitans de la Province qu'il arrouse. Ce païs

païs eſt fort peuplée d'Indiens, les terres en ſont tres bonnes & tres-abondantes en toutes ſortes de vivres; ces Tapajocos ſont gens de courage, & qui ſont craints & redoutez de pluſieurs Nations qui leur ſont voiſines, parce qu'ils empoiſonnent leurs fleches d'un poiſon ſi vif qu'il tuë en bleſſant, l'on n'y trouve point de remedes; c'eſt la ſeule raiſon pour laquelle les Portugais meſmes ont eſté ſi long temps leurs voiſins ſans avoir ny commerce ny alliance avec eux, quoy qu'ils euſſent bien voulu s'attirer leur amitié; mais ils vouloient les obliger à quitter

leur païs, & venir peupler dans les lieux où ils eſtoient les Maiſtres. Les Tapajocos ne purent jamais tomber d'accord de cela, parce que ce leur eſt la choſe du monde la plus ſenſible de leur parler d'abandonner leur païs natal : Ce n'eſt pas qu'ils ne receuſſent fort bien les noſtres, & avec grande joye quand ils abordoient en leur païs, dont nous en fiſmes nous-meſmes l'experience, un logement que nous prîmes dans un de leurs bourgs gros de plus de cinq cens familles, où ils ne ceſſerent durant tout un jour de nous venir voir, & de nous apporter des

poules, des canards, des lits, du poiſſon, des farines, des fruits, & de toutes autres choſes avec tant de franchiſe & tant de confiance, que les femmes & les enfans ne ſortoient point d'auprés de nous ; ils nous diſoient meſme de bonne foy, que les Portugais les laiſſaſſent demeurer chez eux, & qu'ils vinſſent à la bonne heure peupler dans leur païs, qu'ils les recevroient & les ſerviroient toute leur vie comme leurs meilleurs amis.



CHAPITRE LXXIV.

Le mauvais traittement que leur firent les Portugais en ce temps-là.

TOus ces bons traittemens des Tapajotos n'eſtoient pas ſuffiſants pour toucher des ames intereſſées & avares, autant que le ſont ceux qui marchent à ces conqueſtes, & qui ne ſe ſont jamais propoſez dans cette longue & difficile entrepriſe, que de gagner un grand nombre d'eſclaves pour vendre ou échanger ;

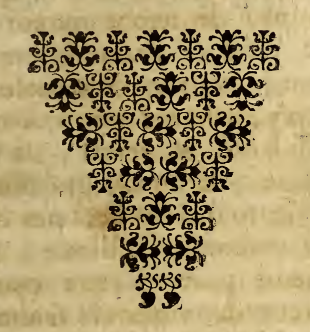
c'eſt pourquoy ils n'eſtoient guere capables d'écouter les propoſitions de ces pauvres gens, & encore moins de les traitter avec honneſteté & avec raiſon : mais s'eſtant mis en teſte que ces Peuples avoient bien des eſclaves pour leur ſervice, ils commencerent de les traitter de rebelles, & s'emportant dans les dernieres violences, les menacerent d'une guerre cruelle. Toutes choſes eſtoient en cet eſtat quand nous arrivâmes au Fort qui eſt aux Portugais, qu'ils appellent Deſtierro, c'eſt à dire du Banniſſement, où s'aſſembloient les troupes pour faire cette execu-

tion si barbare ; je taschay par tous les moyens les meilleurs que je pus inventer, de la suspendre au moins ne pouvant pas l'empescher tout à fait, jusqu'à ce que j'en eusse donné avis au Gouverneur de Para. Celuy qui commandoit à cette expedition estoit Benoist Maziel, fils du Gouverneur de Para, qui estoit pourvû de la charge de Sergent Major de l'Etat : Il me donna sa parole qu'il ne passeroit point outre à l'execution de son entreprise, qu'il n'eust receu de nouveaux ordres de son pere; mais à peine l'eus-je quitté qu'il fit monter le plus de Soldats qu'il pût dans un

brigantin armé de pieces de canon, & en d'autres moindres bâtimens avec lesquels il vint inopinement les surprendre. Ces pauvres gens accepterent bien viste la paix avec mille témoignages de leur bonne volonté, & se soûmettant à tout ce que l'on voudroit faire de leurs personnes; Benoist Maziel leur commanda d'apporter toutes les fleches empoisonnées qu'ils avoient, qui étoit ce que l'on craignoit le plus. Ces pauvres miserables obeïrent aussi-tost, mais à peine les vit-on desarmez, que les Portugais les firent venir tous ensemble, & les enfermerent comme

des moutons dans un parc bien fermé avec une forte garde ; auſſi toſt ils lâcherent la main à une quantité d'Indiens amis qu'ils avoient amenez avec eux, qui pour faire du mal ſont autant de Diables déchaînez, & qui en peu de temps mirent à ſac tout ce grand bourg, dont je vous ay déja parlé ; ils n'y laiſſerent rien qui ne fuſt briſé & perdu ; ils ſe ſaiſirent de toutes les filles & de toutes les femmes de ces miſerables affligez, & à leurs propres yeux commirent des violences ſi abominables, que celuy qui me conta cette courſe pour avoir eſté de la compagnie,

me jura qu'il aimeroit mieux n'acheter jamais d'esclaves, que d'en avoir à ce prix là, & qu'il abandonneroit plûtost tous ceux qu'il possedoit, que de voir commettre toutes ces cruautez.



CHAPITRE LXXV.

Ces mauvais traittemens rendent tous ces Peuples ennemis des Europeens, & ils ont autant de ruſe à ſe deffendre que de courage.

L'INHUMANITÉ des Portugais n'en demeura pas là, comme ils n'avoient point d'autre but que de faire des eſclaves, ils n'étoient pas ſatisfaits d'avoir les Maiſtres, c'eſt pourquoy ils faiſoient de grandes menaces à ces pauvres Indiens

qu'ils tenoient enfermez, & les faiſoient trembler des nouvelles cruautez qu'ils leur diſoient qu'ils exerceroient contre eux s'ils ne leur donnoient des eſclaves, leur promettant auſſi, que moyennant cela non ſeulement ils leur donneroient une liberté entiere, mais qu'ils les conſidereroient comme leurs meilleurs amis, & de plus qu'ils leur donneroient tant d'outils de fer, & de toiles de cotton en échange, qu'ils en ſeroient contents: que pouvoient faire ces innocens, autre choſe que de s'abandonner à la diſcretion de leurs ennemis; ils ſe voyoient entre leurs mains dépoüillez

de leurs armes , leurs maisons ſaccagées, leurs femmes & leurs filles violées. Ils offrirent encore mil eſclaves, & envoyerent quelques uns des leurs pour les amaſſer; mais ces pauvres gens s'étoient refugiez en lieu de ſeureté durant la deſolation du bourg, c'eſt pourquoy il ne fut pas poſſible d'en amaſſer plus de deux cens: Ils les livrent aux Portugais, & ſur la parole qu'ils donnerent de fournir le reſte ils furent mis en liberté. En l'eſtat où ces pauvres miſerables ſe voyoiẽt ils auroient donné leurs propres enfans pour eſclaves, afin de venir à compoſition avec leurs ennemis, ce qu'ils

ont fait plusieurs fois. Les Portugais mirent tous ces esclaves dans un vaisseau, & les envoyerent à Maragnon & à Para. J'assure cela comme l'ayant vû de mes propres yeux : Cette capture plût fort aux Portugais, & elle leur donna tant de courage & tant d'avidité, qu'ils se disposerent aussi-tost à partir pour en faire une plus grande dans une autre Province plus avant dans nostre grande Riviere. Il ne faut pas douter qu'ils auront exercé des cruautez bien plus grandes, parce qu'en ces courses il y va moins d'honnestes gens qui puissent aider celuy qui commande, & empes-

cher les brutalitez des soldats. Tout cela doit élever tous les Habitans de cette Riviere contre le nom Portugais, & je ne doute point que quand on voudra pacifier ce trouble & la haine que ces violences ont causées parmy ces Peuples, l'on n'y trouve de si grandes difficultez que l'on n'en puisse venir à bout; au lieu qu'en l'état que je les laissay quand je passay par là, il n'y avoit rien de plus facile que de faire une paix generale avec les Habitans de nostre Riviere. Voila ce que l'on appelle les Conquestes du Brezil; voila le trafic dont les Soldats se maintiennent, & voila

encore la veritable & la juſte cauſe pour laquelle Dieu punit ces malheureux au point qu'ils ſont perpetuellement dans la guerre & dans le tourment, & n'ont preſque pas de pain à manger: Je crois meſme que s'ils ne ſervoient en quelque ſorte au deſſein que la Majeſté Divine a ſur les Indiens, & n'étoient ſans ceſſe aux mains avec les Hollandois, & s'ils n'avoient déja meſme remporté pluſieurs victoires ſur ces * Heretiques ; il y a long temps que Noſtre Seigneur JESUS-CHRIST auroit exterminé des Conquerans ſi cruels & ſi abominables.

Mais retournons aux Tapajoſos, & à la fameuſe Riviere aux rivages de laquelle ils habitent : Je dis que le fonds de cette riviere eſt tres bon, & qu'un grand vaiſſeau Anglois monta il y a quelques années bien avant ſur cette riviere, pretendant faire des habitations dans cette Province, & établir le commerce du tabac avec les gens du païs ; & ils leur offroient meſme des conditions tres-avantageuſes : mais les Tapajoſos n'en voulurent accepter d'autre, que de ſurprendre inopinément les Anglois, & de tuer tous ceux qui tomberoient ſous leurs mains, aprés s'eſtre ſaiſis de

leurs

leurs armes, qu'ils ont encore aujourd'huy, ils leur firent quitter le païs plus viste qu'ils n'y estoient venus; de sorte que tout le reste se sauva dans le vaisseau, & évita en se mettant promptement à la voile une autre pareille rencontre qui les auroit entierement perdus.

* *Nota*. Cette découverte se faisoit au temps que les Portugais chassoient tous les jours les Holandois de quelqu'une des places du Brezil, dont ils s'estoient emparez peu de temps auparavant, & cette Conqueste donna lieu à la Compagnie de VVest-Inde qui se fit en Holande, tant pour le Commerce de cette partie de l'Amerique qu'occupoient les Portugais, que pour en achever la conqueste; mais il y a plus de 30 ans qu'elle n'a plus rien dans l'Amerique au de là de la ligne & au deça la ligne, elle possede encore Suriname en terre ferme, & l'Isle de Corassol ou Curaçao, luy étant encore resté plusieurs places fortes en la coste Occidentale d'Afrique, & plusieurs Contoirs en divers lieux de cette coste.

CHAPITRE LXXVI.

De la riviere de Curupatubac, & des nouvelles qui furent données des Montagnes d'or, d'argent, d'azur, & de pierres precieuſes, qui ſont parmy les Peuples qui habitent cette riviere.

ENVIRON à quarante lieuës plus bas que l'embouchure de la riviere des Tapajoſos, ſe rencontre celle de Curupatuba ; elle deſcend du côté du Nord dans l'Amazone, & donne ſon

nom à la premiere habitation des Indiens, qui vivent en paix avec les Portugais ſous la protection de leur Roy. Cette riviere n'eſt pas fort groſſe, mais elle eſt fort opulente, ſi on en croit les gens du païs qui nous aſſurerent qu'en montant par cette riviere ſix journées, l'on trouve un petit ruiſſeau, dans le ſable & ſur les rivages duquel l'on trouve grande quãtité d'or, depuis qu'il a lavé le pied d'une mediocre montagne qu'ils appellent Yuquaratinci. Les Indiens nous dirent encore qu'auprés de cette riviere il y a encore un autre endroit qui s'appelle Picari, d'où ils ont pluſieurs

fois tiré une autre ſorte de metal plus dur que l'or, mais tout blanc (c'eſt ſans doute de l'argent) dequoy ils avoient coûtume autrefois de faire des haches & des coûteaux ; mais qu'ayant vû que ces pieces faites de ce metail rebroüiſſoienr au moindre effort, & n'eſtoient preſque d'aucun uſage, ils n'en ont plus fait de cas. Ils nous conterent encore qu'il y a prés de ce détroit, dont j'ay parlé, deux colines, dont l'une aux marques qu'ils en donnerent, eſt vray-ſemblablement d'azur, & l'autre, qu'ils appellent Penagara, eſt telle que que quand le Soleil luit, où que les nuits ſont

fort claires & fort vives, elle brille & luit tout de mesme que si elle estoit couverte de riches diamans : Ils nous asseurerent mesme que de temps en temps elle s'entendoit avec des bruits effroyables ; ce qui est un signe assuré que cette montagne enferme dans ses entrailles des pierres de grand prix.



CHAPITRE LXXVII.

De la riviere de Ginipape, qui a dans ſes rivages des treſors d'or, & des terres fameuſes pour la bonté du terroir propre au tabac & aux cannes de ſucre.

LA riviere de Ginipape, qui deſcend du côté du Nord, & entre dans l'Amazone ſoixante lieuës au deſſous des habitations de Curupatuba, ne promet pas moins de treſors que les riches montagnes dont nous

venons de parler. Les Indiens aſſurent qu'il y a tant d'or le long de ſes rivages, que ſi la choſe eſt comme ils le diſent, cette riviere ſeule poſſede plus de richeſſes qu'il n'y en a dans tout le Perou. Les terres que cette riviere arrouſe ſont du gouvernement de Maragnon, qui eſt entre les mains de Benedito Maziel: Mais ſans faire aucun compte de ce que ces terres toutes ſeules ſont de plus d'étenduë que toute l'Eſpagne reünie enſemble, & qu'il y a quantité de mines dont on a des connoiſſances tres-aſſurées; je diray ſeulement que ces terres ſont la plus grande partie

de la meilleure qualité & bonté pour rapporter toutes ſortes de grains, de fruits, & faire du profit aux habitans, qu'il y en aye en toute l'étenduë de la grande Riviere des Amazones; elles ſont ſituées du côté du Nord, & enferment de grandes Provinces de Barbares Indiens: mais ce qui en eſt encore plus conſiderable, eſt que c'eſt dans ce païs que ſont ces terres ſi renommées, & ces campagnes ſi prodigieuſes en Tucui. Ce ſont les Hollandois nos ennemis qui ont mis ces terres en reputation, & ils en ont reconnu pluſieurs fois non ſeulement la bonté & fertilité du terroir,

roir, mais encore les grandes commoditez qui s'y trouvent capables d'enrichir toutes ſeules ſes habitans : c'eſt pourquoy ils n'ont jamais pû oublier ce beau pays, & y ont fait des habitations pluſieurs fois, mais à leur malheur & à leur grand regret, parce qu'ils en ont toûjours eſté chaſſez par les Portugais. Cependant on doit conſiderer que ce païs eſt fort propre pour y faire de grands plants de tabac, & qu'il n'y a pas d'endroit dans toutes les terres découvertes qui ſoit meilleur pour le plan des cannes & la manufacture du ſucre Ce terroir y rend avec uſure la

moindre culture qu'on luy donne, & produit toutes sortes de vivres avec une abondance extraordinaire ; & il s'y voit des campagnes tres-fertiles en pâturages, qui dans leur grande étenduë peuvent nourrir des troupeaux de toute sorte de bestiaux à l'infiny. Six lieuës plus haut que l'embouchure de cette riviere dans celle des Amazones, il y a un Fort des Portugais qu'ils appellent del Dostierro, c'est à dire du Bannissement, où il n'y a que trente Soldats, & quelques pieces d'artillerie, qui sert plus à tenir en crainte & dans l'obeïssance, les Indiens qui se reduisent sous

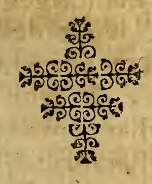
la domination des Portugais, & à maintenir l'authorité du Gouverneur qu'à fermer la riviere, & l'empeſcher aux ennemis. Ce Fort a eſté depuis démoly par Benedito Maziel d'intelligence avec le Gouverneur de Curupa, qui eſt à trente lieuës plus bas en deſcendant la riviere : mais il faut remarquer qu'il étoit ſitué dans un endroit bien conſiderable, puiſque les vaiſſeaux ennemis eſtoient obligez de venir payer le droit de paſſage s'ils vouloient paſſer.

CHAPITRE LXXVIII.

De la riviere de Paranaïba.

DIx lieuës au deſſous de la riviere Ginipape, ſe rencontre du côté du Sud une grande, belle, & puiſſante riviere, qui vient rendre ſes hommages à noſtre grande Riviere des Amazones, & entre dedans une embouchure de deux lieuës de large : Les gens du païs l'appellent Paranaïba ; il y a ſur ſes rivages quelques villages d'Indiens, qui ſont amis des Portugais, & qui ſe ſont

établis ſur l'embouchure de cette-riviere, pour obeïr aux ordres du Gouverneur qui commande en cette Province. Plus avant dans le païs il y a pluſieurs autres Nations, mais nous n'en pûmes avoir ſuffiſamment connoiſſance, non plus que des autres choſes qui ſont le long de cette riviere.



CHAPITRE LXXIX.

La Riviere des Amazones, un nombre infiny d'Isles habitées d'un nombre infiny de Peuples prés de son embouchure.

DEux lieües plus bas que la riviere Ginipape, dont je viens de parler au Chapitre soixante & dix-sept, nostre Riviere des Amazones commence à se separer en plusieurs grands bras, qui font ce grand nombre d'Isles que l'on voit flottantes parmy ses eaux,

jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans la Mer. Toutes ces Isles sont habitées de Nations differentes & de Langues & de Coûtumes. Ce n'est pas que la plûpart entendent fort bien la langue generale de ce côté, qui est celle du Brezil. Le nombre de ces Isles est si grand, & les Peuples qui l'habitent si differens les uns des autres, que je ne pourrois pas en dire ce qu'il y a à sçavoir sans faire un autre volume ; j'en nommeray neanmoins quelques-uns des plus considerables & plus connus, comme sont les Tapuyas, & les vaillans Pacaxas ; ces derniers habitent sur les bords d'une riviere

dont ils portent le nom, qui entre dans l'Amazone quatre-vingt lieuës au dessus de celle de Paranaïba, & de son mesme bord : Ces Isles sont si peuplées, que le nombre des Habitans est innombrable, aussi bien que leurs habitations ; en sorte que des Portugais m'asseurerent qu'ils n'avoient point vû de païs, ny de terres plus peuplées en toute l'étenduë de nostre Riviere.

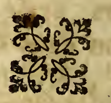


CHAPITRE LXXX.

Du Bourg de Commuta.

A Quarante lieuës au dessous des Pacaxas l'on trouve le bourg de Commuta, il estoit autre fois fort estimé non seulement pour le grand nombre de ses Habitans, mais encore parce que c'estoit le lieu où les Indiens faisoient assembler leurs Armées, quand ils vouloient faire des courses sur leurs ennemis ; mais depuis les Conquestes du Brezil il n'y est plus rien demeuré, ces gens ont passé dans

d'autres terres, les vivres y ont manqué, parce qu'il n'y a perſonne qui aye ſoin de les cultiver, il n'eſt rien reſté que la terre avec ſa premiere fertilité, & quelques gens du païs : Cependant c'eſt un ſéjour admirable de la plus belle, & plus agreable vûë du monde, qui fournira toûjours à ceux qui voudront l'habiter, les douceurs & toutes les commoditez de la vie,



CHAPITRE LXXXI.

De la riviere des Tocantins, & d'un François qui faisoit voyage dans ce païs là pour en apporter les sables.

DERRIERE le bourg de Commuta passe la riviere des Tocantins, pour se rendre dans la Riviere des Amazones ; cette riviere a la reputation dans ce païs d'être riche, & en apparence on a raison d'en faire cas ; neanmoins personne n'a encore reconnu ce qu'elle vaut,

qu'un ſeul François qui venoit tous les ans camper ſur ſes rivages, & s'en retournant faiſoit charger ſes vaiſſeaux de la ſeule terre, dont il en tiroit l'or par l'affinement. L'on tient qu'il s'eſt enrichy de ce trafic ſans avoir jamais voulu ou oſé montrer aux gens du païs la valeur de la terre qu'il emportoit, de crainte qu'il ne devinſſent ſes ennemis en leur faiſant connoiſtre les richeſſes de leurs ſables, & ne priſſent les armes contre luy pour l'empeſcher de continuer ce tranſport de leurs terres. Quelques ſoldats Portugais eſtant ſortis de Phernambuc il y a quelques an-

nées avec un Preſtre pour leur tenir compagnie, traverſerent toutes les montagnes de la Cordilliere, & aborderent à la ſource de cette riviere des Tocantins dans le deſſein de faire de nouvelles découvertes, & de chercher des montagnes d'or; mais voulant reconnoiſtre cette riviere, & deſcendre juſqu'à ſon embouchure, ils furent aſſez malheureux de tomber entre les mains des Tocantins qui les tuerent tous; & depuis peu on à trouvé entre leurs mains le Calice avec lequel ce bon Preſtre celebroit la ſainte Meſſe pendant ſon voyage.

CHAPITRE LXXXII.

De la Forteresse de Para, qui est aux Portugais, & de l'Isle de Solois pour s'y établir.

TRENTE lieuës au dessous de Commuta est bâtie la grande forteresse de Para, qui est aux Portugais; il y a pour Commandant un Gouverneur qui a la vûë sur tous les autres Commandans des places de ce gouvernement, & qui a trois Compagnies d'Infanterie de garnison ordinaire, commandées par autant de Capitaines,

qui doivent eſtre toûjours preſents pour la conſervation & la deffenſe de cette fortereſſe ; mais les Officiers auſſi bien que le Gouverneur de la Place ſont de la dépendance du Gouverneur de Maragnon , & doivent abſolument obeïr à ſes ordres. Le Gouverneur de Maragnon eſt éloigné de la fortereſſe de Para de plus de cent trente lieuës, en baiſſant le long de la riviere & remontant vers le Brezil , ce qui produit de tres-mauvais effects dans la conduite des affaires du gouvernement de Para : Et ſi ce bonheur arrive que noſtre Riviere vienne à eſtre peuplée & habitée de

nos gens, c'eſt une neceſſité que le Gouverneur de Para ſoit independant & abſolu comme la perſonne qui tient entre ſes mains les clefs de tout le païs. Ce n'eſt pas que le lieu preſentement où eſt ſituée la fortereſſe de Para ſoit le meilleur que l'on puiſſe choiſir au jugement de quantité de perſonnes de bon ſens; mais ſi l'on peut pouſſer cette découverte plus avant, il ſera facile de la changer, & je ne trouve pas de lieu plus propre que l'Iſle du Soleil, qui eſt à quatorze lieuës plus bas vers l'embouchure de la riviere. C'eſt un poſte ſur qui on doit jetter abſolument les yeux,

yeux, non seulement pour ce qu'il offre mil cõmoditez pour la vie humaine, & pour l'extraordinaire fertilité de la terre capable de donner toutes choses abondamment pour la subsistance de toutes les habitations que l'on y voudra établir, mais encore pour la commodité que les vaisseaux trouvent à l'aborder: C'est une grande ance qui est à l'abry de toutes sortes de mauvais vents, dans laquelle ces vaisseaux peuvent demeurer tres-seurement, & quand ils voudront se mettre à la voile, il ne faut qu'attendre la premiere pleine lune, où la Mer estant plus haute que d'ordinaire,

paſſent par deſſus tous les bancs qui rendent l'entrée de cette riviere difficile ; ce qui n'eſt pas une des moindres commoditez. Cette Iſle a plus de dix lieuës de circuit, elle a de fort bonnes eaux, quantité de poiſſon de mer & de riviere, une multitude infinie de cancres ou crabes, qui eſt la nourriture ordinaire des Indiens & des pauvres gens ; & à preſent elle eſt la mere-nourrice de Para, car il n'y a point d'Iſle dans tout le voiſinage, où l'on aille plus à la chaſſe des beſtes qu'il faut pour la ſubſiſtance de la garniſon & des Habitans, que dans cette Iſle.

CHAPITRE LXXXIII.

De l'embouchure de la Riviere des Amazones dans la Mer, de quatre-vingt lieuës de large, tenant au Cap du Nord d'un côté, & de l'autre aux costes du Brezil.

VINGT six lieuës plus bas que l'Isle du Soleil droit sous la Ligne, nôtre grande Riviere des Amazones étenduë de quatre-vingt quatre lieuës de large, tenant du côté du Sud à Zaparara, & de l'autre côté au

Cap du Nord, ſe perd enfin dans l'Ocean : On peut dire que c'eſt une Mer d'eau douce qui ſe confond dans une Mer d'eaux ſalées ; c'eſt la plus grande & la plus groſſe riviere qui ſoit en tout le monde connu. Oreillane, & en un mot ce Maragnon tant de fois deſiré, tant de fois recherché, & tant de fois manqué par les Eſpagnols du Perou ; enfin le voila rendu à la Mer, aprés avoir baigné de ſes eaux mil trois cens cinquante ſix lieuës de longueur de païs, aprés avoir porté la fertilité & l'abondance dans mil & mil terres, aprés avoir donné la vie à un nombre infiny de Peuples,

& enfin aprés avoir fendu toute l'Amerique par la moitié quasi dans sa plus grande largeur, & fourny à tous ceux du païs un grand canal, dans lequel se rendent les plus belles, les meilleures, & les plus riches rivieres qui descendent de toutes ses montagnes & de ses costes. Ce qu'il a encore de remarquable est qu'à plus de trente lieuës à la Mer, vis à vis de son embouchure on puise ses eaux douces au milieu de la Mer pendant le reflux ou le descendant de la marée, ce qui est d'un rafraîchissement merveilleux, sur tout aux vaisseaux qui partant d'Europe ont fait deux mille

lieuës de chemin pour y arriver.

Voila en un mot la Relation de la parfaite découverte de cette grande Riviere, qui enfermant de si grands tresors n'en exclud pas un des Peuples de la terre, au contraire elle convie toutes sortes de gens à se servir & à profiter des richesses qu'elle possede. Elle offre au pauvre la vie abondamment, à celuy qui voudra travailler la recompense de son travail avec usure, aux Marchands des empletes, au Soldat des occasions de se faire connoistre, au riche de plus grandes richesses à acquerir, au Gentil-homme des em-

ploits honorables, aux Sei-
gneurs de grands Eſtats, &
aux Roys meſmes des Em-
pires, & des Mondes nou-
veaux. Mais ceux qui ſont
plus appellez à ces Conquê-
tes, & qui y doivent pren-
dre plus d'intereſt ſont les
amateurs de la gloire de
Dieu, les zelez pour le ſa-
lut des ames d'une multitu-
de infinie d'Indiens Idola-
tres & Payens, qui attend le
ſecours & les lumieres que
les fideles Miniſtres de l'E-
vangile doivent leur appor-
ter pour éloigner les ombres
du peché & de la mort, dans
leſquelles ces miſerables ſont
depuis ſi long-temps enſeve-

lis. Que personne ne s'excuse de cette entreprise, il y a pour tous de quoy travailler, & quelque grand que soit le nombre des ouvriers qui voudroit s'y donner, il n'y en aura jamais assez pour la moisson qui est à faire; cette nouvelle vigne manquera toûjours d'ouvriers pour la bien cultiver, quelques fervents & quelques forts qu'ils soient, & ce sera un ouvrage qui ne se peut jamais esperer que de voir tout ce nouveau monde soûmis aux clefs de l'Eglise Romaine. J'espere que tous les grands & Catholiques Princes du Christianisme, que Dieu veille tous conserver

conserver en de longues & belles années, seront tous inspirez chacun de leur part de favoriser cette sainte entreprise de la conqueste des ames, les uns par leurs liberalitez accoûtumées pour l'entretien & la subsistance des Prestres & Ministres de l'Evangile, les autres par leurs soins & leurs conduites pour y envoyer des Ecclesiastiques; mais les uns & les autres doivent tenir un grand bonheur pour eux que de leur temps se soit ouverte cette voye difficile & épineuse, par laquelle on pourra ramener dans le sein de l'Eglise tout à une fois plus de Nations ensemble, & plus peuplées



qu'il ne s'en eſt découvert juſqu'icy dans toute l'Amerique.

FIN.





